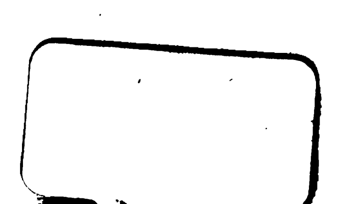


LA
TACTIQUE DES TROIS ARMES

PRINCIPES GÉNÉRAUX

D'UNE TACTIQUE RATIONNELLE DE COMBAT

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie.

LA
TACTIQUE
DES TROIS ARMES

PRINCIPES GÉNÉRAUX

D'UNE TACTIQUE RATIONNELLE DE COMBAT

PAR

G. MAZEL

ANCIEN OFFICIER D'INFANTERIE

Avec 1 carte et 21 croquis

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT ET C[ie]

Éditeurs de l'Annuaire de l'Armée Française

5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

1880

AVANT-PROPOS

Le fond de cette étude qui, dans le principe, n'était aucunement destinée à la publicité, a été écrit en 1875 et 1876 sous forme de notes prises au jour le jour, à bâtons rompus pour ainsi dire; les opinions toutes personnelles que j'exprimais, quoique déduites de principes que je regarderai toujours comme inattaquables, me paraissaient trop en désaccord avec l'opinion générale, surtout avec les règlements officiels sur la matière, pour que l'idée me vînt de les grouper méthodiquement et d'en faire une étude d'ensemble susceptible d'être livrée à l'impression.

Depuis l'époque précitée, le besoin de reviser nos règlements tactiques s'est fait sentir et a provoqué de nombreux travaux se rattachant au sujet que je traite et rompant plus ou moins en visière avec les doctrines officielles; c'est ce courant nouveau qui m'a entraîné à coordonner mes notes et m'a encouragé à les publier; je les présente donc

aujourd'hui au public militaire avec l'espoir qu'elles seront lues et discutées, sans autre ambition que celle de voir mon exemple suivi. — Ma conviction, en effet, est qu'un traité de tactique vraiment complet et d'un caractère scientifique ne saurait être l'œuvre d'un homme, dans la période de gestation laborieuse, de lutte contre les vieilles idées que nous traversons si péniblement. Je suis convaincu qu'une pareille œuvre ne pourra résulter que de la discussion et de la condensation d'un grand nombre d'opinions librement émises, affranchies surtout du joug du passé. Pour en arriver là, loin de regarder d'un mauvais œil les jeunes officiers qui osent penser et avoir des idées, il faudrait au contraire tout faire pour les encourager dans cette voie; certes, il est infiniment plus commode d'accepter des opinions toutes faites ou de s'en tenir paresseusement à celles dans lesquelles on a déjà vécu une partie de sa carrière; mais ce n'est assurément pas le moyen de marcher dans la voie du progrès. Sans critique ni discussion, pas de progrès possible, surtout en fait d'art militaire.

Appelons donc de tous nos vœux le moment où il sera enfin permis à tout officier, comme cela se pratique dans des armées étrangères où le sentiment de la discipline est cependant au moins aussi développé que dans la nôtre, d'exprimer librement son opinion sur tel ou tel point de tactique, sans

se préoccuper de savoir s'il se pose en hérétique vis-à-vis du règlement de manœuvres; critiquer n'est pas manquer de respect, bien au contraire, puisque c'est poursuivre l'amélioration de ce qui existe. — Le jour où la discussion sera libre, un traité général et complet de tactique s'écrira en permanence; tous les officiers studieux apporteront, à toute heure, leur pierre à l'édifice commun, et le produit sorti de cet immense creuset, continuellement poli et repoli, approchera d'autant plus de la perfection qu'incontestablement, quelle que soit la science d'un homme ou d'un groupe d'hommes pris en particulier, il y a toujours quelqu'un de plus savant, c'est *tout le monde.*

Une seule chose, dans l'armée, ne tolère pas la critique, c'est la *discipline;* mais encore faut-il avoir une notion saine du principe de toute discipline. Ce principe a été tellement dénaturé à la suite des coups d'État et entreprises criminelles contre la loi fondamentale du pays, qu'on en est arrivé à prescrire au nom de la discipline ce qui en est précisément la négation absolue; on est allé jusqu'à oser prétendre qu'il existe un *point d'honneur militaire* pouvant se trouver en opposition avec l'honneur de tout le monde! c'est-à-dire, en bon français, que l'honneur militaire consisterait tout simplement, à un moment donné, à se couvrir de déshonneur! Étrange théorie, en vérité!

On oublie trop que le militaire est soumis avant tout à la loi commune, comme tous les citoyens, et qu'il est censé ne pas l'ignorer; pour lui, la loi *spéciale* s'ajoute par surcroît à la loi commune, mais n'atténue en rien le respect absolu qu'il lui doit; au contraire, le militaire, par cela même qu'il est *force publique*, est tenu d'une manière plus rigoureuse encore que les autres citoyens au respect de la loi en général. — Ce sont là des vérités si claires, si conformes à la notion du droit, de la justice, qu'on demeure confondu de la facilité avec laquelle elles ont pu être perfidement et intentionnellement obscurcies. A coup sûr, un chef militaire quelconque qui demande à ses subordonnés la violation de la loi commune, de laquelle il tient son grade, son autorité, son mandat, à coup sûr ce chef est tout d'abord un malhonnête homme; mais, en outre, il cesse à l'instant même d'exister au point de vue militaire; non-seulement il donne l'exemple de la plus grave indiscipline (et qui oserait soutenir que le devoir de ses inférieurs soit de l'imiter, précisément au nom de la discipline!), mais il perd par sa tentative même le grade et le pouvoir de commander qu'il tenait uniquement de la loi contre laquelle il s'insurge; le devoir *militaire* de son inférieur immédiat est de le faire arrêter sur-le-champ et mettre en lieu sûr. Telle est la théorie exacte de la discipline; le contraire

conduit tout droit au régime des *pronunciamentos,* dont Dieu nous préserve !

Mais, si l'on en excepte la discipline dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire *devoir d'obéir à qui a pouvoir de commander,* notre organisation militaire, en général, ne saurait que gagner à la discussion maintenue, cela va sans dire, dans les bornes imposées par la raison et la bienséance. La discussion est d'autant plus nécessaire en art militaire, particulièrement, qu'on est trop porté à accepter sans examen, pour le temps présent, les opinions des grands hommes de guerre du passé, sans réfléchir que ces puissants génies militaires, les Alexandre, les César, les Turenne, les Condé, les Frédéric, les Napoléon, etc., ont fait preuve de génie parce qu'ils ont su tirer tout le parti possible des moyens de leur temps, et que, précisément en raison de leur génie, ils s'empresseraient, s'il leur était donné de revenir parmi nous, d'abandonner leurs méthodes passées pour en adopter de plus conformes aux moyens actuels, tout en obéissant aux mêmes principes généraux de tactique et de stratégie.

C'est donc la conscience parfaitement tranquille au point de vue du respect dû aux théories officielles sur la matière, que je publie mes réflexions sur les conditions imposées, suivant moi, à la tactique contemporaine. — J'avoue aussi pour les

mêmes raisons que, sans le moindre sentiment de présomption, je me suis médiocrement préoccupé du fait de me trouver en désaccord avec les *traités* de tactique présents et passés; à cet égard, je ne prendrais certes pas pour épigraphe *Nihil novi sub sole,* comme l'auteur du livre aussi intéressant qu'instructif sur les *Origines de la tactique française.* J'estime au contraire que tout *devient* nouveau et que ce *devenir* est une loi inéluctable de la vie universelle.

Au reste, mon plus grand désir est d'être réfuté pour réfuter à mon tour, trop heureux si je pouvais ainsi contribuer, dans la mesure de mes forces, à faire pénétrer un peu de lumière et d'exactitude dans une branche des connaissances humaines encore très-obscure et considérée à tort comme dépourvue de tout caractère scientifique. — Ce que l'on a appelé jusqu'à présent *Art militaire* mérite le nom de *science* non pas exacte, mais *appliquée,* science dont toutes les parties reposent sur des principes invariables et des méthodes essentiellement changeantes; c'est ce que j'espère avoir démontré dans le volume que je publie.

Tel système tactique excellent aujourd'hui pourra se trouver très-défectueux demain, si une invention nouvelle vient à procurer des moyens d'action plus puissants que par le passé; d'où la nécessité d'un travail incessant à tous les degrés

de la hiérarchie, pour maintenir constamment entre les moyens et les méthodes de guerre l'harmonie sans laquelle une armée se trouverait dans un état d'infériorité manifeste vis-à-vis d'un antagoniste plus prévoyant.

Après nos désastres de 1870-1871, l'urgence d'un changement radical dans nos procédés tactiques aussi bien que dans toute notre organisation militaire a paru évidente au plus grand nombre des officiers ; de ce mouvement d'opinion sont nés nos divers règlements de manœuvres, conçus dans un esprit tout différent de celui des règlements antérieurs, bien que la commission ministérielle se soit efforcée, je ne sais pourquoi, de les représenter comme en concordance parfaite avec leurs aînés ; le principe de l'ordre dispersé a été nettement posé ; mais, à mon sens, les conséquences logiques, aussi nécessaires qu'avantageuses de ce principe, sont loin d'avoir été adoptées ; à ce point, par exemple, qu'on en est arrivé à prescrire, dans l'école de brigade, des formations tellement denses qu'on recule de plusieurs siècles en arrière. — Ces formations trop compactes des grandes unités neutralisent nécessairement la majeure partie des forces et exposent en outre à des pertes aussi colossales qu'inutiles.

Le règlement, en attribuant à la division encadrée un front maximum de 1,500 mètres, se fonde

uniquement sur l'observation, fort peu judicieuse ou très-inexacte, à mon avis, des batailles de 1870-1871, et ne tient évidemment aucun compte du principe de l'ordre dispersé posé cependant dans le rapport au ministre comme le fondement de tout l'édifice; une telle formation donne, en effet, un front moyen de 2,000 mètres pour le corps d'armée (une brigade en réserve) et de 6,000 mètres pour une armée de cinq corps (dont deux en réserve). Le corps d'armée comprenant, si je ne me trompe, un chiffre rond de 30,000 combattants, le règlement prescrit donc la densité générale fabuleuse de 25 hommes par mètre!

Comment, en partant du principe de l'ordre dispersé, a-t-on pu arriver à entasser tellement les forces et à se mettre ainsi en contradiction absolue avec soi-même? Il y a de cela deux raisons :

La première est que la discussion de l'ordre de combat n'a pas été conduite méthodiquement; au lieu de déduire la formation tactique fondamentale (celle du bataillon) des principes établis dans le rapport au ministre, on en a choisi une par à peu près, en se donnant la tâche de justifier après coup son accord plus ou moins complet avec ces mêmes principes; il est clair qu'une pareille méthode est vicieuse quand on a la faculté de procéder par voie de déduction directe; c'est en suivant cette der-

nière manière de faire que j'ai été conduit à des résultats bien différents de ceux admis par le règlement.

La deuxième raison est qu'on a complétement perdu de vue ce principe immuable de la guerre en vertu duquel les formations tactiques doivent être telles que toutes les forces d'une armée puissent, à un moment donné, agir simultanément en produisant leur maximum d'effet utile; les conséquences de cet oubli se font déjà sentir dans la formation adoptée pour le bataillon de première ligne et deviennent de plus en plus graves à mesure que l'importance des unités augmente.

Quant à ce qui concerne la brigade et la division, la commission n'a plus suivi aucune méthode; elle s'est contentée d'invoquer tel exemple, tel ou tel précédent, sans s'inspirer des conditions nécessairement nouvelles imposées par un armement si différent de celui du passé.

L'étude des formations tactiques doit être conduite logiquement du bas au sommet de l'échelle, de l'*individu* à l'armée de 150,000 hommes; une fois les formations de combat déterminées pour chaque arme, suivant ses conditions particulières, il faut examiner s'il n'y a pas lieu de les modifier en vue de la combinaison des efforts; enfin, il faut nettement caractériser les traits principaux de la mise en œuvre des formations, autant que le per-

met une discussion théorique. C'est cet essai que j'ai tenté; je n'ai certes pas la prétention d'avoir fait un livre, mais j'ai l'espoir, et cela me suffit, de provoquer la discussion sur un sujet qui, bien qu'il en exige beaucoup pour être éclairci, est si rarement abordé d'une manière indépendante.

LA

TACTIQUE DE COMBAT

SCIENCE POSITIVE

CHAPITRE Ier

APERÇU GÉNÉRAL SUR LA TACTIQUE DE COMBAT

La première question qui se pose est celle d'une définition exacte de ce que l'on entend par tactique. — Je crois la résoudre d'une manière suffisamment claire et juste en disant que la tactique est la science de l'utilisation des troupes pour l'exécution d'un plan de campagne. Le domaine de la tactique est donc des plus vastes; il présente autant de subdivisions naturelles qu'il y a de fonctions différentes dans la vie des armées.

En effet, pour faire la guerre, il faut d'abord réunir les armées dont les éléments sont fournis par l'organisation militaire du pays; d'où tactique de mobilisation.

Il faudra ensuite nourrir les armées et les faire marcher; d'où tactique d'approvisionnement et tactique de marche.

Une armée devra veiller à sa sûreté, être installée,

lorsqu'elle ne marchera pas, avec toute la commodité compatible avec les autres exigences militaires; d'où tactique de sûreté et tactique de stationnement.

Elle aura à assiéger ou à défendre des places fortes; d'où tactique d'attaque et de défense des places.

Enfin, à certains moments, elle aura à remplir sa mission essentielle, qui est de combattre son adversaire; d'où tactique de combat. C'est là le couronnement de l'œuvre, l'objectif suprême; tout doit être combiné pour en assurer la réussite; cette dernière branche de la tactique est évidemment celle qui offre le plus d'intérêt pour la grande majorité des officiers, bien qu'ils doivent aussi étudier les autres. C'est celle sur laquelle je me suis proposé de m'étendre un peu, me bornant ici à indiquer à grand traits quels sont, à mon avis, les conditions et les moyens principaux qui s'imposent aujourd'hui aux autres branches de la tactique.

Ces bases indispensables sont:

1. **Tactique de mobilisation.** — Prévoyance poussée jusqu'à la minutie. Unité. Simplicité.

2. **Tactique de marche.** — Ordre rigoureux. Précision dans les ordres. Ponctualité absolue dans l'exécution. Souci extrême du repos du soldat. Détermination exacte des fronts de marche et de la profondeur des colonnes et de leurs éléments. Utilisation complète des voies de communication existant sur un front de marche.

3. **Tactique d'approvisionnement.** — Large emploi des réquisitions. Les grosses réserves de vivres et de matériel seront tenues à de grandes distances des armées d'opérations. La bonne nourriture des troupes est un intérêt majeur qui prime toute considération non purement militaire.

4. **Tactique de stationnement.** — Emploi unique du cantonnement, même à proximité de l'ennemi, sous la réserve que, dans ce dernier cas, le front de cantonnement ne dépassera pas le front de combat et que, naturellement, les troupes en excédant seront bivouaquées. Ce principe paraîtra peut-être trop absolu. Le général Lewal lui-même, si chaud partisan du cantonnement, n'en veut plus dès qu'on se trouve à trois journées de l'ennemi, et cela pour éviter le désordre résultant d'une attaque imprévue et les difficultés d'une prise d'armes faite dans ces conditions. Je ne crois pas cette raison fondée, attendu que si, malheureusement, nous avons eu trop souvent des batailles de rencontre, le retour de pareilles fautes est désormais impossible. Nous verrons, en parlant de la cavalerie, qu'au moyen d'un service de sûreté bien organisé une armée sera toujours prévenue au moins vingt-quatre heures à l'avance de l'approche de l'ennemi. Il n'y a donc aucune raison de ne pas employer jusqu'à la dernière limite le système du cantonnement qui repose si bien les troupes.

5. **Tactique de sûreté.** — Emploi presque unique de la cavalerie. Permanence du service. Unité d'impulsion. Solidarité des éléments. Au reste, la tactique de sûreté sera examinée plus à fond quand j'étudierai le rôle de la cavalerie.

6. **Tactique des places.** — *Attaque.* — Investissement. Bombardement. Emploi de batteries cuirassées à l'épreuve des plus gros projectiles (sortes de fortins pour une ou deux pièces, composés de plaques de blindage ajustées se démontant pour le transport).

Défense. — Fortification cuirassée sur les points importants, polygonale en principe, mais de systèmes variables suivant les accidents du terrain. Batteries et

vastes abris casematés. Emploi d'énormes calibres, impossibles à l'attaque. Communication électrique entre tous les postes, surtout entre tous les forts et le corps de place, et, dans la place, entre les postes centraux des différents secteurs. Plan excessivement précis de tous les environs, avec points de repère, de telle sorte que toutes les distances, dans un rayon de 10 kilomètres, puissent être rigoureusement évaluées et sans perte de temps, à un moment donné. Distance minima de 8 kilomètres entre les forts extérieurs et le corps de place. Ordre et économie rigoureux dans l'emploi des approvisionnements dès le premier jour du siége.

J'arrive à la tactique de combat. C'est à cette branche que l'on a presque toujours réservé jusqu'à présent le nom de tactique, bien que cette dénomination soit générique, comme nous venons de le voir ; cet usage n'a plus aucune raison d'être depuis qu'il a été prouvé jusqu'à l'évidence, spécialement par M. le général Lewal, que toutes les parties de l'art militaire peuvent et doivent être, à un égal degré, l'objet d'études précises, n'ayant presque rien de spéculatif, s'enchaînant mutuellement et constituant une véritable science positive. On a souvent distingué aussi entre la grande et la petite tactique ; cette différence est au moins inutile. Les principes sont les mêmes, qu'il s'agisse d'une escouade isolée ou d'une armée de 100,000 hommes. Dès lors, pourquoi subdiviser en sous-genres ? Par contre, il y a une différence essentielle entre la stratégie et la tactique, différence implicitement contenue dans la définition même que j'ai donnée de la tactique. Tandis que la tactique est la science des moyens les plus propres à assurer l'exécution des opérations de guerre, la stratégie est la science qui choisit et combine ces opérations

pour en former un plan de campagne. Un exemple fera parfaitement comprendre. Un général détermine une base d'opérations pour une armée, décide que cette armée marchera par telle ou telle vallée, lui assigne pour objectif l'envahissement de telle contrée, le siége d'une place forte, la conquête d'une position militaire importante (nœuds de grandes voies de communication, cols, défilés permettant le passage d'un bassin dans un autre, etc.), voilà de la stratégie. Le même général, commandant supérieur de deux ou trois armées, leur désigne un objectif commun à atteindre le 24 février, par exemple, par des voies différentes, et décide que, pour obtenir ce résultat, la première armée se mettra en marche le 16 février, la deuxième le 14 et la troisième le 19; c'est encore de la stratégie. Mais qu'ensuite des ordres généraux reçus le chef de la première armée prescrive que le mouvement de son armée commencera le 16, à 6 heures du matin; qu'il se fera en deux ou trois colonnes; que les corps d'armée marcheront avec tout leur train ou avec le train de combat seulement; que le commandant du premier corps désigne telle heure pour la première halte, ordonne que la deuxième division marchera en tête de colonne, etc., ce sera là de la tactique. Bref, combiner un plan de campagne, déterminer des lignes générales de marche, une base d'opérations, un objectif, une ligne de retraite, etc., c'est faire de la stratégie. Prescrire les mesures d'exécution, les différents détails des marches, des cantonnements, du service de sûreté, choisir des dispositions de combat, etc., c'est faire de la tactique. A ce point de vue, la différence est nette; elle ne l'est pas moins si l'on envisage l'importance relative de la stratégie et de la tactique en tant que sciences militaires.

Toute la théorie de la stratégie et les principales causes matérielles qui influent sur les applications de cette science sont de nature immuable. Le choix des combinaisons est fort limité, attendu que les grandes lignes de marche seront toujours déterminées par les vallées et les cols, accidents du sol qui ne se déplacent point. Que les voies de communication, routes, chemins de fer, canaux, rivières, soient plus ou moins parfaites, cela importe beaucoup assurément aux applications de la stratégie, mais non point à sa théorie, car il est évident, *à priori,* que, toutes choses égales d'ailleurs, l'on choisira toujours les meilleures voies de communication, les mouvements des troupes étant plus ou moins rapides, suivant la valeur des voies employées. Ce degré de rapidité de mouvement, d'une appréciation facile, la situation, la valeur des forteresses destinées à défendre le passage de tel ou tel point, à interdire l'accès de telle ou telle vallée ou à former une base d'opérations, l'importance des régions où les armées peuvent être appelées à agir, au point de vue de la densité de la population et des approvisionnements en vivres de toute nature, les dispositions hostiles ou bienveillantes des habitants, les points de concentration des armées ennemies et les directions suivies par elles, tels sont à peu près les seuls éléments variables dont la stratégie ait à tenir compte dans sa partie appliquée, et c'est une science étrangère à notre sujet, la géographie, qui forme à cet égard comme à bien d'autres, l'auxiliaire principal et indispensable de la stratégie.

Quant à la partie théorique, elle a été créée de toutes pièces dès le premier jour et n'est point susceptible de perfectionnements, car elle se résume dans cet axiome : *Combiner les mouvements des armées de manière à n'en-*

gager la lutte sur un point quelconque qu'avec des forces supérieures soit par le nombre, soit par la qualité, et à rester constamment en liaison avec la base d'opérations.

Lorsque, pour la première fois, des sauvages se sont aperçus qu'il était avantageux, pour combattre un adversaire, de se mettre deux contre un, ils ont résolu le problème fondamental de la stratégie théorique. Restent naturellement les applications dont le choix plus ou moins judicieux dépend uniquement de l'intelligence et du savoir personnel du chef, et à aucun degré de la science proprement dite; cette science est la même à l'époque d'Annibal ou de César qu'à celle de Napoléon et elle restera toujours la même; il n'y a qu'une chose qui varie, c'est la vitesse de mouvement des armées, vitesse qui s'accroît au fur à mesure que se développent et se perfectionnent les moyens de communication. Que de profondes modifications, au contraire, dans la tactique, d'une époque à l'autre!

Pour toutes ces raisons, au point de vue de l'étude et de la part de son temps que l'officier doit y consacrer, l'importance de la stratégie est donc assurément très-médiocre. Cette importance, au point de vue militaire général, ne peut du reste qu'aller en diminuant, car, à notre époque de télégraphes et de chemins de fer, le secret, cette condition essentielle des combinaisons stratégiques fructueuses en résultats, devient de plus en plus difficile, impossible même à garder; par suite, la sécurité nécessaire aux grandes marches excentriques n'existe plus aujourd'hui. Prétendre concentrer une armée à l'insu de l'adversaire et envahir un pays à l'improviste en franchissant, sans être arrêté par l'ennemi, les montagnes les plus difficiles (deuxième campagne d'Italie, 1800) serait une véritable folie. Quatre-vingt-

dix-neuf fois sur cent, le mieux sera de marcher droit à l'objectif choisi, en cherchant à gagner l'ennemi de vitesse, pour peu que la ligne droite réunisse les conditions indispensables pour la facilité du trajet, la sécurité de la marche, la commodité de la subsistance, etc. Le jour où l'on inventera un moyen pratique de diriger les ballons, il n'y aura plus de stratégie possible.

Les moyens mis en œuvre par la tactique sont, au contraire, de nature essentiellement variable; ils sont, dans toutes leurs parties, l'objet de perfectionnements incessants. L'armement surtout, par ses progrès continus, entraîne des changements correspondants dans l'organisation des armées, les méthodes de combat, le rôle et l'importance relative des différentes armes. Qu'il y a loin du combat primitif corps à corps, avec les seules armes de la nature, à nos luttes se développant à des kilomètres de distance, au moyen d'engins de plus en plus formidables! La tactique doit donc être l'objet d'une étude incessante; ses applications étant du ressort de tous les grades, jusques et y compris même le simple soldat, il en résulte que son importance est considérable et l'emporte de beaucoup sur celle de la stratégie pour tous ceux qui n'ont pas à exercer le commandement supérieur des armées. Autant l'étude de la stratégie n'a pas d'utilité pratique pour l'immense majorité des officiers, autant celle de la tactique doit être l'objet des préoccupations et des efforts de tous.

La tactique est-elle une science exacte? Non, évidemment. La science pure est immuable; ce qui est vrai scientifiquement aujourd'hui l'a toujours été et le sera toujours; or, l'expérience et le raisonnement nous démontrent que la tactique est essentiellement variable; ce n'est donc point une science exacte. Échappe-t-elle

pour cela à tout principe d'une vérité absolue ? Le plus simple examen permet de répondre que non ; elle repose sur des principes scientifiquement vrais et n'est que l'application de leurs conséquences, application subordonnée aux perfectionnements de l'outillage général de combat. La comparaison suivante donne l'idée la plus claire de ce double caractère de la tactique : la géométrie pure nous enseigne la mesure théorique, rigoureusement exacte, des surfaces. Sous ce rapport, il n'y a pas de perfectionnements possibles ; le théorème trouvé et démontré par Euclide ou Archimède est absolument dans le même état aujourd'hui ; il n'est ni plus ni moins vrai. Mais la géométrie appliquée nous apprend à traduire dans les faits, à appliquer les déductions de la théorie pure ; elle nous fait mesurer pratiquement les mêmes surfaces au moyen d'instruments et de méthodes. Naturellement, cette application de la théorie se fait en restant plus ou moins près de la vérité, selon que les instruments et les méthodes employés ont plus ou moins de valeur ; et, sous ce rapport, il y a perfectibilité dans les résultats à acquérir, puisque les moyens (instruments et méthodes) dont dépendent ces résultats sont eux-mêmes perfectibles. Il en est de même dans l'ordre des connaissances militaires. Des principes supérieurs, éternellement vrais, existent, bien qu'en petit nombre. Ils sont d'ordre moral ou physique et empruntés à la science qui domine et résume toutes les autres, à la science de l'homme et du monde, à la philosophie. Le lien qui rattache la science militaire à la philosophie, envisagée comme la science des lois générales qui se dégagent de l'étude synthétique et comparée des diverses branches des connaissances humaines, soit exactes, soit spéculatives, apparaît clair et évident pour peu que

l'on réfléchisse : la philosophie nous apprend, par exemple, que la vie est un véritable combat; que les nations comme les individus luttent sans repos ni trêve pour l'existence; que l'homme est organisé pour vivre en société et que conséquemment les sociétés ne peuvent subsister et se développer que par le concours de tous les individus qui les composent; que l'harmonie est une loi générale de la nature, une condition indispensable de force et de durée, que cette harmonie si nécessaire ne saurait se maintenir sans l'évolution continue et solidaire de l'idée et de la forme qu'elle revêt, etc.; donc les nations doivent être toujours prêtes à soutenir la lutte sous tous ses aspects, spécialement sous son aspect le plus brutal, la guerre à main armée; il suit de là que la paix perpétuelle et universelle est une pure utopie, et que tous les individus composant une société désireuse de vivre de sa vie propre doivent concourir, dans la mesure de leurs moyens, à faire la guerre à un moment donné; le soldat est donc bien réellement la base de toute société humaine; sans lui, pas de sécurité, pas d'existence nationale possible; toujours prêt à sacrifier sa vie sur le champ de bataille pour défendre sa patrie contre ses ennemis, c'est lui qui, en temps de paix, par la protection éventuelle qu'il garantit à l'état social, permet à ses concitoyens de travailler sans inquiétude et de s'enrichir; et, chose qui met le comble à la grandeur de sa mission, son rôle est tout de sacrifice et d'abnégation; aussi que de criante injustice dans ce trop fameux *Cedant arma togæ !* Le premier rang dans l'État appartient incontestablement à la Représentation nationale, puisque c'est d'elle qu'émane directement ou indirectement toute autorité légitime; le second est au Chef de l'État, agent d'exécution de la Représen-

tation nationale; mais le troisième doit être à l'armée, sans laquelle rien n'est possible dans la vie sociale, ni justice, ni commerce, ni industrie, ni travaux publics, etc., etc. Ce rang légitime ne sera assuré à l'armée que le jour où la préséance sur toute autre espèce de corps constitué (à l'exception, bien entendu, de la Représentation nationale) sera donnée aux corps d'officiers et où le premier rang individuel reviendra partout au commandant des forces militaires du lieu, s'il est officier, et le second rang, s'il est d'un grade inférieur.

Pour en revenir à mon sujet, dont la petite digression qui précède m'a un peu écarté, et pour le reprendre au point où je l'avais laissé, la philosophie nous montre encore que les forces militaires résultant de la situation sociale définie plus haut doivent être constituées d'une manière uniforme et permanente, au moins dans leurs éléments essentiels; enfin, le mode d'utilisation de ces forces aussi bien que leur organisation générale, loin d'être immuables, doivent au contraire suivre fidèlement l'évolution générale des choses.

Tous ces principes donnent naissance à la science militaire sous ses trois formes :

ORGANISATION, — STRATÉGIE, — TACTIQUE,

et se traduisent, en style militaire, par les propositions suivantes :

1. *Permanence des éléments constitutifs des armées.*
2. *Unité dans l'organisation.*
3. *Caractère obligatoire du service militaire pour tous les membres d'une société.*

4. *Nécessité de maintenir l'instruction générale à un niveau élevé, surtout dans les rangs supérieurs de l'armée.*
Etc., etc.

La tactique est donc une science positive, appliquée, dont les instruments (matériel et personnel de toutes sortes) et les méthodes (manœuvres, mobilisation, marches; formation, entretien et utilisation des approvisionnements de toute nature ; rôle des différentes armes, formations de combat, conduite du combat, etc.) sont perfectibles.

Naturellement, tout progrès réalisé dans l'outillage appelle, sous peine de déchéance, un progrès correspondant dans les méthodes. Or, le problème que doit résoudre la tactique de combat sera toujours celui-ci : *Étant donné un mode d'armement, quelle est la méthode qui permet d'en faire le meilleur usage sur le champ de bataille, c'est-à-dire de causer le plus de mal à l'ennemi, tout en en éprouvant soi-même le moins possible ?*

Ce problème est le point de départ naturel, le seul logique, du reste, d'une étude scientifique de la question, étude qui, de déduction en déduction, peut conduire à régler les moindres détails des formations de combat et de leur mise en œuvre. La science de la tactique se fonde, il est vrai, sur deux bases d'ordre tout à fait différent : l'une est formée de certains grands principes invariables, que nous étudierons plus loin; l'autre est l'armement et par suite les méthodes de combat qui en résultent; mais si cette deuxième base est essentiellement changeante, les éléments en sont toujours connus d'une manière exacte pour une époque déterminée, car le premier de ces éléments, celui qui fait la loi à tous les autres, l'armement, est fixé par des

données de la plus grande exactitude. Par conséquent, quoi qu'en puissent penser certains esprits, une étude scientifique de la tactique de combat est possible, donc elle est nécessaire; beaucoup de points, abandonnés sans raison jusqu'à présent à l'appréciation individuelle, peuvent et par suite doivent recevoir une solution rigoureuse; beaucoup de dispositions trop hâtivement adoptées par nos règlements doivent disparaître, tandis que d'autres sont susceptibles d'être développées avec fruit.

Je sais bien que cette manière d'envisager la tactique comme une science positive paraîtra toujours inadmissible aux trop nombreux partisans du fameux « débrouillez-vous ». Ce mot est celui de l'ignorance et de la paresse, et je suis parfaitement convaincu qu'il deviendra de plus en plus le meilleur garant de la défaite. L'illustre maréchal Bugeaud le flétrissait avec justice quand il répondait à ceux qui, en fait de principes de guerre, se vantaient de n'en connaître qu'un seul: « comme vient le vent, on met la voile », quand il répondait, dis-je : « Rien de plus juste, mais encore faut-il au moins que vous sachiez quelle est la voile qui convient à tel ou tel vent. » Le « débrouillez-vous » est tout au moins cousin germain du vent et de la voile et doit, en raison d'une parenté aussi rapprochée, nous inspirer la même horreur. Ne nous laissons donc point arrêter par les clameurs de ceux qui sont les ennemis nés de tout progrès, parce que le progrès appelle le travail, par leurs gestes de superbe dédain, par ce sourire de pitié avec lequel ils traitent de théoriciens, d'académiciens, les officiers qui ne consentent plus à croire que les commandements « à la baïonnette ! » ou « chargez ! » résument tout l'art militaire. Mais gardons-nous

également de tomber dans un excès contraire et peut-être plus dangereux encore ; prétendre enseigner la guerre comme les mathématiques serait d'un fou. La somme des aléa, à la guerre, est énorme et il n'est pas au pouvoir de l'homme de faire qu'il n'en soit pas ainsi. Du moins, et précisément pour cela, déterminons rigoureusement tout ce que le raisonnement nous montrera susceptible de l'être ; c'est à coup sûr le meilleur moyen de réduire le plus possible la part de l'imprévu.

Nous avons vu plus haut quel est le problème initial de la tactique de combat ; comment arriver à la solution ? Cela peut paraître malaisé au premier abord, pourtant rien n'est plus simple si l'on procède avec logique.

Il est incontestable d'abord qu'à un armement donné correspond une méthode de combat susceptible de produire les meilleurs résultats possibles ; la tactique de combat ayant précisément pour objet de *déterminer* et d'*appliquer* cette méthode, nous devons donc la distinguer en :

1. *Tactique théorique.* (Science des formations.)
2. *Tactique pratique.* (Mise en œuvre des formations.)

1. Tactique théorique. — Quels sont les grands principes, de nature invariable, qui doivent nous guider dans l'étude de la tactique théorique ?

Le premier qui s'impose est celui du fractionnement des forces en deux groupes bien distincts : l'un agissant immédiatement, l'autre tenu en réserve. C'est là une vérité d'ordre philosophique, indépendante des temps, des lieux, etc. Si l'on suppose en effet deux forces in-

telligentes opposées l'une à l'autre et ne connaissant pas avec une exactitude mathématique leur valeur mutuelle, ce qui est toujours le cas à la guerre, il est clair qu'à moins de s'en remettre au hasard pour l'issue de la lutte, aucune des deux forces engagées ne devra déployer d'emblée son maximum d'effet. Par conséquent, dans l'ordre militaire, la nécessité d'une réserve résulte de la plus vulgaire prévoyance et de l'impossibilité d'annuler l'inconnu dans la conduite de la guerre; il est inutile d'ajouter que pas un seul écrivain militaire n'a jamais émis le plus léger doute sur la vérité de ce principe.

Il est non moins évident que la formation de combat doit être telle que toutes les forces disponibles puissent, à un moment donné et simultanément, produire leur maximum d'effet utile. C'est banal à force d'être vrai; ce principe n'est aucunement en contradiction avec celui de la constitution d'une réserve, car s'il est juste de dire qu'il faut se ménager des réserves et que c'est avec elles qu'on gagne les batailles, c'est à la double condition de ne pas en exagérer la force et de pouvoir les employer en temps opportun.

Une formation qui ne permettrait pas l'emploi simultané de toutes les forces serait vicieuse au premier chef, puisqu'elle aurait pour effet de supprimer un effort et par suite de changer souvent en défaite une victoire probable ou possible.

Ce deuxième principe, malgré son évidence, est cependant, comme nous le verrons plus tard, celui qui se trouve le plus constamment méconnu.

La formation doit aussi satisfaire dans une large mesure aux conditions d'ordre. Ordre s'entend ici, d'une manière générale, de la commodité voulue pour un

bon exercice de la direction et du commandement des troupes, de la possibilité constante de la réunion rapide des diverses unités, de la facilité des communications et de la circulation des diverses armes, de l'aptitude du dispositif-type à se plier à toutes les exigences du terrain, etc.

Enfin, un quatrième principe non moins absolu nous guidera : ce principe est que la densité des formations est en raison inverse du perfectionnement des armes. L'expérience et le raisonnement sont complétement d'accord sur ce point ; en effet, d'une part l'étude de l'histoire nous conduit de la lutte primitive, corps à corps, sans autres armes que celles de la nature, à la lutte à grandes distances, avec des intervalles de plus en plus ouverts et des moyens de destruction de plus en plus perfectionnés. Les étapes successives sont : la phalange grecque, la légion romaine, les formations de la renaissance sur un grand nombre de rangs, celles sur cinq rangs, puis sur trois, enfin sur deux. Le couronnement de l'œuvre est la formation de la ligne de feu sur un seul rang, avec intervalles entre les hommes, depuis le 12 juin 1875. Tous ces changements sont successivement imposés par les progrès de l'armement. D'autre part, le raisonnement n'est pas moins concluant. Si nous nous figurons par la pensée une privation absolue d'armes, y compris la vie, la pesanteur, etc., qui sont des forces et par conséquent des armes, nous pouvons imaginer n'importe quelles masses matérielles lancées l'une contre l'autre sans qu'il en puisse résulter un dommage quelconque pour la moindre partie d'entre elles. Si au contraire nous admettons l'existence d'une arme parfaite, idéale sous tous les rapports (permanence et ubiquité des coups portés), la lutte devient impos-

sible ; sous peine de destruction complète, réciproque et instantanée, il faudra que les combattants se placent à une distance infinie les uns des autres et, dans chaque camp, à des intervalles infinis entre eux.

Ainsi d'une densité infinie nous arrivons à une densité nulle; et plus les armes se perfectionnent, plus on approche du second terme.

En résumé, les quatre principes qui doivent servir de base à une tactique de combat rationnelle sont les suivants :

1. *La densité des formations est en raison inverse du perfectionnement des armes.*
2. *La formation de combat doit permettre l'utilisation complète et simultanée de toutes les forces disponibles.*
3. *Les forces doivent être partagées en deux groupes, l'un exerçant une action immédiate, l'autre tenu en réserve.*
4. *La formation doit assurer l'ordre.*

Les deux premiers sont absolument mathématiques et se traduisent en conséquences aussi nécessaires que précises. (N'oublions pas qu'il s'agit ici de la tactique théorique.)

Les deux autres, tout en n'étant pas moins obligatoires, sont moins rigoureux, car on voit de suite qu'ils peuvent recevoir des applications très-variées qui, pour être bonnes, n'auront besoin que de satisfaire auxdits principes d'une manière suffisante et non pas absolue. La logique nous conduit donc à rechercher quelle est la formation qui découle des deux premiers principes et à examiner ensuite si cette formation est en harmonie avec les deux suivants ou de quelle manière il faudrait la modifier pour que la combinaison des quatre principes

fût respectée. Cette étude sera faite séparément pour chaque arme, en tenant compte, lorsqu'il y aura lieu, de l'influence qu'elles pourraient exercer réciproquement les unes sur les autres.

2. Tactique pratique. — Quant à la tactique pratique, elle perd beaucoup du caractère scientifique de son aînée, par la raison toute simple que la capacité des chefs de tous grades y joue le plus grand rôle. Elle est le véritable critérium de la valeur des chefs militaires, à tous les degrés de la hiérarchie. Il n'est permis à aucun, sous peine de forfaiture, d'ignorer la tactique théorique (dans la sphère de son grade, bien entendu); tandis que, dans l'application, tous peuvent se tromper sans même mériter de blâme. C'est dans l'art d'apporter à la formation théorique de combat les modifications nécessitées par les diverses circonstances de lieux, de but, etc, par tout l'imprévu qui s'attache à la conduite de la guerre, que le chef militaire pourra faire preuve des plus précieuses qualités :

Rapidité et sûreté du coup d'œil.
Promptitude et énergie dans les résolutions.
Appréciation exacte des influences morales.
Etc., etc.

C'est l'instruction donnée en temps de paix qui devra, dans la mesure du possible, familiariser officiers et soldats avec les applications de la tactique théorique.

Telles sont, en peu de mots, les bases de cette science positive qu'on appelle la Tactique de combat. Je vais essayer maintenant de développer le plus succinctement possible les conséquences des principes posés, en étudiant successivement et séparément la Tactique de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie, puis celle des trois armes combinées, et en fixant les traits généraux.

CHAPITRE II

INFANTERIE

Comment doit être formée une troupe d'infanterie pour le combat ?

Le troisième principe établi par la discussion générale indique déjà le fractionnement en :

1. *Troupes de combat.*
2. *Troupes de réserve.*

Il s'agit ici, bien entendu, d'une véritable réserve qui pourra quelquefois ne prendre aucune part à la lutte, et non pas des réserves partielles et momentanées faisant partie des troupes combattantes et destinées à entrer en ligne à leur heure par le jeu naturel des différents échelons de combat, comme le montrera la suite de cette étude.

Cette réserve est donc une réserve générale attribuée à l'ensemble de toute troupe isolée, quelle que soit sa force, armée ou simple escouade.

D'après la nature de son rôle, qui est de faire face aux événements imprévus affectant l'intérêt général de la troupe pour laquelle elle est constituée, ou de décider le sort d'une bataille par une diversion inopinée

et vigoureuse, d'après ce rôle même, la réserve générale doit satisfaire aux deux conditions suivantes :

1° Elle doit être limitée au strict nécessaire, sous peine de diminuer sans profit l'effet utile de l'armée ou troupe quelconque de laquelle elle fait partie.

2° Elle doit être à la disposition immédiate du commandant en chef, seul en mesure d'apprécier l'ensemble du combat et par conséquent l'opportunité de l'entrée en action de la réserve.

On comprend que la force de la réserve doit varier suivant les circonstances. Cette force est subordonnée aux causes suivantes :

1. *Relation entre les effectifs des troupes opposées.*
2. *Qualité des troupes en présence.*
3. *Degré de connaissance des forces et des dispositions de l'ennemi.*
4. *Nature de l'action.* (Attaque ou défense.)
5. *Terrain.*
6. *But poursuivi.*

Il est clair que l'importance relative de la réserve varie en raison inverse de l'effectif total et en raison directe des forces de l'ennemi ; en effet, si deux armées, l'une de 150,000 hommes, l'autre de 50,000, doivent se livrer bataille, toutes choses égales d'ailleurs, la première aura avantage à ne conserver qu'une réserve relativement faible, bien que d'un effectif au moins égal sinon supérieur à celui de la réserve ennemie, pour terminer rapidement l'action par l'enveloppement de son adversaire ; la deuxième armée, au contraire, devra constituer au début de l'action une très-forte réserve et s'efforcer de ne l'épuiser que peu à peu, afin de gagner le plus de temps possible et de tâcher de rebuter l'ennemi.

De même, la force de la réserve varie évidemment en raison inverse de la qualité des troupes dont on dispose et en raison directe de la valeur de celles de l'ennemi.

L'importance de la réserve est aussi en raison directe du degré d'incertitude où l'on se trouve au sujet des forces et des projets de l'ennemi.

Dans la défensive, la connaissance du terrain sur lequel on opère est complète, tandis que, dans l'offensive, le terrain constitue une importante inconnue qui n'est dégagée que peu à peu. D'autre part, la défensive sera le plus souvent fortifiée par des travaux de campagne qui défilent les troupes du feu de l'assaillant et permettent une plus grande densité dans le dispositif. Pour ces raisons, la force de la réserve diminue dans le combat défensif.

Plus le terrain sera difficile, couvert, favorable aux surprises, plus la réserve devra être solidement constituée.

Enfin, toutes les fois que l'on se proposera de gagner du temps, soit pour attendre des renforts soit pour permettre à des convois de s'éloigner, soit pour favoriser le mouvement d'une armée voisine, il est clair que de fortes réserves initiales engagées successivement et avec discrétion fourniront le meilleur moyen de traîner le combat en longueur.

On comprend que les diverses influences énumérées plus haut peuvent se combiner entre elles de différentes façons, s'ajouter les unes aux autres ou se détruire; c'est à la sagacité du chef qu'il appartiendra de faire la part de chacune de ces causes dans la constitution de sa réserve suivant les circonstances; mais les limites entre lesquelles peut varier la réserve n'en sont pas

moins définies, elles s'imposent pour ainsi dire d'elles-mêmes : une réserve qui dépasserait la moitié de l'effectif serait un contre-sens ; descendre au-dessous du cinquième serait la négation du principe, car il faut que la réserve soit au moins assez forte pour compenser les pertes subies vers la fin d'une bataille, et nous verrons, dans la suite de cette étude, que la diminution d'effectif soit par le feu, soit par toute autre cause, peut aller jusqu'au quart de l'effectif total d'une armée.

La moitié et le cinquième de l'effectif sont donc des limites extrêmes que l'on atteindra dans des cas exceptionnels, suivant la combinaison des influences dont j'ai parlé précédemment.

D'autre part, par application du quatrième principe posé dans la discussion générale (conditions d'ordre), il est avantageux de former la réserve d'une seule unité constituée ou de deux tout au plus si, dans quelques cas, on y trouve certains avantages.

Si l'on ajoute à ces considérations celle de l'organisation actuelle des troupes, on voit que la réserve normale d'une unité quelconque se trouve tout indiquée :

Une compagnie isolée gardera en réserve une section.
Un bataillon isolé gardera en réserve une compagnie.
Un régiment isolé gardera en réserve un bataillon.
Une brigade isolée gardera en réserve deux bataillons ou un régiment.
Une division isolée gardera en réserve un régiment.

Un corps d'armée aura en réserve une brigade constituée ou deux régiments tirés des deux divisions.

Une armée aura pour réserve un corps d'armée constitué, dont les deux divisions seront réunies ou séparées suivant les circonstances.

Un groupe de plusieurs armées aura une armée de réserve.

Le chef de chacune des unités ci-dessus fera varier la force de sa réserve dans les limites et d'après les principes qui ont été discutés. Ainsi, si nous supposons une compagnie agissant isolément, dans un terrain couvert et accidenté, sans renseignements sur l'ennemi qui l'attaque et sans espoir d'être très-prochainement secourue, le capitaine devra garder en réserve générale deux sections au lieu d'une; quant aux deux autres sections, il les fractionnera et les échelonnera pour le combat d'après les règles qui seront étudiées ultérieurement (une demi-section déployée, une demi-section de soutien, une section en réserve momentanée ou deuxième soutien); si le développement de l'action engagée impose au capitaine une défensive presque passive, il devra aussitôt employer une section de plus au combat, s'efforçant dès lors de ne recourir à sa section de réserve générale qu'à la dernière extrémité.

En principe, une réserve générale n'est nécessaire que pour une troupe quelconque agissant isolément. Il doit être fait exception à cette règle à partir du corps d'armée; en effet, le front d'action du corps d'armée est tel que cette unité, même encadrée, livre une vraie bataille particulière au sort de laquelle est lié celui de l'ensemble. L'échec partiel d'un bataillon, d'une brigade, d'une division, ne compromet pas le sort d'une armée, car l'intervention, au moment critique, des troupes de deuxième ligne suffira le plus souvent à rétablir les affaires; nous verrons en effet, dans la suite de cette étude, que les forces doivent être fractionnées et échelonnées de telle sorte qu'on en tienne *momentanément* hors du combat une partie capable à tout instant, non-seulement

de suppléer aux vides produits par le feu, mais encore d'imprimer une énergie croissante à l'action ; néanmoins si l'insuccès, gagnant de proche en proche, menace de s'étendre à tout le front d'un corps d'armée, il faut bien que le commandant de corps ait le moyen de parer à une situation aussi périlleuse pour l'armée entière ; ce n'est pas à la réserve de l'armée que l'on peut recourir, car cette réserve serait ainsi exposée à se trouver désorganisée prématurément et elle doit, au contraire, pour remplir son rôle, rester autant que possible intacte jusque vers la dernière période de la bataille. Il est donc indispensable que le corps d'armée, même encadré, conserve une partie de ses forces complétement en dehors de la lutte, c'est-à-dire qu'il ait une réserve. Le qualificatif de générale ne convient plus à cette réserve puisqu'elle n'est affectée qu'à une fraction de l'armée ; cependant l'usage l'a consacré et je m'y conformerai dans la suite de ce travail, en employant aussi le nom de réserve de corps.

Une fois les réserves générales constituées, il est clair que tout l'effectif restant doit participer au combat et le conduire normalement jusqu'à sa période finale, l'intervention des réserves demeurant éventuelle.

Donc le front de combat d'une unité quelconque de la ligne de combat doit être tel que tous les fusils de ladite unité puissent, à un moment donné, être employés simultanément de la manière la plus efficace. C'est l'application du deuxième principe établi par la discussion générale. Tout front ne satisfaisant pas à cette condition primordiale doit être réputé défectueux et absolument rejeté, car il serait vraiment absurde, quand on dispose de 100,000 hommes, de se condamner soi-même à n'en pouvoir utiliser que 40, 50, 60,000.

Rien de plus facile, d'après ce qui précède, que de déterminer rigoureusement l'étendue du front de combat de la compagnie, du bataillon, du corps d'armée. Je vais faire le calcul pour le bataillon, par exemple. Je supposerai le bataillon entretenu sur le pied de guerre à l'effectif de 800 combattants, cadres non compris. Dans le calcul de l'étendue normale du front, il faut tenir compte des réductions probables de l'effectif pendant une bataille. Ces réductions ont deux causes : le feu de l'ennemi et les non-valeurs de toute sorte qui se produisent au cours de la lutte, pour des motifs plus ou moins sérieux et honorables.

L'évaluation des pertes par le feu ne peut être basée que sur l'expérience des batailles les plus récentes, livrées avec un armement à peu près identique à celui de l'heure actuelle. Les batailles de la guerre de 1870-1871 présentent les meilleures garanties à cet égard; de plus, elles sont aujourd'hui bien connues et l'accord s'est fait à très-peu près sur les chiffres des pertes.

A la bataille de Wœrth, le maréchal de Mac-Mahon met en ligne 40 à 45,000 combattants. Nos pertes, en tués et blessés, sont de 6,000 hommes, soit $^1/_7$. Les Allemands emploient environ 100,000 hommes; ils en perdent 10,000, soit $^1/_{10}$.

A la bataille de Rezonville, nous employons 120,000 hommes; nos pertes s'élèvent à 16,000 hommes, soit $^2/_{15}$. Les Allemands mettent en ligne 70,000 hommes au plus; ils perdent 14,000 hommes, soit $^1/_5$.

Dans la journée d'Amanvillers-Saint-Privat, nous comptons sur le champ de bataille 130,000 hommes et nous en perdons 12,000, soit $^1/_{11}$; les Allemands emploient 180,000 hommes et en perdent 20,000, soit $^1/_9$.

J'ai choisi à dessein les batailles les plus meurtrières de la dernière guerre, car il faut établir le calcul en prévision du cas le plus défavorable. La moyenne générale des pertes qui ressort des chiffres précédents est de $^1/_8$ en nombre rond. Mais cette proportion s'applique à l'ensemble des troupes disponibles, ayant paru plus ou moins longtemps sur le champ de bataille; elle est évidemment trop faible pour les troupes de première ligne, surtout dans l'hypothèse où elles resteraient engagées pendant toute la durée du combat; ce cas s'est réalisé pour les Allemands, à la bataille de Rezonville, et nous venons de voir que leurs pertes ont été de $^1/_5$. Aussi, si l'on tient compte des non-valeurs provenant d'autres causes que le feu, faut-il doubler la proportion générale et tabler sur le chiffre de $^1/_4$ pour la moyenne des non-disponibles vers la fin d'une bataille sérieuse. L'étendue du front de combat étant en raison inverse de cet élément de calcul, ainsi légèrement exagéré, nous sommes sûrs de la sorte de ne pas conclure à un front de combat trop considérable.

Il reste donc, en moyenne, à la dernière période d'une lutte sérieuse, 600 fusils disponibles dans un bataillon. Quel est l'espace nécessaire pour bien employer ces 600 fusils? et d'abord, disposerons-nous les hommes, en principe, sur plusieurs rangs ou sur un seul? La réponse ne saurait être douteuse : il ne faut pas perdre de vue qu'avec le fusil à tir rapide un homme suffit où il en fallait autrefois trois ou quatre, parce que l'on peut tirer 10 coups par minute au lieu de 2 ou 3 avec le fusil à piston (en tenant compte des ratés), et que la justesse et la portée ont quadruplé; le front d'une troupe est défendu par les projectiles qui sillonnent la zone en avant; or, avec le fusil à piston, cent hommes

placés sur deux rangs lançaient 300 balles par minute. Aujourd'hui un seul rang de cinquante hommes en lance 500, dans le même laps de temps, beaucoup plus loin et beaucoup plus juste; placer un deuxième rang en arrière serait donc une faute dangereuse, car les pertes seraient doublées sans compensation, les hommes du second rang étant nécessairement gênés pour tirer et hors d'état de bien utiliser leur arme. Deux rangs ne seront possibles que derrière des retranchements ou dans des positions exceptionnelles.

Mais, objectera-t-on, l'ennemi est en possession des mêmes avantages d'armement; c'est vrai, et c'est précisément la cause principale pour laquelle la force numérique des armées, loin de diminuer à mesure que les armes se perfectionnent, ce qui semblerait logique au premier abord, tend au contraire à augmenter de plus en plus; mais c'est aussi précisément pour cela qu'il ne faut défendre ou attaquer un front d'une étendue donnée, qu'avec le nombre d'hommes strictement nécessaire pour bien remplir ces deux conditions :

1. *Obtenir le meilleur effet de son feu.*
2. *Souffrir le moins possible de celui de l'ennemi.*

La conséquence forcée des progrès réalisés dans l'armement est l'extension des fronts de combat jusqu'aux limites imposées par les conditions d'ordre.

En somme, la ligne de feu sera donc formée d'un seul rang, sous la réserve de faire occuper les parties du terrain qui s'y prêteront par des fractions sur deux rangs, destinées à exécuter surtout des feux de salve; et même, si le but à atteindre n'offre pas une grande étendue en largeur, hauteur et profondeur, il est évident que le feu de salve aura plus de justesse s'il est exécuté

par des hommes disposés sur un seul rang. Il faut naturellement que chaque homme ait, sur la ligne de feu, assez d'espace pour tirer le meilleur parti de son arme, mais pas plus qu'il n'en faut, sous peine de diminuer mal à propos l'effet utile du feu. La question de l'étendue du front à assigner à une unité de combat quelconque se réduit donc, en dernière analyse, à celle-ci : Quel est l'intervalle indispensable au tireur pour qu'il fasse le meilleur usage de son arme ?

On aura le maximum de cet intervalle en se plaçant dans l'hypothèse suivante : ligne de tir faisant un angle de 45 degrés avec le front et tir avec la baïonnette au bout du canon, conditions qui se présentent rarement dans la pratique. Soit donc xy la direction du front et AB le fusil faisant avec cette direction un angle BAx égal à 45 degrés ; si nous abaissons la perpendiculaire BB', la longueur AB' est le maximum que nous cherchons.

B

x — — — — — — 45° — — — — — — y

B' A

Fig. 1.

Or, dans le triangle ABB', nous avons :

$$(1)\quad AB' = BB'$$
$$(2)\quad AB^2 = BB'^2 + AB'^2.$$

$$\text{Donc } AB' = \sqrt[2]{\frac{AB^2}{2}}.$$

Comme AB (longueur du fusil muni de sa baïonnette) est égal à $1^m,83$, on a :

$$AB' = \sqrt[2]{1,6744} = 1,294 = 1^m,30 \text{ en chiffres ronds.}$$

Quant au minimum, c'est évidemment l'espace même occupé en largeur par un homme, les bras pendant naturellement, soit environ $0^{m},50$.

Ces intervalles maximum et minimum donnent, pour 600 fusils, des fronts respectifs de 780 mètres et de 300 mètres, dont la moyenne est de 540 mètres. Je conclus donc en définitive à un front normal de 540 mètres pour le bataillon.

Le même calcul appliqué à la compagnie de 200 combattants (cadres non compris), réduits à 150 disponibles vers la dernière période du combat, donne un front de 135 mètres.

Cette densité de la ligne de feu, la meilleure pour éviter les pertes, tout en fournissant le maximum d'effet utile, permet d'occuper les points propices par des fractions à rang serré et même sur deux rangs, puisque, vers la fin d'une bataille, au moment où tout le bataillon devra se porter sur la ligne de feu pour lui donner sa plus grande densité, on disposera de plus de 600 combattants pour un front de 540 mètres.

Il nous reste à voir si ces fronts de 135 mètres pour la compagnie et de 540 mètres pour le bataillon se concilient avec le quatrième principe établi dans le premier chapitre de cette étude (conditions d'ordre). Le plus simple examen permet de répondre oui. Pour la compagnie, c'est indiscutable *à priori;* le capitaine, avec un front de 135 mètres, se trouvera dans d'excellentes conditions pour commander sa compagnie. Quant au chef de bataillon, il sera en mesure d'exercer une direction très-efficace; je dis direction, car étant donnés les effectifs actuels et l'obligation de la tactique en ordre dispersé, le chef de bataillon ne peut plus, sur le champ de bataille, commander son bataillon, mais seulement

le diriger dans les conditions que nous étudierons ultérieurement. Remarquons tout de suite que la conséquence immédiate des fronts de 540 mètres pour le bataillon et de 135 mètres pour la compagnie est que les quatre compagnies d'un bataillon de première ligne doivent être déployées ($135 \times 4 = 540$). Or, en admettant que le chef de chaque unité se tiendra vers le centre de sa troupe, on voit que le commandant du bataillon se trouvera à 200 mètres seulement des capitaines des ailes. Il est bien évident que cette distance, franchie en un temps excessivement court soit à cheval, soit au pas de course, place le chef de bataillon dans d'excellentes conditions pour bien remplir son rôle.

Quelle sera la formation de la compagnie? Le bon sens indique qu'on ne devra pas garnir dès le début la ligne de feu de tout le monde disponible; ce serait s'exposer prématurément et inutilement à des pertes considérables.

Le combat présente quatre périodes ou moments bien tranchés :

1. *Reconnaissance.*
2. *Préparation.*
3. *Exécution.*
4. *Poursuite* (ou retraite).

Il est certainement inutile d'insister théoriquement sur des distinctions si claires par elles-mêmes.

Il va de soi que la densité de la ligne de feu devra croître à mesure que l'action se dessinera mieux, que les intentions de l'adversaire et les dispositions prises par lui seront mieux connues, pour arriver progressivement à son maximum d'effet utile, à l'instant décisif de la troisième période, l'assaut.

Par suite, les fractions non agissantes au début devront être échelonnées en arrière, de façon à éviter le plus possible le feu de l'ennemi, tout en étant à portée d'intervenir à temps. La question d'ordre veut que ces différents échelons soient formés d'unités constituées. Dès lors la formation propre à assurer la progression constante et opportune des efforts s'impose d'elle-même : au début de l'action, la compagnie occupera les 135 mètres de son front au moyen d'une section, soit 50 hommes, dont quelques-uns seront d'abord en éclaireurs (un ou deux par escouade) et les autres répartis théoriquement de 6 mètres en 6 mètres environ par groupes de deux hommes. Une autre section se tiendra en arrière, à proximité, rassemblée, défilée autant que possible et en situation d'intervenir dans un temps très-court. Enfin les deux autres sections, complétement inutiles au début du combat, formeront un troisième échelon, tenu hors de la zone du feu efficace de l'ennemi, caché à ses vues et destiné à remplacer peu à peu le deuxième échelon à mesure qu'il se fondra sur la ligne de feu et, enfin, à porter cette ligne à son maximum de densité.

On peut remarquer que, dans cette formation, la ligne de feu se trouve assez fortement garnie dès le début (1 section de 50 hommes pour 135 mètres, soit 1 homme par 2m,70). Ce dispositif conviendra donc particulièrement aux situations dans lesquelles on aura des renseignements relativement étendus concernant le terrain, les forces, les projets et les dispositions de l'ennemi, etc. Si, au contraire, l'état d'incertitude dans lequel on se trouve paraît nécessiter une plus grande circonspection et une plus longue succession d'efforts, au lieu de faire occuper le front de la compagnie par

une section, on n'y emploiera qu'une demi-section ; le deuxième échelon sera constitué par l'autre demi-section ; la deuxième section formera le troisième échelon, et les troisième et quatrième sections donneront un quatrième échelon qui n'existait pas dans le premier dispositif ; dans ce cas, ce quatrième échelon pourra être groupé par bataillon sous le commandement direct du chef de bataillon. La densité initiale de la ligne de feu est alors la moitié de la précédente, soit 1 homme par $5^{m},40$.

Il est clair que la première formation semble convenir plus particulièrement à la défensive, et la deuxième à l'offensive qui peut comporter une importante inconnue, le terrain, inconnue qui n'existe pas dans la défensive. Toutefois, étant donnés le principe d'un emploi judicieux de la cavalerie au service d'exploration et les renseignements très-positifs que ce service fournira au commandant d'une armée, mon avis est que la première formation (3 échelons) doit être la règle et la deuxième (4 échelons) l'exception. Le dispositif sur 4 échelons ne devra être employé que rarement et seulement dans l'offensive. Aussi, dans la suite de cette étude, ne tiendrai-je compte que de la formation sur 3 échelons.

Pour compléter la figure théorique de la formation de combat de la compagnie, il nous reste à déterminer la distance qui doit séparer les divers échelons.

Cet ordre dispersé des troupes tend à les faire sortir de la main de leurs chefs, ce qu'il faut absolument éviter. Cette condition nécessaire, que les chefs puissent toujours commander ou diriger leurs troupes, s'ajoute donc à celle d'intervention possible en temps utile pour limiter les distances d'échelonnement ; j'adopterai plei-

nement à cet égard les chiffres admis par le règlement du 12 juin 1875, soit 150 mètres entre la chaîne et le deuxième échelon, 350 mètres entre le deuxième et le troisième échelon, 500 mètres entre le troisième et le quatrième; il est bien entendu que ces chiffres sont des maximums que l'on atteindra seulement dans un terrain très-plat et très-découvert, nu pour ainsi dire; on devra profiter de toutes les circonstances pour réduire ces distances initiales, qui auront leur minimum dans un terrain très-accidenté et très-boisé. Comme, dans mon système, on n'aura le plus souvent que trois échelons, le troisième tenant lieu des troisième et quatrième du règlement de manœuvres, la profondeur moyenne sera seulement de 500 mètres; cette profondeur est largement suffisante pour mettre le troisième échelon à l'abri du feu de l'ennemi au début de l'action, car elle le place à 1,000 mètres au moins des tirailleurs ennemis, dont il sera du reste défilé par les plis du terrain et obstacles de toute nature qu'il sera bien rare de ne pas rencontrer. On n'augmentera donc cette profondeur initiale que dans les terrains les plus défavorables, c'est-à-dire absolument plats et nus, qui ne permettraient pas surtout de se cacher aux vues de l'artillerie ennemie; il ne faut pas oublier du reste que, lorsque le véritable combat commence, c'est-à-dire au début du deuxième moment, les artilleries opposées se préoccupent bien plus, comme je le démontrerai plus tard, de s'entre-détruire réciproquement que de diriger leurs coups sur l'infanterie.

Les figures 2 et 3 donnent les deux dispositifs qui viennent d'être discutés.

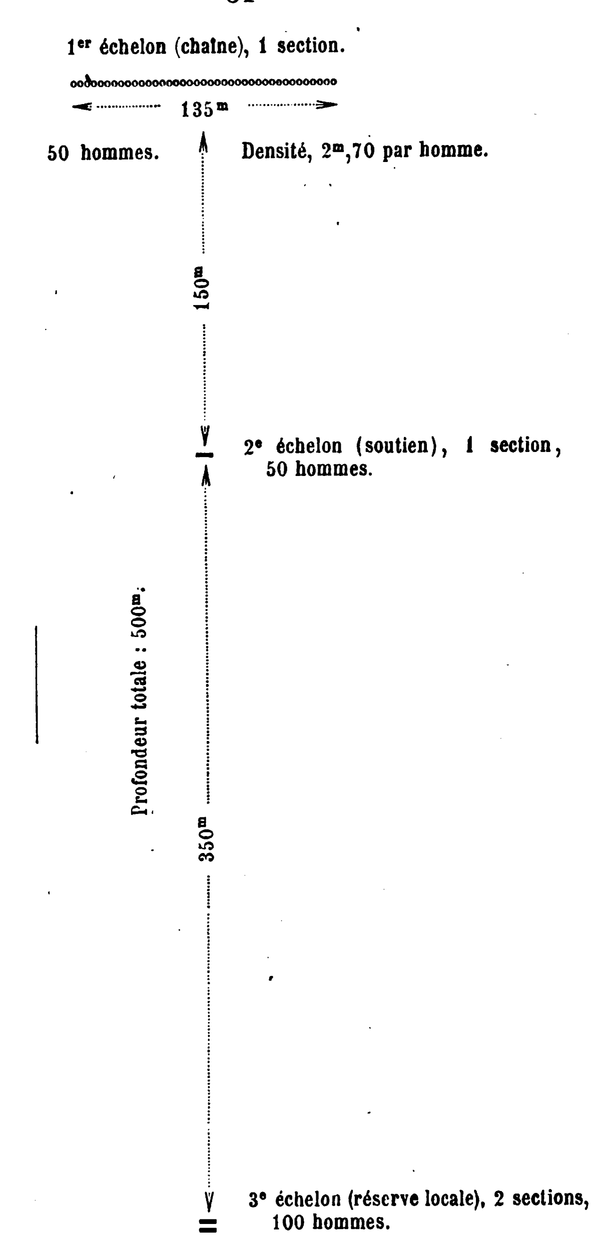


Fig. 2.

DISPOSITIF THÉORIQUE NORMAL DE LA COMPAGNIE.

Fig. 3.

DISPOSITIF THÉORIQUE EXCEPTIONNEL DE LA COMPAGNIE.

Profondeur totale : 1,000m.

1er échelon (chaîne), 1/2 section.

oooooooooooooooooooooooooo

← 135m →

25 hommes. Densité, 5m,50 par homme.

150m

2e échelon (1er soutien), 1/2 section, 25 hommes.

350m

3e échelon (2e soutien), 1 section, 50 hommes.

500m

4e échelon (réserve locale), 2 sections, 100 hommes.

Le bataillon en ordre de combat présente simplement ses quatre compagnies accolées dans la formation indiquée; nous avons déjà vu que les conditions voulues pour la facilité de la direction à exercer par le chef de bataillon sont très-suffisamment remplies en ce qui regarde le front; elles le sont encore bien davantage pour la profondeur, qui se trouve abaissée à une moyenne de 500 mètres au début de l'action.

C'est aussi pour satisfaire au principe d'ordre que la direction (ou le commandement, suivant le cas) doit s'exercer en profondeur et non en largeur. En effet, le meilleur moyen d'engendrer infailliblement un désordre complet et des plus dangereux, serait d'adopter une formation en vertu de laquelle des régiments viendraient se mélanger sur la ligne de feu. Les échelons successifs doivent être formés de fractions constituées de la même unité; les dispositifs dans lesquels on échelonne les régiments et les brigades les uns en arrière des autres sont mauvais et doivent être proscrits. La seule objection que l'on fasse à l'ordre en profondeur est la crainte que les échelons successifs, appartenant à la même unité, ne soient, par cela même, pas assez indépendants les uns des autres et tentés d'entrer prématurément en ligne. Cette objection est un pur sophisme, car elle s'applique à toutes les formations imaginables, du petit au grand; en effet si, dans une brigade, l'on place les régiments l'un derrière l'autre, le régiment de seconde ligne appartient bien à la même unité que celui de la première, unité commandée par le général de brigade; je ne sache pas que ce soit une présomption suffisante de croire que cet officier général le fera entrer prématurément en ligne; il en est de même pour les brigades dans une division. On paraît craindre aussi que

l'on n'ait pas toujours le temps d'accoler les brigades, divisions, etc., qui, en route, marcheront le plus souvent les unes derrière les autres ; mais on ne réfléchit pas évidemment à l'impossibilité absolue, dans l'avenir, avec un service de cavalerie bien organisé, des batailles de rencontre. Mieux vaut donc s'en tenir rigoureusement à la direction en profondeur, garantie tutélaire de l'ordre ; on accolera toujours les compagnies, bataillons, régiments, brigades et divisions.

Le meilleur moyen d'empêcher l'intervention prématurée des divers échelons est de donner en temps de paix une solide instruction aux officiers. Au reste, le chef de l'unité à laquelle appartient chaque échelon n'est-il pas constamment et partout sous la direction du chef de l'unité supérieure, dont le devoir est précisément de gouverner l'action de ses subordonnés pour le bien de l'ensemble, de restreindre même, s'il en est besoin, leur part d'initiative ?

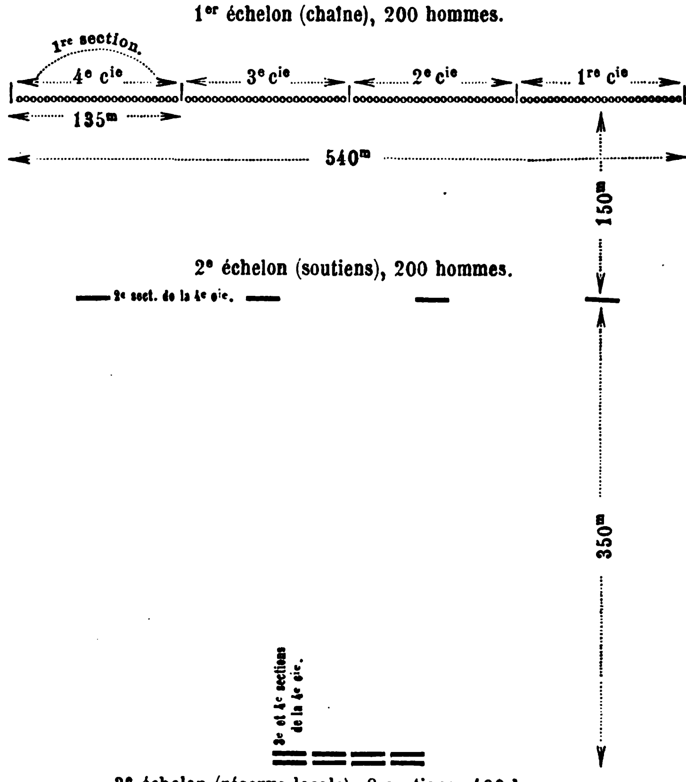
Prenons pour exemple le bataillon, dont la figure 4 donne le dispositif normal ; le plus souvent, les 8 sections constituant le troisième échelon et formant la valeur de deux compagnies seront réunies vis-à-vis le centre du front d'action et se trouveront ainsi sous la direction immédiate du chef de bataillon, sans l'assentiment duquel un capitaine ne pourra faire appel à cet échelon mal à propos ; de même, pour le chef de bataillon, rien n'est plus facile, si l'on veut, que de limiter son initiative à l'emploi de la moitié seulement du troisième échelon, l'autre moitié demeurant réservée à l'intervention du commandant du régiment.

Mais, encore une fois, le moyen le plus sûr consiste dans une bonne instruction donnée en temps de paix.

D'après la discussion qui nous a conduit à adopter la formation-type donnée par la figure 4, les trois

Fig. 4.

DISPOSITIF THÉORIQUE NORMAL DU BATAILLON.



échelons de la ligne de combat sont destinés à se fondre peu à peu sur la ligne de feu et n'offrent que la force suffisante pour donner à cette ligne son maximum de densité au moment décisif, et occuper alors

les points favorables par des fractions à rang serré; mais comme les calculs ont été faits en prévision de pertes moyennes, il serait évidemment imprudent de se contenter de cette formation; une deuxième ligne est de toute nécessité, non-seulement pour parer à des pertes locales excessives, dépassant beaucoup la moyenne, et à des échecs partiels sur des points où la première aurait été portée à sa force maxima, mais encore pour occuper et organiser rapidement les positions conquises, au moyen de travaux de campagne, pour offrir une ligne de ralliement et protéger la retraite de la première ligne en cas d'insuccès, etc., etc. Mais il faut absolument repousser une troisième ligne de combat, sous quelque apparence qu'elle se déguise; quel rôle en effet pourrait-elle remplir? aucun; il n'y aurait qu'une perte évidente de force utile, tant parce que bon nombre de fusils resteraient nécessairement inactifs, que parce que le front susceptible d'être occupé par l'armée serait notablement réduit. Il faut bien convenir d'ailleurs que les fronts de 135 mètres et 540 mètres que j'ai déterminés pour la compagnie et le bataillon reposent sur des calculs rigoureux et des données irréfutables, d'où la fantaisie a été absolument bannie, et que le déploiement des quatre compagnies du bataillon est une conséquence inéluctable de ces grandeurs de fronts; il s'ensuit que la constitution d'une troisième ligne, que rien ne justifie en principe, conduirait dans la pratique à ce résultat admis par notre école de brigade : échelonnement des trois bataillons de chaque régiment les uns en arrière des autres. On aurait alors pour une armée de quatre corps, tenant en réserve un corps d'armée pour l'ensemble et une brigade par corps déployé, on aurait, dis-je, 18 bataillons seulement (sur 100) dé-

ployés en ordre de combat; sur les 82 autres, 18, constituant la seconde ligne, trouveraient peut-être l'occasion de s'employer dans le rôle esquissé plus haut, et 64 demeureraient à l'état de réserve pure!

Donc, en dehors des trois échelons destinés à alimenter le front de 540 mètres par bataillon, il ne doit exister qu'un seul autre échelon, ou deuxième ligne, peu importe le nom; le rôle de cette ligne sera de remédier aux accidents locaux se produisant d'une manière imprévue sur la première ligne, d'assurer la conquête des positions et de faciliter un reploiement momentané. Un bataillon, pour deux de première ligne, est parfaitement suffisant pour cette tâche, puisque cette proportion donne une réserve locale de $^1/_2$. Le régiment comptant trois bataillons, chaque régiment en déploiera deux et le troisième formera la deuxième ligne de combat. Le front-type du régiment a donc une étendue de 1,080 mètres.

Le corps d'armée comprend 8 régiments, plus 1 bataillon de chasseurs; 2 régiments et le bataillon de chasseurs étant distraits pour la réserve générale, il reste 6 régiments à mettre en ligne; le front de bataille du corps d'armée est donc de $1{,}080 \times 6 = 6{,}480$ mètres. Nous verrons ultérieurement que la présence des autres armes ne modifie en rien cette étendue de front.

Les chiffres qui précèdent sont théoriquement absolus et défient toute contradiction.

Remarquons que la formation de combat repose sur deux coordonnées essentielles : la profondeur et le front : autant la profondeur est variable suivant le terrain, le genre d'action, l'armement de l'ennemi, autant l'étendue du front l'est peu. Cette étendue dépend presque uniquement du nombre des combattants suscep-

tibles d'entrer en ligne, sous la réserve de satisfaire aux conditions voulues pour que les troupes puissent être bien commandées ou dirigées. Nous avons prouvé en effet, en dehors de toute considération de terrain, de dispositions de l'ennemi, etc., qu'il existe un front subordonné au nombre des combattants et fournissant par son feu le maximum d'effet utile ; il faut donc s'en tenir en principe à ce front-type, puisqu'il est aujourd'hui bien démontré que le feu est le moyen d'action le plus puissant de l'infanterie, sinon le seul. Si l'ennemi adopte un front plus large, il sera percé ; si, au contraire, il en prend un plus resserré, il sera enveloppé et décimé et une grande partie de ses forces seront réduites à l'impuissance. Ce n'est que dans le cas où l'on y pourra gagner un appui naturel solide, qu'on devra, dans la pratique, étendre l'une ou l'autre aile de l'armée ou même les deux; et encore, serait-il, à mon avis, préférable d'avoir recours, dans ce cas particulier, à la deuxième ligne ou aux réserves. Quant à restreindre le front-type, démontré par le raisonnement, il n'y faut pas songer ; ce serait se priver d'une partie de l'effort qu'on peut produire et s'exposer, tout en ayant des forces égales et même supérieures à celles de l'ennemi, à être enveloppé par lui, ce qui est la pire situation tactique que l'on ait à redouter dans une bataille.

Cependant l'emploi de la fortification de campagne peut faire varier dans un sens ou dans l'autre l'étendue des fronts de bataille; cette influence opposée, qui semble au premier abord contradictoire, s'explique pourtant très-facilement. Il est évident que la fortification de campagne procure une force de plus; donc, à ce titre, on pourra défendre un terrain donné avec

moins de monde et par suite, à effectif égal, le front normal pourra être étendu ; d'un autre côté la fortification de campagne crée pour le combattant un abri derrière lequel, sans faire de pertes plus grandes, on pourra employer des formations plus denses ; par suite, la fortification de campagne, pour produire tout l'effet dont elle est susceptible, demande des effectifs plus nombreux, et les fronts de bataille s'en trouvent nécessairement diminués.

Les applications pratiques de cette double propriété de la fortification improvisée se voient de suite : on pourra soit défendre une ligne étendue avec un nombre de combattants relativement faible, sans cependant rien perdre de la force qu'aurait offerte, sans fortification, le front normal, soit grouper en arrière d'un front relativement restreint, appuyé par exemple à des obstacles infranchissables pour l'ennemi, des forces considérables, en se procurant dans ce cas une puissance d'action supérieure à celle qu'aurait donnée le front-type, avec ou sans fortification.

Si le genre, la solidité et la continuité des retranchements construits le permettent, le resserrement du front peut aller jusqu'à le faire occuper sur toute son étendue par deux rangs serrés, sans que le chiffre absolu des pertes en soit augmenté ; l'effet utile obtenu alors est évidemment bien plus grand que dans le cas ordinaire.

Cette limite minima de front est facile à calculer : pour 600 hommes (effectif du bataillon à la fin du combat) sur deux rangs, à raison de $0^m,75$ par file (pour que les hommes puissent ajuster avec une commodité suffisante), il faut 225 mètres. En raison de la protection de la fortification et malgré cette densité beaucoup

plus forte, les pertes seront les mêmes que dans l'ordre dispersé habituel : par conséquent, la deuxième ligne et les réserves doivent conserver la même force, et l'on voit dès lors que le corps d'armée occupera un front de $450 \times 6 = 2{,}700$ mètres. Si l'on note qu'avec un *double rang serré* sur tout cet espace, nous avons soit en deuxième ligne, soit en réserve, 13 bataillons ou 10,400 hommes, on ne pourra s'empêcher d'être surpris que notre école de brigade ait pu admettre comme limite *maxima* du front de la division le chiffre de 1,500 mètres, ce qui donne pour le corps d'armée 2,250 mètres!

Au reste, quand bien même le front pourrait, dans la pratique, varier autant que la profondeur, ce ne serait qu'une raison de plus de déterminer théoriquement avec précision la formation-type de combat. Supposons, en effet, un chef quelconque arrivant avec sa troupe sur une position donnée : il est incontestable que s'il possède dans la tête un ordre-type, il en fera l'application au terrain et à la situation générale, en y introduisant les modifications nécessaires, avec bien plus de facilité qu'il n'en aurait à en inventer un de toutes pièces en harmonie avec les circonstances.

D'après tout ce qui précède, la détermination d'un type unique et fondamental, à condition qu'il soit malléable, est donc non-seulement possible, mais encore elle est avantageuse. Or, dans les choses de la guerre, tout ce qui est possible et avantageux est nécessaire.

La formation-type ne saurait être établie d'une façon complète en prenant pour base la brigade, ni même la division, puisque ces unités n'ont pas de réserve proprement dite; leur ordre de combat se composera toujours de régiments accolés, ayant deux bataillons dé-

ployés et un en deuxième ligne. Il serait donc tout à fait chimérique de vouloir fixer le front d'une brigade ou d'une division encadrées, puisque ce front dépendra uniquement du nombre des régiments qui resteront après le prélèvement de la réserve de corps. Seuls, la compagnie, le bataillon, le régiment, le corps d'armée, encadrés, bien entendu, ont un front-type invariable; pour avoir le front d'une brigade ou d'une division, il n'y a qu'à multiplier 1,080 mètres par le nombre des régiments qui restent après la constitution de la réserve de corps; ainsi une division encadrée et complète a un front de 4,320 mètres.

Il faut aller jusqu'au corps d'armée pour trouver un type achevé de dispositif tactique. Muni de réserves en infanterie et artillerie, il constitue la véritable unité de bataille.

Les calculs précédemment faits ont établi que l'étendue rationnelle du front de combat du corps d'armée est de 6,480 mètres. Ce chiffre, à raison de 30,000 combattants, donne une densité de 4.63 hommes, par mètre courant, pour le corps d'armée, et cette densité générale s'élève à 7 pour une armée de 3 corps, dont un en réserve; cette limite a été rarement dépassée; dans les armées modernes, on ne constate que tout à fait exceptionnellement des densités de 10 hommes et au-dessus. Cela résulte d'une statistique dressée par le général Lewal sur plus de cent batailles. Un des plus graves échecs subis par Napoléon (deuxième journée d'Essling) a été causé par un entassement exagéré de forces (24 hommes par mètre). « Un feu meurtrier de l'artillerie autrichienne décimait cette foule entassée. Dans l'impossibilité de la déployer, Napoléon ordonna la retraite dans l'île Lobau. » (Général Lewal.)

Le front de 1,200 à 1,500 mètres, admis par l'école de brigade pour la division, entraînerait dans la pratique des conséquences aussi désastreuses, avec cette aggravation que les engins de guerre actuels sont beaucoup plus puissants et qu'il ne faudra compter que bien rarement sur un Napoléon pour rétablir la situation.

En effet, dans l'hypothèse ci-dessus, le front du corps d'armée est de 2 kilomètres en nombre rond, et celui d'une armée de cinq corps (avec deux corps en réserve) de 6 kilomètres. Quel entassement! 150,000 hommes pour 6,000 mètres, soit 25 hommes par mètre! assurément, ce n'est pas là de l'ordre dispersé.

Les trois figures 5, 6 et 7 donnent la formation de la brigade accolée, d'après l'école de brigade, et les deux qui résultent dans mon système du déploiement initial soit d'une demi-section, soit d'une section entière par compagnie du front de combat. Ces figures parlent aux yeux; la première fait ressortir clairement l'étonnante agglomération de forces nécessairement inemployables ordonnée par notre règlement. Où et comment utiliser ces 4,800 fantassins sur un front de 700 mètres? On ne saurait prétendre en faire agir une partie à droite ou à gauche, puisque les brigades voisines sont exactement dans la même situation; ce ne pourrait donc être que sur le front; dans ce cas, si nous retranchons $^1/_4$ de l'effectif total pour les pertes et non-valeurs (chiffre qui n'est atteint qu'après des batailles meurtrières), nous arrivons à cette conclusion extraordinaire que, pour employer tous les fusils disponibles à l'instant décisif du combat où pas un seul ne doit rester inactif, il faudrait placer 5 hommes par mètre, c'est-à-dire former 3

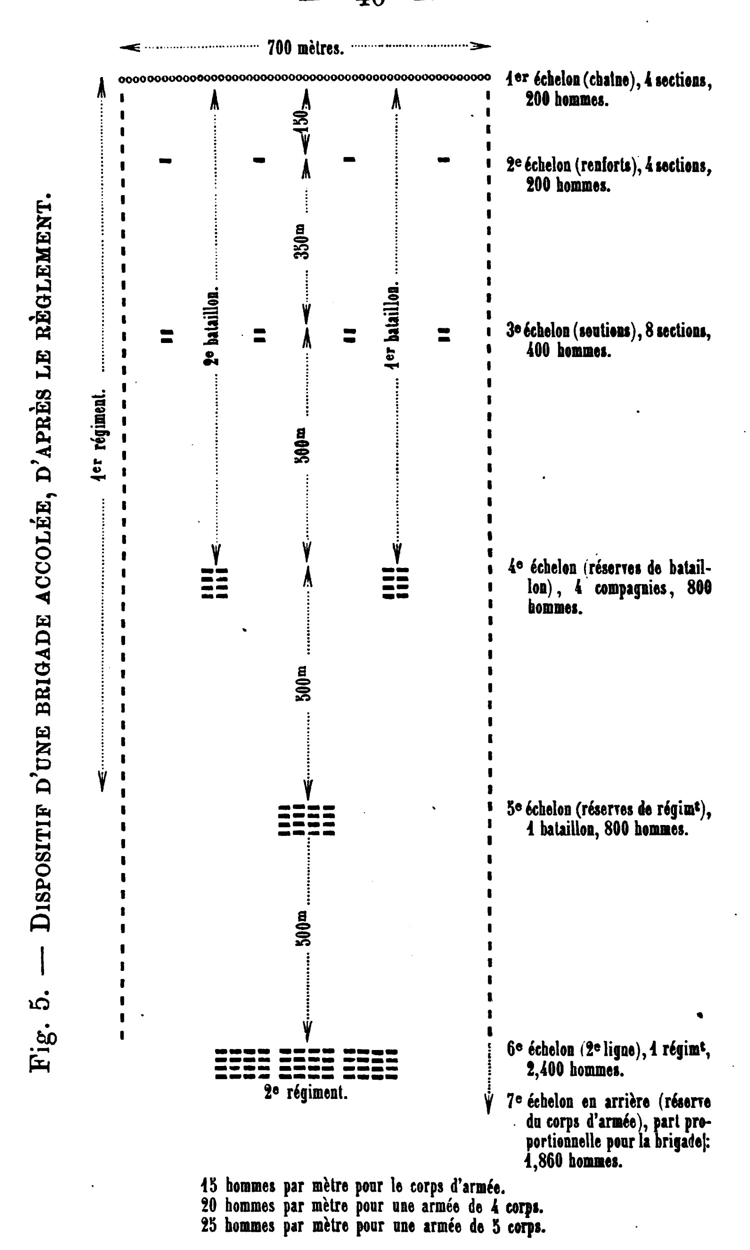


Fig. 5. — Dispositif d'une brigade accolée, d'après le règlement.

15 hommes par mètre pour le corps d'armée.
20 hommes par mètre pour une armée de 4 corps.
25 hommes par mètre pour une armée de 5 corps.

Fig. 6. — 1er DISPOSITIF THÉORIQUE DE LA BRIGADE, DANS MON SYSTÈME.

Fig. 7. — 2e DISPOSITIF THÉORIQUE DE LA BRIGADE, DANS MON SYSTÈME.

rangs coude à coude d'un bout à l'autre du front de la brigade et de l'armée !

Outre que le front de 6,480 mètres pour le corps d'armée permet l'utilisation complète de toutes les forces de combat, il satisfait entièrement aux nécessités du commandement, car le commandant de corps se trouvera à 1,700 ou 1,800 mètres au plus de ses divisionnaires, distance qui se franchit en un temps de galop.

Nous verrons plus tard, en parlant de l'artillerie et de la cavalerie, que ce front remplit aussi toutes les conditions voulues pour le fonctionnement de ces deux armes.

Quant à prétendre que le corps d'armée, développé sur 6,480 mètres, n'offrira pas de solidité, c'est faire à la légère une objection sans fondement, qui ne résiste pas au plus simple examen. En effet, à la fin d'une bataille sérieuse, le front de 6,480 mètres sera encore occupé par 7,200 hommes (12 bataillons à 600 hommes), ce qui donne sur la ligne de feu 1 homme par mètre, plus 720 hommes doublant le rang sur certaines positions propices ; il n'y a donc pas possibilité d'utiliser plus de monde sans se mettre en contradiction absolue avec le principe même de l'ordre dispersé ; notons qu'à ce moment on possède en outre une deuxième ligne de 6 bataillons, ayant nécessairement moins souffert que la première, et une réserve forte de 7 bataillons. Aussi c'est commettre une étrange erreur que de s'imaginer qu'avec un front de 1,200 à 1,500 mètres pour la division et par conséquent de 6 kilomètres pour une armée de 4 ou 5 corps, on aura une ligne de bataille beaucoup plus solide ; c'est le contraire qui est scrupuleusement vrai. Comme nous venons de le voir ci-dessus, on ne pourra employer au combat un plus grand nombre

d'hommes qu'avec un seul corps d'armée développé sur le même front; et, en fin de compte, si l'effet réel obtenu, au point de vue des pertes causées à l'ennemi, est le même, l'effet utile sera 4 ou 5 fois moindre, suivant le nombre de corps composant l'armée, et les ravages causés par le feu de l'ennemi auront été augmentés dans une proportion colossale, en raison de l'agglomération des hommes.

Ces vérités ont du reste été confirmées expérimentalement par la bataille de Wœrth, où les Allemands, malgré l'énormité de leur supériorité numérique, n'ont pu nous faire reculer d'une semelle tant qu'ils se sont bornés à nous attaquer de front, et par la bataille de Rezonville, où les rôles étaient intervertis; si, dans cette dernière bataille, les Prussiens, au lieu du mauvais fusil Dreyse, avaient été armés d'un fusil égal au nôtre, nous eussions certainement perdu 30,000 hommes au lieu de 16,000.

Au point de vue de la variété et de la puissance des combinaisons tactiques, la supériorité du front étendu sur le front réduit n'a pas besoin de démonstration, puisque dans le premier cas un corps d'armée suffit là où il en faut 3, 4 ou 5 dans le second cas.

Mais, dira-t-on, si, au début d'une bataille, une armée de 4 corps, par exemple, occupe un front de 6 kilomètres seulement, cela ne veut point dire que le front restera le même pendant toute la durée de l'action; ce front pourra s'étendre suivant les besoins. Cette objection est tout simplement un argument de plus en faveur du front étendu, et je le prouve: En premier lieu, cette opération, élargir son front, sera-t-elle facile à exécuter? Les dispositions prises par l'ennemi la permettront-elles? Pour peu que l'ennemi n'ait pas commis la même

faute que nous et, nous voyant trop resserrés, nous ait débordés dès le début, il est clair que l'opération d'étendre le front deviendra très-difficile pour ne pas dire impossible. En second lieu, les partisans d'un tel système se mettent en contradiction absolue avec eux-mêmes : Eh quoi ! au début de la bataille vous restreignez votre front, sous prétexte de solidité, et vous songeriez ensuite, pendant le cours du combat, alors que vous avez besoin de plus de solidité que jamais, à vous étendre ! L'inconséquence est flagrante. Enfin, en dehors des empêchements provenant de l'ennemi, est-il raisonnable de renvoyer au cours de la bataille, alors qu'il sera presque toujours trop tard, une extension de front qu'il était si simple de se donner d'emblée? On ne pourra s'y prendre que de deux manières pour exécuter cette opération :

1. *En développant la première ligne elle-même.*
2. *En prolongeant la première ligne au moyen de la deuxième et des réserves.*

Dans la première hypothèse, l'opération serait relativement facile aux ailes de l'armée et ne demanderait que du temps, abstraction faite de l'ennemi; mais, pour tout le reste de la ligne, le résultat cherché ne pourrait être obtenu qu'au bout d'un temps très-long, par des manœuvres et des marches interminables, et quelle concordance, quel ensemble merveilleux ne faudrait-il pas dans ces mouvements pour que la ligne de bataille ne s'en trouvât pas disloquée et rompue !

Dans le second cas, la deuxième ligne ou les réserves viendraient prolonger la première ligne à droite et à gauche : d'où encore perte de temps en marches et manœuvres dangereuses, désaffectation de la deuxième

ligne et des réserves de leur véritable rôle, épuisement prématuré, plus ou moins complet, des réserves pendant que l'ennemi dispose encore de toutes les siennes; de plus, dans ce cas, l'ordre de la ligne primitive restera toujours aussi dense qu'au début, et une partie des inconvénients auxquels on s'était proposé de remédier par l'extension du front subsistera quand même.

Un dernier argument sera peut-être invoqué par les partisans du front réduit : Si le front de 1,200 à 1,500 mètres pour la division s'oppose, il est vrai, à l'emploi simultané de toutes les forces de combat, au moins assure-t-il le renouvellement plusieurs fois répété de la ligne de combat par des troupes fraîches, et c'est pour cela qu'il est beaucoup plus solide que le front de 6 kilomètres pour le corps d'armée. — Quel sophisme ! Dans les deux systèmes, la force totale, que j'appellerai A pour abréger, est fractionnée en un certain nombre de parties, *a, a', a''*, etc. — Avec le front réduit, ces parties agissent les unes après les autres, par voie de répétition; pendant que *a''* est en action, *a* et *a'* restent inertes, et réciproquement; à aucun moment la force A ne sera utilisée tout entière. Dans le système du front étendu, les forces viennent s'ajouter les unes aux autres, elles agissent par voie d'accumulation; quand *a''* intervient, *a'* et *a* continuent de fournir l'effort dont ils sont encore capables, et rien de la force totale A ne se trouve perdu.

A un autre point de vue, relever une ligne engagée est une opération militaire très-délicate engendrant infailliblement le désordre par le mélange des unités; mieux vaut cent fois la fortifier, quand le besoin s'en fait sentir, par l'adjonction successive de fractions appartenant toutes à une même unité, le régiment.

De quelque manière que l'on retourne le problème, l'extension des fronts jusqu'aux limites imposées par l'efficacité du feu et par les nécessités du commandement est un principe inattaquable dont les conséquences ne peuvent être impunément violées.

Je reprends au point où je l'avais laissée la discussion de la formation rationnelle du corps d'armée.

Une brigade et le bataillon de chasseurs étant mis à part pour la réserve, les six régiments restants seront déployés côte à côte sur deux lignes formées, la première de 12 bataillons déployés, et la deuxième de 6 bataillons en ordre serré, en colonnes de compagnie ou en colonnes doubles; la réserve de corps d'armée, soit concentrée en arrière du centre de la ligne de bataille, soit fractionnée en deux groupes en arrière du demi-front de droite et du demi-front de gauche, se tiendra à 1 kilomètre environ de la deuxième ligne. — La figure 8 donne ce dispositif.

L'emplacement de la réserve est déterminé par les considérations suivantes :

1° Dans un terrain couvert, présentant des abris capables de la mettre hors des vues et des atteintes de l'artillerie ennemie, la réserve sera tenue à une distance rapprochée. Si le tir de l'artillerie ennemie indique que l'emplacement choisi a été découvert, il faudra immédiatement changer de position, en ayant soin de suivre des bas-fonds pour dérober le mieux possible ce mouvement; rien en effet n'énerve et ne démoralise une troupe dans la position d'attente, comme de subir de grosses pertes, surtout par l'artillerie, sans pouvoir riposter et se défendre.

2° Dans un pays découvert et plat, la réserve sera établie à une distance qui la mette hors de la portée

Fig. 8. — DISPOSITIF THÉORIQUE NORMAL DE L'INFANTERIE D'UN CORPS D'ARMÉE

Comme la réserve générale peut être appelée à agir sur plusieurs points différents, j'ai supposé qu'au lieu d'être formée d'une brigade constituée, elle a été composée de deux régiments pris à l'aile droite et à l'aile gauche, plus le bataillon de chasseurs. Naturellement, la réserve sera soit concentrée au même point, soit répartie de diverses manières, suivant les circonstances.

efficace de l'artillerie, tout en lui permettant d'arriver assez rapidement sur la ligne de combat en cas de nécessité. Or, au début de l'action, l'artillerie ennemie se tient, par rapport à notre ligne de feu, à une distance minima de 1,000 mètres; comme la portée efficace du canon, dans un tir de guerre, ne dépasse pas 3,000 mètres, il en résulte que la réserve devra être portée à 2,000 mètres environ du premier échelon. — Mais, même dans un pays très-plat et découvert, la réserve pourra le plus souvent être moins éloignée, car il sera bien rare de ne pas trouver des plis de terrain propres à la dissimuler aux vues de l'ennemi.

Du reste, il ne faut pas songer à prétendre préserver quand même la réserve de toute atteinte; un tel résultat est impossible, car la réserve devra se rapprocher au fur et à mesure du développement de la lutte et s'exposer ainsi de plus en plus aux coups de l'artillerie. Tout ce que l'on peut faire, c'est de mettre à profit toutes les ressources du terrain.

On remarquera que le front de combat forme une ligne continue, sans le moindre vide. Deux raisons font que cette disposition est indispensable:

La première est que, chaque bataillon de première ligne possédant dès le principe tout le terrain nécessaire à son développement ultérieur, il serait absolument inutile de laisser des intervalles entre les bataillons, régiments, brigades, etc.

La deuxième est que rien n'exerce une influence plus pernicieuse sur le moral du soldat que des vides dans la ligne et que rien n'est plus propre à engendrer le décousu de l'action.

Le général Lewal condamne énergiquement les solutions de continuité du front, au point de se mettre pres-

que en contradiction avec lui-même. Dans le front de 6,240 mètres qu'il déduit, pour le corps d'armée, de considérations tout à fait différentes de celles que j'ai suivies, l'auteur des *Études de guerre* comprend un espace de 1,200 mètres réservé à 6 batteries. Mais, plus loin, l'éminent écrivain fait ressortir l'impossibilité pour l'artillerie de rester sur la ligne des tirailleurs ; elle y serait rapidement désorganisée par la mousqueterie de l'ennemi. « Si l'interligne des tirailleurs opposés est de 550 mètres, dit M. le général Lewal, la position des pièces se trouve fixée, d'après ce que je viens de dire, à 550 mètres en arrière de la ligne active des tirailleurs, ou à peu près à hauteur des réserves de bataillon. Dans cette situation, il résulterait dans la ligne de combat de l'infanterie des trouées considérables qui nuiraient à l'ensemble des attaques, comme à l'état moral des hommes. Il est donc mieux de les fermer par des tirailleurs et d'assurer la continuité de la ligne. »

Cette continuité présente les avantages les plus sérieux : elle assure la coordination absolue des efforts ; de même que le chef de bataillon indique à ses capitaines les limites précises de leur champ d'action, de même le colonel agira pour ses chefs de bataillon, le brigadier pour ses colonels, le divisionnaire pour ses brigadiers, le commandant de corps pour ses divisionnaires. Ces indications ne doivent pas être vagues ; il leur faut une netteté complète, qui sera la meilleure garantie de la cohésion de la ligne et de l'unité de l'action. Les instructions données porteront, par exemple : « Le front de la première division s'étendra du point A au point F, celui de la deuxième, du point F au point Q. Les objectifs seront les lignes A'F' et F'Q'. »

Les deux demi-fronts seront répartis ensuite entre les

brigades, et ainsi de suite jusqu'à la compagnie et la section.

Est-ce le temps qui pourra manquer pour prendre ces dispositions? Oui, si l'on marche à l'aveugle, de manière à ne pas savoir que l'on a dans son voisinage immédiat une armée ennemie de 200,000 hommes, ce qui nous est arrivé trop souvent; mais cent fois non, si l'on ne marche qu'à l'abri d'un service d'exploration bien organisé; avec un tel service, quel que soit l'ordre dans lequel marche une armée, le commandant en chef aura toujours tout le temps nécessaire pour opérer une reconnaissance complète du terrain, donner ses instructions et surveiller le placement de ses troupes, puisqu'il sera averti *au moins vingt-quatre heures à l'avance* de l'approche de l'ennemi.

La continuité de la ligne exclut complétement l'idée de mouvements tournants exécutés par de petites unités; une ligne ne peut être tournée que par ses extrémités, et parler à des compagnies, à des bataillons, d'exécuter des mouvements tournants contre une ligne de 100,000 hommes est tout simplement puéril. D'ailleurs, pourquoi un mouvement tournant réussi procure-t-il toujours d'importants résultats? Uniquement parce qu'il permet de prendre en flanc la ligne de l'adversaire, pendant que cette ligne est occupée de front, à la condition essentielle de ne pas offrir en même temps un avantage identique à l'ennemi; il résulte de là qu'en thèse générale les mouvements tournants ne sont possibles qu'aux ailes. En effet, si nous supposons un mouvement tournant intérieur, exécuté, cela va sans dire, en refoulant d'abord une partie de la ligne ennemie, non-seulement on aura ensuite en face de soi au moins une partie des forces refoulées, mais encore on sera

pris en flanc soi-même par les réserves locales ou la deuxième ligne de l'ennemi. Pour que les mouvements tournants partiels à l'intérieur du front de bataille fussent possibles, il faudrait que la ligne ennemie fût décousue; or, comme on ne peut pas, dans une discussion théorique, supposer chez l'ennemi des fautes de principe qu'il se gardera probablement tout autant que nous de commettre, ces solutions de continuité ne pourront se produire qu'à la période finale du combat, s'il tourne au désavantage de l'ennemi; c'est donc à ce moment seulement que, par suite de l'épuisement des réserves ennemies, des mouvements tournants exécutés dans l'intérieur de la ligne par de petites fractions deviendront possibles et joueront un rôle avantageux, sans aucun doute, mais moins profitable au point de vue tactique proprement dit qu'à celui des fruits à retirer d'une victoire déjà décidée.

La ligne de combat initiale n'agira donc le plus souvent que de front, sauf dans le cas où elle serait plus étendue que celle de l'ennemi; c'est aux réserves générales qu'il appartiendra d'opérer en temps opportun les véritables mouvements tournants qui auront la plus grande influence sur l'issue de la lutte; telle est la vraie tactique des batailles futures, et comme l'ennemi ne se fera pas faute de l'employer, on voit encore par là combien il importe de donner au front de combat d'une armée tout le développement dont il est susceptible. Ces mouvements tournants, pour être fructueux, exigent une connaissance approfondie de la tactique de marche combinée avec la tactique de combat. Ils seront singulièrement facilités par les renseignements précis donnés sur les positions des colonnes ennemies par un bon service d'exploration et de sûreté; souvent des divisions,

des corps entiers pourront être mis en marche dès la veille d'une bataille pour intervenir à heure fixe sur les flancs de l'adversaire.

On sait combien les Allemands ont employé avec succès la tactique enveloppante dans la guerre de 1870-1871. Nous avons beaucoup aidé à leur réussite en adoptant presque constamment des formations si denses qu'à de rares exceptions près on n'en trouve de pareilles que dans le passé le plus reculé. Aussi ce fait bizarre s'est produit, que, pendant la première partie de la bataille de Rezonville, notre armée, forte de 160,000 hommes, dont 100,000 au moins concentrés sur le champ de bataille et le reste à quelques heures de marche tout au plus, notre armée, dis-je, fut tenue en respect et un moment débordée sur sa droite par le 3e corps allemand, pour toute infanterie, et deux divisions de cavalerie. Cette bataille offre un exemple si remarquable de l'inutilité et du danger des formations trop compactes qu'il n'est pas hors de propos d'insister. On sait dans quelles conditions stratégiques elle fut livrée : notre armée était, depuis le combat du 14 août, en marche sur Verdun par les deux routes de Mars-la-Tour et d'Étain. Ce mouvement, exécuté avec une lenteur inexcusable qui trahit bien le secret désir du maréchal Bazaine de profiter du premier prétexte venu pour rester sous Metz, ce mouvement n'était que pressenti par les Allemands, car ils avaient perdu notre contact; en l'absence de renseignements précis, les premiers ordres donnés pour la journée du 16 n'avaient d'autre but que d'accélérer la marche des Allemands dans la direction de Verdun, sur laquelle leur état-major nous croyait beaucoup plus avancés que nous ne l'étions. Le gros des armées allemandes se trouvait encore sur la rive droite de la Mo-

selle. La tête de colonne seulement (3e corps et 37e brigade, plus 2 divisions de cavalerie) se trouvait dans le triangle compris entre Thiaucourt, Gorze et Pont-à-Mousson, en marche sur Saint-Hilaire. Cette marche, puisque nous étions au nord de la route de Mars-la-Tour à Verdun, les éloignait de nos parages. Aussi la bataille du 16 août a-t-elle été une pure bataille de rencontre, amenée par l'engagement de reconnaissances prussiennes de droite avec notre gauche, vers Vionville.

Jusque vers 3 heures, la bataille a été soutenue par le 3e corps prussien et la 37e brigade, sur une ligne s'étendant de la chaussée romaine, au nord de Vionville, jusqu'au bois de Saint-Arnoud; c'est un front de 6,500 mètres environ et une densité de moins de cinq hommes par mètre; encore la deuxième ligne était-elle formée uniquement de cavalerie, toute l'infanterie étant employée en première ligne. De notre côté, nous avions à notre disposition immédiate 3 corps (le 6e, le 2e et la garde) et une nombreuse cavalerie, forts ensemble de 100,000 hommes. On a donc combattu avec une densité de 15 hommes par mètre. A 3 heures, le 10e corps prussien entre en ligne, ainsi que le 3e corps de notre côté et une partie du 4e. La ligne de combat s'étend vers l'ouest, presque parallèlement à la voie romaine, la gauche prussienne faisant face au nord et notre droite face au sud. Vers 5 heures du soir, notre 4e corps en entier forme notre droite, et presque toute notre armée est sur le champ de bataille même ou à proximité; à la même heure, les deux seuls corps prussiens sont renforcés par l'artillerie et quelques troupes des 7e et 9e corps qui débouchent par les ravins d'Ars et de Gorze; à ce moment, la ligne de combat a une étendue de 10,500

mètres. La densité est de 7 hommes par mètre du côté des Prussiens et du nôtre de 15 à 16 hommes.

Aussi, comme le dit le colonel Vial dans son *Histoire abrégée des campagnes modernes,* « on a remarqué que, dans cette bataille, nos efforts avaient été successifs et non simultanés; que si, à plusieurs reprises, nous avions eu la supériorité en corps présents, nous ne l'avions eue que bien rarement en corps agissants. » Il était, en vérité, bien impossible, avec un front aussi réduit, qu'il en fût autrement, à moins que, même en supposant deux corps en réserve générale, l'on n'eût disposé les trois autres sur une ligne continue, coude à coude, de sept rangs de profondeur, d'un bout à l'autre du champ de bataille. Dans ces conditions, on eût pu obtenir, au moment décisif, l'action simultanée de trois corps sur cinq; mais il faut bien reconnaître que de pareilles formations tactiques ne sont plus de notre époque; pour trouver quelque chose d'approchant, il faut remonter tout au moins à la bataille de Morat. Les vieilles estampes nous représentent les Suisses formant une masse formidable, hérissée d'immenses piques et recevant ainsi victorieusement les charges de la chevalerie de Charles le Téméraire; chaque chose a son temps. Mais, de nos jours, entasser 130,000 ou 140,000 hommes dans une bande de terrain longue de 10 kilomètres et large de 2, en face de fusils et de canons à tir presque continu, tuant respectivement leur homme à 1,500 et 4,000 mètres, c'est là une étrange aberration.

Bref, par le seul fait d'un front trop réduit, nous avons été absolument privés de la moitié au moins de notre force utile. Sans doute, si les Allemands avaient été à notre place, ils auraient prolongé leur droite par deux corps qui, opérant une conversion à gauche, n'au-

raient pas manqué, concurremment avec les deux corps que nécessitait seulement le front primitif, de broyer ou de rejeter dans la Moselle les forces si inférieures qui l'avaient franchie.

Cette bataille démontre aussi que la densité de 6 à 7 hommes est pratiquement bonne, puisqu'elle a permis aux Prussiens, malgré le désavantage du terrain, de conserver à leur ligne de bataille une solidité considérable, de résister avec succès à des forces inutilement triples et quadruples, puisqu'elles étaient agglomérées sans pouvoir agir, et même de conquérir certaines positions (Vionville); et, fait qui ajoute une valeur de plus à cette preuve expérimentale de la très-grande solidité procurée par une densité générale de 6 à 7 hommes, il ne faut pas perdre de vue que le fusil des Allemands était très-inférieur au nôtre; leur artillerie, il est vrai, était notablement supérieure, mais nul n'ignore que les pertes causées par l'artillerie sont dans une très-petite proportion par rapport à celles provenant de la mousqueterie.

Notre ligne de combat a certainement été renouvelée par des troupes fraîches, troupes excellentes, constituant une des plus belles armées qu'on ait vues au monde, tandis que les troupes allemandes sont restées engagées sans répit, sans trêve ni repos. Quel esprit impartial pourrait résister à un pareil ensemble d'arguments fournis autant par le raisonnement que par l'expérience?

La bataille de Wœrth n'est pas moins concluante; les rôles s'y sont trouvés intervertis, mais les Allemands, aussitôt qu'ils ont vu clair dans la situation, se sont empressés d'élargir leur front en déployant les réserves inutilement accumulées par eux pendant la première

partie de la bataille. Tant que l'action s'est passée sur le front, nous avons été inébranlables, malgré notre très-grande infériorité numérique et la mise hors de combat pour ainsi dire instantanée d'une très-grande partie de notre artillerie (surtout les batteries de mitrailleuses). Vers midi, la ligne de bataille s'étendait de Langensultzbach à Gunstett, sur une longueur de 7 kilomètres; notre densité était de 5 hommes et celle des Prussiens de 10 environ; ils auraient mis 300,000 hommes au lieu de 80,000 sur ce même front, qu'ils ne nous auraient pas ébranlés davantage; leurs pertes auraient été quintuplées, et voilà tout. Notre situation n'a été compromise que lorsque nous avons été débordés à notre gauche par le 2e corps bavarois (le 1er s'intercalant entre le 2e bavarois et le 11e prussien), et à notre droite par une partie du 11e corps prussien et par la division wurtembergeoise, manœuvre enveloppante que les Prussiens ont presque constamment pratiquée par la suite et qui, dans ce cas, était le seul moyen qu'ils eussent d'utiliser leurs forces; c'est ce que nous aurions dû faire le 16 août suivant.

Ce qui met le comble au danger des formations trop compactes, c'est que, 99 fois sur 100, une armée trop massée, même supérieure en nombre, sera rapidement enveloppée par l'ennemi et se trouvera dès lors dans l'impossibilité presque absolue de s'étendre. N'oublions pas que le grand Napoléon s'est trouvé à Essling dans une situation cependant moins critique, puisqu'il n'était pas enveloppé mais seulement trop massé, et qu'il a échoué.

Le front de 6,480 mètres pour le corps d'armée est donc, en définitive, aussi bien justifié par l'expérience que par le raisonnement; conserver plus longtemps des

préventions à cet égard serait de l'aveuglement. Ces préventions sont basées presque exclusivement sur une fausse appréciation des opinions et des exemples laissés par des généraux célèbres, généraux qui seraient les premiers aujourd'hui à changer leurs méthodes. Ainsi, il est clair qu'avec le fusil à piston, offrant de nombreux ratés, se chargeant avec lenteur, il fallait, pour couvrir de projectiles à un moment donné un certain objectif, racheter le manque de rapidité du tir individuel par la grande quantité des coups dirigés à la fois sur le même but; à cet effet, et étant donnée la faible portée des armes, il fallait condenser les troupes en des formations serrées, de manière à pouvoir leur faire exécuter, par exemple, des feux de bataillon à commandement, et nécessairement les fronts de bataille étaient moins étendus qu'ils ne doivent l'être aujourd'hui; si nous remontons jusqu'au fusil à pierre, encore plus défectueux, le bon sens nous indique que l'ordre de bataille devait être encore plus condensé et que les formations devaient probablement, à cette époque, permettre l'exécution de feux de régiment, au commandement du colonel. Il ressort de là qu'invoquer comme argument contre la thèse que je soutiens telle ou telle bataille de Frédéric ou de Napoléon, ou les règles qu'ils ont tracées, ne prouve rien autre chose sinon que l'on fait à ces grands hommes l'injure de leur attribuer une opinion immuable sur un sujet dont les données sont si variables.

Je n'ai encore parlé que de la formation de combat en général, sans distinguer entre l'offensive et la défensive. Une de nos grosses erreurs a été de croire que le perfectionnement du fusil donnerait la supériorité à la défensive, surtout augmentée de l'appoint de la fortifi-

cation de campagne. Le règlement de 1869 dénote cette croyance et présente la défensive comme préférable à l'offensive. Cela pouvait paraître juste si l'on croyait avoir à combattre des attaques par colonnes massées. Mais rien n'est plus faux, dès l'instant que la tactique modifie ses formations et ses méthodes de combat parallèlement aux progrès réalisés dans les armes à feu. La défensive, qui aurait peut-être réussi contre les anciennes colonnes d'attaque (colonnes de bataillons en masse), a complétement échoué contre l'ordre dispersé. La guerre de 1870 a démontré notre erreur à ce sujet en même temps que le soin avec lequel l'armée prussienne, loin de s'endormir sur ses succès, travaille sans cesse à perfectionner ses procédés tactiques pour les tenir à hauteur des exigences de l'armement.

La méthode de défensive absolue est foncièrement mauvaise; c'est une vérité d'ordre philosophique, car, chez un être réduit à se défendre quand même, un sentiment d'infériorité vis-à-vis de son antagoniste finira toujours par naître; la nature humaine le veut ainsi; or, rien n'est plus précieux à ménager que le moral du soldat.

Donc, si l'on est forcé d'adopter la défensive dans certains cas, ce sera toujours avec la résolution bien arrêtée de passer à l'offensive au moment le plus opportun; l'instant propice sera celui où l'ennemi, ayant échoué dans une attaque, se retirera avec plus ou moins de désordre.

La défensive ne devra être adoptée que dans des situations assez rares dont je vais citer quelques exemples :

I. Une armée très-inférieure en nombre veut arrêter le plus longtemps possible la marche d'une armée en-

nemie. On choisira une forte position, dont les ailes, appuyées à des obstacles naturels ou artificiels, ne puissent être facilement tournées.

La défensive sera presque pure; le centre de la position, fortifié par de solides retranchements, ne sera défendu que par le nombre d'hommes strictement nécessaire; aux ailes, au contraire, on donnera à la ligne toute la densité possible et on y placera les réserves, pour s'opposer aux mouvements tournants. On se bornera à des retours offensifs d'une étendue très-limitée.

Quand la position ne sera plus tenable, on battra rapidement en retraite, couvert par une partie des forces qui résistera le plus longtemps possible, et l'on ira recommencer en arrière la même tactique.

II. Un chef d'armée est contrarié dans sa marche en avant par une armée beaucoup plus forte, toutes choses égales d'ailleurs; mais il compte recevoir à bref délai un renfort qui rétablira à peu près l'équilibre. La tactique la plus sûre à suivre consiste évidemment à s'arrêter sur une bonne position, à s'y tenir sur la défensive jusqu'à l'arrivée du renfort attendu et à passer ensuite à une offensive vigoureuse.

Les formes tactiques de la défensive doivent-elles différer sensiblement de celles de l'offensive? Non, puisque le but poursuivi et les moyens employés sont, à peu de chose près, les mêmes; j'entends par moyens l'outillage matériel de combat. Il y a toutefois une légère différence qui tient à deux causes:

1° Dans l'offensive, trois inconnues se présentent:

1. *Le terrain sur lequel on aura à opérer en avant.*
2. *Les forces de l'ennemi.*
3. *Son plan de combat.*

Dans la défensive, la première inconnue disparaît, car la reconnaissance du terrain est complète.

2° La défensive aura le plus souvent le loisir de fortifier ses positions par de bons ouvrages de campagne.

Pour ces deux raisons, les dispositions de combat seront plus achevées dès le début; les réserves seront moins fortes, puisque l'on aura à tenir compte d'une moindre part d'inconnu, et la densité de la ligne de feu pourra être beaucoup plus grande que dans l'offensive, si l'on veut produire le maximum d'effet utile, puisque les retranchements procurent aux défenseurs un supplément très-notable de sécurité par rapport au feu de l'ennemi.

Néanmoins, cette augmentation de force que l'on puise dans la fortification de campagne pourra se traduire aussi, dans la pratique, d'une autre manière : par l'extension du front normal, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire.

Il est à remarquer qu'il n'y a aucune contradiction, si l'on considère deux armées opposées l'une à l'autre, à dire que chacune des deux doit employer l'offensive de préférence à la défensive; l'une n'est pas condamnée à se défendre, dans le sens tactique du mot, parce que l'autre l'attaque; toutes deux peuvent s'aborder réciproquement par les méthodes propres à l'offensive; et, dans ce cas, l'on pourra considérer comme un indice certain de faiblesse générale, le passage de l'offensive à la défensive dans l'une des deux armées, en se garant toutefois des retours possibles.

Dans les pages qui précèdent, je n'ai encore parlé, à peu de chose près, que de la tactique théorique.

Quant à la tactique pratique, je ne saurais mieux faire, sous la réserve des grandes différences que j'ai adop-

tées pour les formations, que de me rallier entièrement au règlement de 1875; les différentes phases du combat: reconnaissance, préparation, exécution, poursuite, y sont en général bien décrites. Du reste, le chapitre V de cette étude (Combinaison des trois armes) me fournira l'occasion de développer ma manière de voir sur la mise en œuvre générale des formations et je me bornerai à appeler ici l'attention sur les points suivants, dans ce qu'ils ont de spécial à l'infanterie:

1. *Le choix des positions.*
2. *La période d'exécution du combat.*
3. *La deuxième ligne.*
4. *La réserve de corps.*

I. *Choix des positions.* — Dans la défense comme dans l'attaque d'une position, il faut, soit pour empêcher l'ennemi d'avancer en lui infligeant des pertes, soit pour avancer soi-même de position en position jusqu'aux abords immédiats de celle occupée par l'ennemi, il faut, dis-je, voir cet ennemi; il semble donc *à priori* que la ligne de défense ou les lignes successives d'attaque doivent être établies sur les crêtes militaires; c'est en effet le seul moyen de voir, en ne se découvrant soi-même que très-peu. Telle n'est cependant pas l'opinion d'un officier supérieur qui vient d'écrire une brochure fort intéressante et instructive sur le *Tir incliné de l'infanterie* (par le commandant Paquié, du 40e de ligne). L'auteur résume ainsi sa manière de voir :

« Des tirailleurs placés à une crête n'ont à exposer, pour viser l'assaillant, que leurs têtes et leurs épaules, et la supériorité leur est acquise en raison de la facilité avec laquelle ils peuvent découvrir leurs adversaires;

une batterie y est avantageusement située contre l'artillerie ennemie; néanmoins, la ligne principale de résistance dans une action générale n'est pas à la crête :

« 1° Parce qu'elle place trop tôt l'artillerie dans le rayon d'action de l'infanterie adverse, et qu'elle ne permet pas de produire l'effort maximum, l'ensemble des deux armes n'héritant pas des avantages des parties prises isolément;

« 2° Parce que sa position dominante augmente dans de fortes proportions l'efficacité des feux de mousqueterie de l'assaillant. »

Il propose, en conséquence, de reporter la véritable ligne de défense à 700 ou 800 mètres en arrière de la crête; dans tout le livre, il n'est question, à peu de chose près,que de la défensive, ce qui diminue sensiblement l'intérêt pratique de la question, puisque ce mode d'action ne devra être employé que par force majeure; toutefois, en ce qui concerne l'offensive, l'auteur est d'avis que, lorsque l'adversaire occupe la crête d'un plateau profond et dominant, l'efficacité des feux dirigés sur lui d'en bas diminue aux distances inférieures à 450 mètres; il veut, par suite, que l'assaillant fournisse son effort le plus sérieux entre 550 et 450 mètres.

De telles conclusions paraissent bizarres et le sont en effet quand on examine sous toutes ses faces la question étudiée par l'auteur; il me paraît avoir fait une confusion complète entre les zones dangereuses, très-réelles, engendrées par le tir incliné sur des hauteurs et les effets pratiques qu'il est raisonnable de leur attribuer.

L'auteur a étudié ces zones sur trois types de mouvements de terrain et établi des tables de tir correspondant à un grand nombre de reliefs. Il résulte de tous

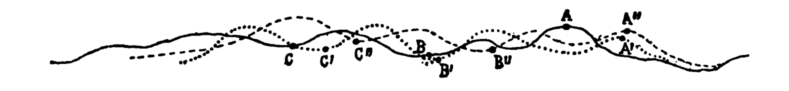
ces calculs, clairs et indiscutables, que la zone dans laquelle se trouvent les échelons, jusques et y compris les réserves, en arrière d'une crête, est battue par les balles qui passent au-dessus de la crête, ce qui rendrait cette zone impossible à occuper et obligerait à reculer tout le système à 700 ou 800 mètres en arrière de la crête; mais l'auteur n'a envisagé qu'un des côtés de la question, celui des propriétés du tir d'après le terrain, sans s'occuper de savoir si ces parties du terrain battues par les feux inclinés sont occupées d'une manière assez dense pour que les troupes soient réellement exposées; pour peu qu'on étudie le problème sous cet aspect, les théories de l'auteur deviennent insoutenables.

Tout d'abord, l'auteur n'accorde pas assez d'importance à ce fait, qu'une assez grande partie des balles sera arrêtée avant de franchir la crête; cela est d'autant plus certain que, grâce au service d'exploration, une armée sur la défensive aura toujours le temps de couvrir son front de combat par de bons retranchements; outre que les balles qui frapperont dans la terre ameublie du retranchement pénétreront sans pouvoir ricocher, il s'ensuit encore que toutes les balles qui passeront au-dessus auront leur trajectoire surélevée de tout le relief du retranchement; or, ce qu'il y a de plus à craindre dans ces balles, c'est leur trajectoire rasante, puisque chacun des points d'une trajectoire rasante équivaut à un point de chute.

Mais, sans qu'il soit besoin de s'arrêter à ces considérations, l'auteur s'imagine-t-il donc qu'en arrière de la crête les troupes des divers échelons soient entassées comme à plaisir, pour ne rien perdre des balles passant par-dessus la crête?

Certes, cette crainte serait légitime avec l'accumulation de forces prescrite par l'école de brigade; étant donnés les fronts réglementaires, il est impossible de soustraire les troupes aux effets signalés par le commandant Paquié, à moins de les éloigner à des distances telles qu'elles ne pourraient intervenir utilement; mais avec un front rationnel de combat, tout danger disparaît. La moindre dépression du sol est suffisante pour placer un groupe quelconque au-dessous de la trajectoire décrite par les balles; de pareilles dépressions se trouvant dans tous les terrains sans exception, il n'y a donc à craindre que les points de chute; or, la surface occupée par les éléments des divers échelons est tellement minime par rapport aux vastes espaces dont ils disposent que, d'une part, même sur un terrain entièrement uni et découvert, ils ne pourraient recevoir qu'un très-petit nombre des balles qui s'éparpillent dans toute la zone, et que, d'autre part, on ne saurait admettre qu'un terrain choisi pour la défensive soit tel; un terrain présentera toujours, sur diverses parties et dans les directions les plus variées, une succession de mouvements analogues à ceux dont la figure 9 donne les coupes en différents points du front.

Fig. 9. — Coupe.



La ligne de défense étant placée en A, A', A'', seuls, les soutiens seront à proximité en arrière de cette ligne; il est clair que ces petits groupes trouveront toujours

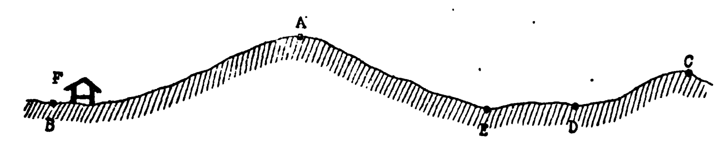
un abri quelconque capable de les garantir; quant aux autres échelons, masqués par les mouvements de terrain intermédiaires dont le premier suffira à arrêter l'immense majorité des balles, ils n'auront absolument rien à craindre en se plaçant en B, B', B''; C, C', C'', etc. Pour se porter en avant, les diverses fractions de ces échelons mettront à profit les mille sinuosités du terrain, et d'ailleurs, quand le gros de ces forces devra se porter en ligne, l'ennemi sera à une distance assez rapprochée pour que les propriétés du tir incliné en soient le plus souvent supprimées; il faut ajouter à cela que, étant donnée l'extension que j'ai démontrée nécessaire à d'autres points de vue pour les fronts de bataille, la plupart des échelons trouveront, outre l'abri déjà sûr procuré à l'ensemble des lignes par l'interposition des mouvements du sol, d'autres abris locaux, tels que fermes, murs, bouquets de bois, etc., etc.

En somme, les balles qui passent au-dessus de la crête, si elles ne sont pas tirées au jugé en ce qui concerne les tirailleurs de la crête, le sont bien pour les échelons en arrière, puisqu'ils sont invisibles à l'ennemi, et elles vont, quoi qu'en pense l'auteur, se perdre non pas dans l'espace mais sur le sol, dont des surfaces infimes sont seules occupées. Dans ces conditions, l'innocuité des feux inclinés est évidente, et cette proposition bizarre, en vertu de laquelle l'efficacité du feu diminuerait à mesure qu'on tire de plus près, n'est qu'un paradoxe fondé sur la supposition que l'ennemi serait assez inepte pour entasser des échelons successifs très-denses dans les parties du terrain les plus unies et les plus découvertes.

Il reste donc à voir si, au point de vue des pertes à infliger à l'ennemi pour faire échouer son attaque, il y

a avantage à reculer la vraie ligne de défense de A en B (fig. 10).

Fig. 10. — Coupe.



L'auteur reconnaît lui-même (page 77) qu'une ligne de tirailleurs placée sur un plateau possède un avantage marqué sur l'assaillant et jouit d'une sécurité relative incontestable, et, ailleurs, qu'elle a ainsi une grande facilité pour découvrir ses adversaires. Une telle ligne sera donc d'autant plus forte qu'elle sera toujours garnie par des travaux de campagne.

C'est en plein découvert, contre des tireurs n'exposant que la tête et les épaules, sous un feu beaucoup plus dense et plus calme que celui de l'offensive, que l'assaillant parti de C devra descendre la pente CD, traverser l'espace DE, puis gravir la pente EA, où le feu de la défense sera rasant; en gravissant cette pente, l'assaillant ne pourra riposter que faiblement; quand il approchera, son artillerie sera forcée d'interrompre son tir contre la crête A; la défense en profitera pour porter sa ligne de feu à son maximum de densité et donner à la fusillade une supériorité écrasante.

De plus, une grande partie des groupes des échelons de l'ennemi et de leurs mouvements sera visible de la crête A; des feux de salve à longue portée, très-efficaces, quoi qu'en pense l'auteur, seront exécutés par des fractions à rang serré; la sécurité procurée par le retranchement donnera aux hommes tout le calme néces-

saire pour obtenir un bon effet de ces feux; toutes les distances en avant ayant été soigneusement repérées, puisque l'armée a disposé d'au moins vingt-quatre heures pour prendre ses dispositions défensives, les hausses indiquées par les officiers seront bonnes d'emblée. Certes, des tirs dirigés dans ces conditions sur des buts visibles seront plus efficaces que le tir incliné ne saurait jamais l'être contre des troupes invisibles, occupant une partie inconnue et très-minime du terrain, et de plus bien abritées, 99 fois sur 100; je ne pense pas que personne puisse contester cela.

Dans le système du commandant Paquié, on laisse arriver l'ennemi, presque sans coup férir, jusqu'en A; la vraie défense se fait de B, à 700 ou 800 mètres en arrière. L'ennemi arrive donc en A dans d'excellentes conditions morales et physiques; l'auteur en fait alors un carnage complet, parce qu'il admet que l'ennemi commettra la faute de s'élancer immédiatement en avant. Quelle erreur! il ne faut pas supposer l'ennemi dénué de bon sens; c'est là au contraire que l'ennemi, abrité par la crête, va préparer son attaque; le couvert que lui procure la crête lui permettra de prendre sur cette ligne une très-grande densité, sans augmenter les chances de pertes par rapport à celles d'une ligne découverte beaucoup moins dense; les feux de la préparation seront donc à la fois beaucoup plus intenses et beaucoup plus efficaces que lorsque l'ennemi est obligé de les fournir en gravissant la pente EA; puisque les crêtes ne sont pas défendues, l'ennemi couronnera non-seulement celles du front mais encore celles des flancs; pendant tout ce temps, l'artillerie postée non pas en A, mais bien en arrière, augmentera ses hausses de 700, ou 800, ou 900 mètres, d'après les indications qui lui se-

ront transmises, et ne cessera pas de tirer; il sera bien rare qu'elle ne trouve pas des points dominants dans un rayon de 5 ou 6 kilomètres; s'il n'y en a pas, quoi de plus facile que de repérer très-exactement de A en C, par exemple, la direction d'un objectif tel qu'une ferme F. Du reste, la distance de A en B étant bien connue, comme la ligne B est d'une vaste étendue, il suffira de tirer avec la hausse voulue dans diverses directions, fréquemment changées; enfin, quand l'assaut aura été suffisamment préparé dans des conditions évidemment meilleures que dans le cas habituel, l'assaillant n'éprouvera-t-il pas moins de difficultés à descendre la pente AB, qu'il n'en aurait eu à gravir son opposée EA? Il n'y a pas de doute possible.

Quant à l'artillerie, l'auteur enfonce des portes ouvertes; il interprète mal, à coup sûr, les diverses opinions qu'il cite: « Les pièces d'artillerie sont placées un peu en arrière de la crête militaire. » (*Cours de St-Cyr.*) — Oui, sans doute; mais il s'agit naturellement de la crête de la position sur laquelle elles se trouvent, position qui est bien en arrière de celle occupée par la ligne de feu de l'infanterie; l'idée extraordinaire de placer l'artillerie sur la même ligne que l'infanterie, dans l'état actuel de l'armement, n'a certainement pu venir à personne; elle n'y pourrait rester qu'un temps très-court et, pour éviter des déplacements nuisibles à tous les points de vue, il est bien plus simple de placer d'emblée l'artillerie sur une ligne qui la mette hors de la portée du fusil pendant la majeure partie de la durée du combat; on fait rendre ainsi à la longue portée et à la grande justesse du tir de l'artillerie tout l'avantage qu'on en peut retirer. L'argument de l'auteur tombe donc de lui-même, en ce qui concerne l'artillerie.

Les exemples qu'il cite ne sont nullement concluants. Dans les combats de Villiers, de Cœuilly, de Bonneuil, les Allemands auraient été, parbleu, bien insensés, d'abandonner la série de parcs, de maisons, de murs crénelés dont ils avaient, à juste raison, fait leur ligne principale, pour transporter cette ligne à la crête même; il est évident pour tout le monde que tous ces obstacles formidables, reliés entre eux par des tranchées, constituaient dans ce cas une ligne bien supérieure à la crête elle-même; ils expliquent suffisamment notre insuccès et nos grosses pertes, eu égard surtout à notre habitude de beaucoup trop condenser nos troupes; il n'y a pas de règle sans exception. Quant à la manière dont on a employé l'artillerie dans ces combats, je la trouve inexplicable, d'autant plus que l'artillerie allemande, dit l'auteur, a tonné impunément toute la journée; elle ne tonnait pas à portée de nos chassepots, je suppose; même en admettant que notre artillerie n'ait pu, comme l'artillerie allemande, trouver aucun emplacement convenable hors de la portée des balles, pour découvrir ses objectifs, tels que le parc de Villiers, par exemple, l'emplacement de ce parc était indiqué d'une part par la direction de la route de Villiers, d'autre part par ce fait qu'il s'appuie à ladite route, laquelle est en ligne droite à partir du point coté 88 sur la carte de l'état-major; ne pouvait-on dès lors se placer à 2 kilomètres en arrière sur cette direction et canonner le parc sans le voir?

Au reste, la situation analysée par l'auteur est exceptionnelle; 99 fois sur 100, l'artillerie trouvera des positions d'où elle découvrira les principaux objectifs, tout en évitant la mousqueterie.

Quant à la discussion nuageuse des théories du ma-

jor Scherff sur les forces puissantes avec but négatif, les obligations négatives, le gouffre de la démonstrative, les actions décisives qui ne sont pourtant pas des actions décisives, l'emploi passif de la force de résistance pure, l'emploi actif et partiel de la force de choc de la résistance pure, etc., etc., je ne crois pas qu'on y puisse puiser une grande clarté sur la manière d'occuper une position; M. le commandant Paquié croit découvrir sous ce galimatias une science secrète, je dirais presque occulte, dont les Allemands auraient eu jusqu'à présent le monopole. Les Allemands, comme tout le monde, savent qu'une balle qui franchit une crête parcourt ensuite un espace considérable, souvent en rasant le sol; ils connaissaient en outre en 1870 notre manie d'entasser les troupes, poussée au point de faire combattre des armées avec une densité de 15 à 20 hommes par mètre; cela leur a permis de tirer un grand parti de leur mauvais fusil, même en tirant au hasard, comme le dit le major Scherff dans son livre; voilà, je crois, tout le secret des Allemands.

Éviter de trop restreindre les fronts de bataille, surtout au point de changer l'ordre dispersé en un ordre plus compact que jamais, comme le fait notre école de brigade, telle est la conclusion à laquelle nous conduit une fois de plus l'étude du tir incliné par M. le commandant Paquié. Mais, en vérité, soutenir qu'une attaque qui, par culte outré de l'esprit offensif, ne s'arrêterait pas entre 550 et 450 mètres pour fournir son maximum d'efforts par des feux dirigés sur la crête du plateau à attaquer, ne serait pas à hauteur de l'arme dont elle fait usage et méconnaîtrait les propriétés du terrain qui en dérivent, ou inversement, qu'on doit laisser l'ennemi arriver libre-

ment jusqu'aux crêtes, c'est supposer que l'on ferait à plaisir le jeu de l'adversaire, en consommant inutilement les munitions dans le premier cas, et en renonçant à défendre sérieusement la zone la plus difficile à franchir par l'ennemi, dans le second cas. Personne ne conteste que des feux inclinés sont susceptibles, dans certaines conditions, de raser un plateau; mais comme ils rasent le vide pour peu que le déploiement des troupes soit convenable, leur efficacité est nulle; il vaudra infiniment mieux, soit en occupant la crête, dans la défensive, soit en s'y portant rapidement, dans l'offensive (puisque le commandant Paquié ne la dispute pas), s'y établir solidement, et, de là, bien abrité, raser plus sûrement des objectifs visibles.

En règle générale, la position à occuper par la ligne de feu de l'infanterie reste donc bien, comme antérieurement, la crête militaire, c'est-à-dire la ligne d'où l'on voit les dehors en ne montrant que la tête et les épaules; c'est sur cette ligne ou sur ces lignes successives que la défense ou l'attaque fourniront leurs principaux efforts, dans les conditions qui ont été décrites; les petites fractions de l'échelon suivant (soutiens) trouveront à s'abriter sur toute espèce de terrain non absolument plat et découvert; quant aux autres échelons, des mouvements de terrain s'interposeront presque toujours entre eux et les balles provenant du tir incliné qui, du reste, éparpillant ses coups au hasard, ne saurait infliger des pertes sérieuses à des troupes qui n'occupent qu'une très-faible partie de la surface battue. Il est clair que la meilleure position pour la défensive est celle qui, en arrière de la première crête occupée par l'infanterie, offre d'autres crêtes parallèles et dominantes, car l'artillerie se trouvera alors dans d'excellentes conditions,

et, en cas d'insuccès, on aura autant de lignes de défense successives; il va sans dire que la présence d'obstacles naturels ou artificiels augmente encore la force d'une pareille position.

II. *Période d'exécution du combat.* — La manière dont cette phase du combat est présentée par le règlement fait tellement bien ressortir l'insuffisance du front admis pour la brigade et les unités supérieures, que les esprits les plus prévenus en faveur du système de l'école de bataillon et de brigade ne pourront s'empêcher d'en être frappés. On sait que le règlement fixe 350 mètres comme limite maxima du front du bataillon, que le bataillon déploie deux compagnies, le régiment deux bataillons et la brigade ses deux régiments accolés (la 2e brigade de la division constituant la deuxième ligne); ou encore, ce qui revient au même, les deux brigades sont accolées et chacune ne déploie qu'un régiment, les deuxièmes régiments formant alors la seconde ligne. D'après cela, à chaque compagnie déployée correspondent en arrière cinq autres compagnies appartenant soit à la première, soit à la deuxième ligne, et un peu plus de deux compagnies, dans la réserve générale.

Or, nous lisons dans l'article 113 de l'école de bataillon que « la dernière compagnie de réserve (du bataillon engagé) ne doit être employée qu'à la dernière extrémité ». Ce paragraphe étant suivi de la description de la phase de poursuite, il est vraisemblable qu'on a entendu par dernière extrémité le moment critique de la bataille, l'assaut; et alors on se demande la raison d'être de ce luxe vraiment inouï de plus de six compagnies encore échelonnées en arrière. Si l'on a voulu parler d'une période critique particulière au bataillon

pris isolément et pouvant ensuite se renouveler plusieurs fois, il faut chercher dans l'école de brigade le rôle dévolu aux divers échelons. L'école de brigade nous dit, article 44 : « Les chefs des bataillons de réserve (de la brigade) font remplacer, dès qu'elles ont été employées, les compagnies de réserve des bataillons aux prises avec l'ennemi; au besoin, ils envoient sur la ligne des fractions constituées, aux points où un effort plus puissant devient nécessaire; s'il le faut même, ils y portent leur bataillon en entier au moment décisif. Toutefois, ils doivent autant que possible éviter le mélange avec les premières troupes engagées. »

Tout cela est certainement fort bien dit, mais il s'agit de savoir avant tout si c'est exécutable.

Quand les compagnies de réserve sont fondues sur la ligne de feu, en supposant des pertes s'élevant au quart de l'effectif, moyenne exagérée, le front de 350 mètres sera occupé par 600 hommes, ce qui, à raison de $0^{m},75$ par homme, donne un rang continu de 350 mètres de longueur, doublé sur une étendue de 100 mètres; nous voilà déjà bien loin de l'ordre dispersé et du mètre par homme posé dans le rapport au ministre comme l'intervalle indispensable pour que le tireur puisse faire un bon usage de son arme; mais ce n'est rien encore, car pour utiliser les deux bataillons de réserve de la brigade sur la ligne de feu, il faudrait doubler le rang sur toute l'étendue du front, et il resterait encore plus de 100 hommes pour amorcer un troisième rang! Peut-on soutenir sérieusement que ce soit une formation de combat possible, précisément au moment où le feu de l'ennemi est arrivé à son maximum d'intensité? Au commencement du combat, alors que les effets du feu sont relativement insignifiants, on reconnaît néanmoins

la nécessité de l'ordre dispersé; dans la discussion fondamentale du front de combat de la compagnie, on reconnaît que la densité de la ligne de feu ne doit pas dépasser un homme par mètre pour que le feu atteigne toute sa puissance; et, par une suite de contradictions inexplicables, on en arrive à prescrire dans la pratique, au moment où le feu de l'ennemi est le plus meurtrier et où l'on aurait besoin de toute l'efficacité du sien propre, des formations si denses qu'elles sont sans exemples dans l'histoire militaire moderne!

Et notons encore qu'à cette période finale de la bataille, on a une deuxième ligne de force égale à celle engagée, plus une réserve générale de corps d'armée qui représente le tiers de la première ligne, plus une réserve d'armée composée soit d'un, soit de deux corps entiers!

Le règlement dit que la deuxième ligne, sans être destinée en principe à se fondre sur la ligne de feu, peut cependant être engagée, surtout quand il y a des réserves. Est-ce à droite ou à gauche des bataillons de première ligne qu'on trouvera l'espace nécessaire? Non évidemment, puisque ce que l'on dit d'une fraction de la ligne s'applique, cela va sans dire, à tout le reste et que toutes les brigades et divisions doivent être supposées dans la même situation; il faudrait donc, pour employer la deuxième ligne, former sur le front même quatre rangs au moins, coude à coude, dans toute l'étendue du champ de bataille.

Nous tombons, on le voit, tout à fait dans l'absurde, et cet absurde auquel on aboutit est une conséquence fatale du front initial trois fois trop faible pour les grandes unités, quoique sensiblement trop fort pour la compagnie.

Quant à la réserve générale du corps d'armée formant le centre de la ligne de bataille, je ne suppose pas qu'on puisse penser à lui faire jouer, dans un pareil système, d'autre rôle qu'un rôle absolument platonique.

De même que j'ai compris d'une manière tout autre que le règlement la constitution et les formations des divers échelons, de même je suis conduit à leur attribuer un autre mode de participation au combat; comme l'action de l'infanterie se lie intimement avec celle de l'artillerie, c'est dans le cinquième chapitre (Combinaison des trois armes) que j'entrerai dans quelques détails. Je me bornerai donc ici à des indications générales.

Je rappelle d'abord que les fronts de combat et la force des deux lignes ont été réglés dans la discussion théorique de telle sorte que, déduction faite d'un quart de l'effectif pour les pertes, la ligne de feu acquière à l'instant décisif son maximum de puissance et que la deuxième ligne soit en mesure de parer aux éventualités de pertes excessives sur quelques points de la première, et de contribuer avec elle à former des groupes à rang serré pour l'exécution de feux de salve; le dispositif est tel que ce rôle de la deuxième ligne sera rempli sans que les régiments se mélangent.

La deuxième ligne viendra donc joindre son effort à celui de la première, au moment de l'assaut; au commencement de la troisième période (exécution), elle sera remplacée dans son rôle de protection éventuelle, en cas de défaite, par la réserve de corps. Quant aux réserves d'armée, elles seront employées avant tout à agir sur les flancs de la ligne de bataille ennemie, par enveloppement.

III et IV. *Deuxième ligne et réserve de corps.* — Les

troupes de la deuxième ligne resteront généralement très-longtemps sans être employées; au lieu de les laisser dans l'inaction et la fatigue d'une attente prolongée, il serait certainement préférable, dès le début d'une bataille, de leur faire élever sur une bonne position de solides retranchements.

Ce serait là une œuvre de sage prévoyance, offrant en cas de défaite et de retraite une précieuse garantie. La deuxième ligne se compose de six bataillons qui, en moins de deux heures, pourraient construire un développement de retranchements suffisant pour défiler tout l'effectif des deux lignes de combat. Quand la deuxième ligne se porterait en avant pour se rapprocher de la ligne de feu, la réserve de corps viendrait occuper les retranchements et en augmenter la puissance par un complément de travail.

Les grandes guerres sont fort heureusement assez rares; aussi n'est-ce que par les exercices du temps de paix que la plupart des officiers peuvent apprendre à appliquer à un terrain, à une situation donnés, la formation de combat théorique et jusqu'à un certain point sa mise en œuvre. L'importance de ces exercices est donc considérable; la plus grande initiative doit être laissée au capitaine, puisque la compagnie est la plus forte unité qui puisse être commandée (à condition que le capitaine soit à cheval, cela va sans dire); au-dessus du capitaine, il n'y a plus de commandement proprement dit, mais seulement une direction qui, pour être utile, doit éviter d'être tracassière et d'entrer dans les détails d'exécution. Ainsi le chef de bataillon doit se borner, comme le recommande si bien le règlement, à tracer à ses capitaines le cadre de leur action et n'intervenir qu'en cas de grosses fautes commises. Les manœuvres des grandes

unités, les trois armes combinées, sont surtout indispensables; mais je crois qu'elles ne peuvent porter de fruits sérieux que si les effectifs sont sur le pied de guerre ou à peu près. Toute manœuvre contre un ennemi supposé ou figuré par des forces ridicules n'est bonne qu'à fausser les idées de tout le monde; l'application de la théorie est trompeuse, et, quelles que soient les conventions faites pour suppléer au défaut d'effectifs, l'œil ne s'en habitue pas moins à un ordre de combat qui n'est plus dispersé mais bien éparpillé; et alors une réaction inévitable se produit dans l'esprit, réaction qui, en dénaturant le véritable caractère de la méthode actuelle de combat, inspire des craintes et des doutes sur l'efficacité de cette méthode, pourtant si nécessaire et si avantageuse.

Il me semble, au reste, qu'on demande aux grandes manœuvres beaucoup plus qu'elles ne peuvent donner; excellentes pour habituer le soldat aux marches, aux détails du bivouac et du cantonnement, elles ne sauraient, comme manœuvres de combat proprement dites, enseigner autre chose que le mécanisme des formations appliqué au terrain et à une situation militaire déterminée; quant à la mise en œuvre, elles n'en peuvent donner qu'une idée restreinte au fonctionnement automatique des divers échelons, puisque le facteur essentiel, l'action morale et matérielle produite par le feu de l'ennemi, fait défaut; aussi, je crois que le tir des cartouches à blanc est inutile autant que coûteux et qu'il vaudrait mieux s'en tenir à bien inculquer aux troupes et aux officiers de tous grades :

1. *La manière d'occuper un terrain donné, dans une situation militaire donnée.*

2. *Le fonctionnement des divers échelons pendant la bataille, d'après un thème donné, en fixant simplement d'avance l'heure à laquelle commencera chacun des quatre moments principaux.*

C'est peu et beaucoup à la fois ; mais c'est certainement tout ce que les manœuvres de paix peuvent enseigner d'une façon sérieuse concernant la pratique de la tactique de combat.

CHAPITRE III.

ARTILLERIE.

Je commencerai par dire tout d'abord que, pour étudier la tactique de combat de l'artillerie, il n'est pas le moins du monde nécessaire, quoi qu'en puissent penser les artilleurs, d'avoir une connaissance technique complète de cette arme; les notions générales que tout officier tant soit peu studieux et désireux de se tenir au courant des choses militaires doit posséder suffisent amplement pour déterminer la question de tactique générale, seul but que j'aie en vue.

En effet, les principes établis dans le chapitre Ier ont été déduits de considérations indépendantes de la spécialité des armes et, dès lors, s'appliquent avec un égal degré d'exactitude aussi bien à l'artillerie et à la cavalerie qu'à l'infanterie.

La meilleure voie à suivre, pour rester dans la logique et la vérité, est donc de faire à l'artillerie l'application des quatre principes posés.

Il est à remarquer que le premier (la densité des formations est en raison inverse du perfectionnement des armes) est le seul dont l'application nécessite une discussion sérieuse et approfondie; car, étant donné le

nombre relativement petit des bouches à feu par rapport à l'étendue des fronts de combat, il est certain, *à priori,* qu'on pourra toujours utiliser toute l'artillerie (2ᵉ principe).

Le troisième, celui relatif à la réserve générale, n'a qu'une part très-limitée dans le dispositif tactique.

Quant au quatrième (conditions d'ordre), l'emplacement même que je serai appelé à donner à l'artillerie sur le champ de bataille sera le meilleur garant de son observation.

Constatons tout d'abord que l'artillerie a toujours été disposée sur un seul rang, à cause des vices évidents inhérents à une formation sur deux ou plusieurs rangs : difficultés pour la mise en batterie, pour le tir, pour amener les avant-trains, pour les manœuvres de toute sorte, et surtout pertes considérables.

On ne saurait assimiler à une formation sur deux rangs le dispositif dans lequel l'artillerie de gros calibre, par exemple, se trouve en batterie sur des positions dominantes, en arrière de l'artillerie légère ; il n'y a là aucune analogie avec la formation sur deux rangs, puisque la distance entre les deux emplacements sera toujours forcément assez considérable ; ce sont deux lignes que l'on obtient de la sorte, donnant des feux étagés et dont l'application ne sera utile qu'autant qu'il y aura une assez grande différence de portée entre les deux types d'artillerie.

La question importante que soulève le premier principe est de savoir quel doit être l'espacement rationnel en largeur des pièces de canon, c'est-à-dire de fixer le front de bataille d'une batterie ou d'une réunion de plusieurs batteries.

L'artillerie a fait, depuis un certain nombre d'années,

des progrès étonnants; la justesse et la portée ont quadruplé, ainsi que la facilité du chargement; l'ordre dispersé s'impose donc plus que jamais à cette arme. Cependant, l'idée que l'artillerie serait désormais appelée à agir en grandes masses se trouve fréquemment exprimée, même dans nos règlements; il faut dissiper toute équivoque à cet égard.

Si on entend par là qu'il faudra concentrer, grouper le plus grand nombre possible de pièces, ce qui semble l'interprétation naturelle de ces mots « agir en grandes masses », hâtons-nous de dire qu'une pareille tactique serait un véritable contre-sens; théoriquement, c'est la négation absolue du premier principe qui cependant est aussi évident qu'un axiome mathématique. Pratiquement, ce serait se priver d'une grande partie des avantages résultant de la grande portée et de la grande justesse actuelles du tir, et amener la destruction rapide du personnel et du matériel de l'artillerie.

Ce sont ses projectiles que l'artillerie doit masser et non point ses pièces; les progrès réalisés dans ces dernières années permettent et, par conséquent, imposent à l'artillerie la tactique en ordre dispersé. Invoquer l'exemple de Napoléon, qui était cependant un artilleur et faisait volontiers agir de grandes masses d'artillerie, ne signifie absolument rien.

A cette époque, la portée et la justesse du canon étaient dérisoires par rapport à ce que l'on obtient aujourd'hui; et, pour produire de puissants effets, il fallait, bon gré mal gré, grouper l'artillerie sur un espace restreint. Napoléon serait aujourd'hui le premier à faire tout le contraire et à substituer les grandes lignes aux grandes masses, précisément en vertu des mêmes principes.

Pénétrons-nous bien de cette vérité : que l'invariabilité des principes, étant donnée la perfectibilité des instruments, a pour conséquence forcée la variabilité des méthodes; les officiers qui, sous prétexte que les principes ne changent pas, rejettent la nécessité d'une évolution incessante de la tactique, commettent une étrange inconséquence, dont les suites, lorsque de pareilles idées partent de haut, peuvent être des plus funestes.

Le calcul le plus simple va démontrer, pratiquement, jusqu'à l'évidence, la vérité de ces idées sur le mode d'emploi de l'artillerie :

Quand la pièce de canon avait une portée efficace de 800 à 1,000 mètres, il est clair que, pour concentrer le feu de 100 pièces, par exemple, sur un objectif A, éloigné de 800 mètres, on était bien obligé de grouper

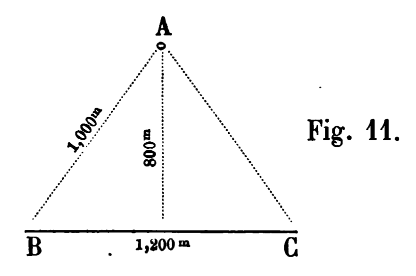


Fig. 11.

ces 100 pièces sur une ligne BC, longue de 1,200 mètres au plus, puisqu'alors la portée, aux points extrêmes B et C, atteint le maximum, 1,000 mètres.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir les inconvénients qui résulteraient aujourd'hui d'une pareille agglomération. A un autre point de vue, en se bornant au chiffre de 3,000 mètres, assurément modéré, pour la portée efficace du tir de guerre (je ne parle pas du tir de poly-

gone, qui donne des résultats remarquables à 7,000 mètres), on voit de suite que, pour concentrer sur un point A', éloigné non plus de 800 mètres mais de 2,000 (distance moyenne de tir), le feu de 100 pièces de canon, on disposera d'une ligne B'C', longue de 4,500 mètres

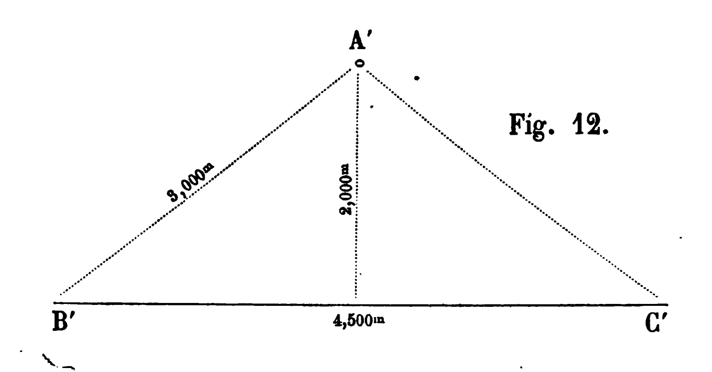


Fig. 12.

en chiffres ronds, car la portée, aux points extrêmes B', C', est alors de 3,000 mètres seulement.

Il serait absurde, évidemment, de ne pas profiter de cette faculté d'extension et de s'exposer à des pertes inutiles en concentrant l'artillerie plus qu'on n'est obligé de le faire pour l'efficacité de son feu.

Il faut bien noter que cette longueur de ligne de bataille (4,500 mètres pour 100 pièces) est calculée sur une portée extrême de 3,000 mètres. Or, l'objectif commun sera toujours une zone d'une assez grande étendue (plateau, village, vallée, etc.); avec les hausses de 5,000, 6,000 et 7,000 mètres, l'artillerie de gros calibre frappera à coup sûr dans de pareilles cibles; par conséquent, la longueur de 4,500 mètres est une longueur minima.

Dans la pratique, en ayant soin de placer les gros

calibres aux extrémités, la ligne pourra s'étendre jusqu'à 6,500 mètres en nombre rond, pour 100 pièces et pour un interligne de 3,000 mètres; si l'interligne était

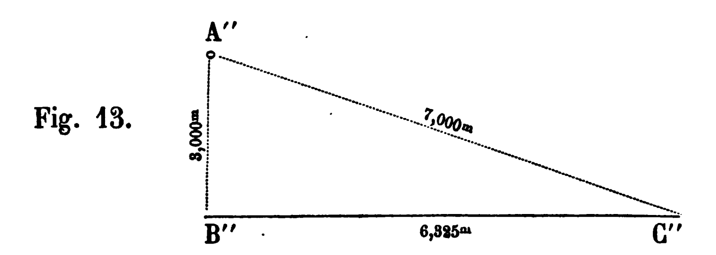


Fig. 13.

moindre, le front de l'artillerie pourrait naturellement être encore plus étendu sans rien perdre de la faculté de concentration des coups sur un point quelconque du front.

J'ai choisi avec intention le chiffre de 100 pièces, dans les exemples ci-dessus, parce que tel est à peu près le chiffre actuel des bouches à feu d'un corps d'armée (le chiffre exact est 96); d'un autre côté, l'étendue du front de combat du corps d'armée étant à peu près de 6,500 mètres, on voit que l'artillerie de cette unité a un avantage évident à se répartir sur toute la longueur de la ligne de bataille, puisqu'elle ne cesse pas pour cela de pouvoir concentrer son feu sur un objectif commun, à condition de placer les pièces de gros calibre de préférence aux extrémités de la ligne.

Donner la plus grande extension possible aux lignes, tout en conservant dans son entier sa puissance d'action, telle est la vraie tactique des formations de l'artillerie.

Mais cet ordre dispersé de l'artillerie devra satisfaire aux conditions suivantes :

1° *Conditions d'ordre* (application du 4e principe). Il

faut que chaque batterie reste dans la main de son chef, d'où il résulte clairement que les intervalles entre les pièces seront beaucoup plus petits que ceux qui sépareront les batteries, puisque, si l'on répartissait les pièces d'une manière égale sur tout le front, l'espace occupé par une batterie serait supérieur à 600 mètres et le commandement de la batterie serait impossible. Il faut aussi que l'ensemble puisse recevoir une direction efficace.

2° *Conditions de terrain.* On sait que les positions de l'artillerie, devant offrir les vues les plus étendues que cela se peut dans les limites du champ de tir, sont choisies de préférence sur les hauteurs d'un accès suffisamment commode; donc, la dispersion de l'artillerie se trouvera limitée, dans la pratique, par les formes mêmes du terrain.

Je vais examiner comment ces diverses exigences peuvent être satisfaites, tout en respectant le principe général.

Il est clair qu'on a avantage à étendre le front de la batterie autant que le permet l'exercice du commandement et qu'on ne saurait dépasser cette limite, dont le maximum se trouve être ainsi le seul élément à discuter dans cette question.

Or, nous avons des précédents qui nous donnent à cet égard des indications précieuses; on sait que, dans l'ancien règlement de manœuvres de l'infanterie, le chef de bataillon commandait son bataillon à la voix et faisait même exécuter des feux de bataillon; les 6 compagnies, à raison de 100 hommes par compagnie, formaient 300 files, d'où il ressort, en attribuant à chaque file l'espace minimum de $0^{m},50$, que le bataillon déployé occupait un front de 150 mètres au moins; c'est donc

là une étendue qui, d'après l'expérience, convient à un bon exercice du commandement; comme elle est basée sur l'espace minimum de 0^{m},50 par file au lieu du chiffre réel qui aurait donné 200 mètres pour le front de l'ancien bataillon, elle tient compte, par ce fait, des difficultés spéciales au champ de bataille; on peut d'autant mieux en faire l'application à l'artillerie que cette arme sera, comme nous le verrons ci-après, postée à une assez grande distance de la ligne de feu de l'infanterie et échappera ainsi jusqu'à un certain point aux bruits, aux préoccupations et aux effets causés par la fusillade. Ce front de 150 mètres pour la batterie donne des intervalles de 30 mètres entre les pièces. Ces dernières auront donc la plus grande facilité pour manœuvrer et les chances de pertes seront très-amoindries, tout en

Fig. 14.

150^{m}

30^{m}

plaçant le commandant de batterie dans d'excellentes conditions.

Dans l'état actuel, il y a 16 batteries par corps; donc, en supposant théoriquement toutes les batteries dé-

Fig. 15.

6,480^{m}

ployées sur le front entier du corps d'armée (6,480 mètres), l'intervalle entre 2 batteries sera de 272 mètres.

Cet intervalle place la ligne dans de bonnes condi-

tions de résistance aux projectiles ennemis. En effet, plus l'intervalle entre les batteries est grand, moins les coups destinés à l'une d'elles ont de chances de frapper ses voisines ; de plus, en prévision d'un tir d'enfilade, les batteries se trouvent ainsi espacées de telle sorte que les éclats d'obus ne peuvent porter de l'une à l'autre qu'avec une vitesse insuffisante pour produire des effets sérieux, au moins sur le matériel.

En fait, cet intervalle sera souvent beaucoup moindre ou beaucoup plus grand. S'il se présente une position très-favorable de 300 mètres d'étendue, il est clair qu'on y installera deux batteries, sans intervalles, trois même, à la rigueur, en réduisant l'espacement des pièces.

Il arrivera souvent aussi qu'un objectif important à atteindre ne sera pas visible de divers points de la ligne, ce qui pourra obliger encore à augmenter la densité de l'artillerie sur certaines positions. Dans d'autres cas enfin, faute d'emplacements favorables, il pourra se faire que des batteries voisines se trouvent à 400, 500, 600 mètres, etc., les unes des autres, sauf à faire occuper les bas-fonds intermédiaires par des batteries destinées à exécuter un tir courbe sur but invisible, quand la connaissance précise de l'orientation et de la distance du but permettra d'exécuter efficacement ce genre de tir ; il va de soi que toute augmentation de densité sur un point correspond à une diminution sur un autre ; mais tout cela n'infirme en rien le principe théorique de l'espacement égal entre les pièces dans la batterie et entre les batteries dans le corps d'armée.

Il reste donc à constater si cette situation permettra une direction efficace, c'est-à-dire l'unité d'impulsion et d'action à un moment donné.

On a vu précédemment qu'au point de vue de la portée la concentration des efforts est assurée; quant à la question de régler le tir, tous les chefs de batterie doivent être pourvus d'un bon instrument pour l'appréciation des distances; au besoin, les renseignements communiqués d'une batterie à l'autre rectifieront les estimations erronées.

Au point de vue du commandement et de la direction de l'ensemble, il est clair que la plus grosse difficulté est de pouvoir donner les ordres nécessaires pour faire converger, en temps utile, le feu de toute la ligne vers un objectif commun. Or, n'est-il pas évident qu'il faudra beaucoup moins de temps pour désigner cet objectif au moyen d'un ordre porté par des cavaliers que pour réunir tout ou partie de l'artillerie sur un espace restreint?

En admettant que toute l'artillerie soit déployée, dès le début, sur les 6,480 mètres du front, un ordre parti du centre mettra quelques minutes seulement pour parvenir aux extrémités; encore, je ne tiens pas compte de l'emploi possible de la télégraphie ou même du téléphone. On risquera donc beaucoup moins de laisser échapper une occasion propice, et, en outre, on évitera des déplacements et des manœuvres dont le moindre inconvénient serait de supprimer, pendant un temps assez long, le feu d'un grand nombre de batteries.

L'action du commandement en chef reste donc entière aussi bien que celle du chef de batterie.

Puisque nous ne trouvons que les avantages les plus sérieux, sans le moindre inconvénient, à étendre la ligne d'artillerie jusqu'à l'extrême limite permise par les portées, l'hésitation n'est pas possible.

Quel sera l'emplacement de cette ligne?

On a peut-être remarqué qu'en étudiant les conditions générales de la formation de combat de l'infanterie, je n'ai tenu aucun compte de la présence de l'artillerie, pas plus que de celle de la cavalerie.

Pour l'artillerie, cela tient à deux causes :

1° Cette arme ne peut se poster que bien en arrière de la ligne de feu de l'infanterie, où ses servants et attelages seraient rapidement anéantis par la mousqueterie ; elle dispose donc des espaces considérables qui s'étendent en arrière de la ligne de feu, entre les divers échelons d'infanterie.

2° En général, elle recherche les hauteurs et fuit les bas-fonds, tandis que, dans la zone que je viens de signaler, l'infanterie fait précisément le contraire.

Pour ces raisons, la présence de l'artillerie n'influe en rien sur l'étendue du front du corps d'armée, étendue qui doit être basée uniquement sur la force en infanterie, et il est tout à fait impossible que les deux armes se gênent mutuellement sur le champ de bataille. L'artillerie ne pourrait exercer d'influence réductrice sur le calcul du front de bataille que si la portée des pièces ne permettait pas la concentration du feu, dans l'hypothèse des batteries déployées sur toute l'étendue du front calculé en considération de l'infanterie seule ; or, nous avons vu que la concentration du feu est possible dans ces conditions. Par conséquent, la présence de l'artillerie, apportant une force nouvelle, susceptible de produire ses effets sur un point quelconque, ne peut que contribuer à faire accepter plus rigoureusement encore le front déterminé dans le chapitre II pour le corps d'armée.

A quelle distance l'artillerie doit-elle être postée en arrière de la ligne de feu de l'infanterie?

Cette distance se trouve déterminée par des considérations très-simples :

Il faut que l'artillerie soit hors de la zone battue efficacement par la mousqueterie ennemie, tout au moins pendant la majeure partie de l'action. Placer d'emblée l'artillerie dans cette zone serait une lourde faute, car on l'exposerait ainsi à une prompte désorganisation, sans profiter en rien des progrès réalisés dans le tir, progrès tels que le canon actuel de 90 ^{mm} a plus de justesse à 7,000 mètres que l'ancien 4 à 1,200 mètres et l'ancien 12 à 1,800 mètres. Cela ne veut point dire que l'emplacement de l'artillerie restera constamment subordonné à la condition d'une sécurité presque complète par rapport au feu de l'infanterie; à l'heure voulue, l'artillerie devra s'exposer à la fusillade à de très-faibles distances; en effet, dans le troisième moment du combat (exécution), l'artillerie devra préparer l'assaut par une concentration maxima de feux sur l'objectif. Or, pour remplir cette importante mission, elle sera obligée d'être très-rapprochée de la ligne de feu, car, au moment de donner l'assaut, les lignes opposées sont très-près l'une de l'autre, la fusillade est dans toute son intensité, l'atmosphère est obscurcie par la fumée, etc., toutes conditions qui font que si l'artillerie tirait de trop loin en arrière, elle frapperait sûrement autant dans les troupes de son parti que dans celles de l'ennemi. Mais tant que l'interligne des armées opposées ne descendra pas au-dessous de 500 mètres, l'emplacement de l'artillerie demeurera à peu près invariable ; certaines batteries pourront se déplacer pour divers motifs (pour découvrir un objectif invisible dans leur première position, pour se soustraire à un feu trop précis, etc.), mais la ligne générale restera la même ; et puisque la grande portée

des pièces le permet, cette ligne sera choisie hors de la portée efficace du fusil. Il y a intérêt, d'un autre côté, à éloigner l'artillerie le moins que le permettra l'obligation précédente, afin que cette arme reste en mesure de bien voir les détails du champ de bataille, de bien discerner les objectifs, etc., etc. La distance de 1,000 mètres en arrière de la ligne de feu de l'infanterie concilie très-bien les deux exigences contraires.

En effet, l'artillerie se trouve alors, au début de la bataille, à 1,800 ou 2,000 mètres de l'infanterie ennemie, distance qui, sans mettre l'artillerie complétement à l'abri de la mousqueterie, ce qu'il serait chimérique de rechercher, la garantit contre les pertes désorganisatrices, ce qui est suffisant, et lui permet aussi de découvrir assez bien le champ de la lutte.

L'artillerie devra donc, dans la pratique, être postée sur la seconde ligne; les bataillons isolés qui constituent cette ligne, formés en colonnes doubles, trouveront facilement à se placer dans les vides laissés par l'artillerie, spécialement dans les bas-fonds et vallées, et n'auront rien à craindre du feu dirigé contre les batteries; après tout, si l'on éprouve quelque appréhension à cet égard, rien de plus simple que de reculer un peu l'emplacement de l'artillerie, dans le voisinage des bataillons de seconde ligne.

Par suite de la place qui lui est assignée sur le champ de bataille, l'artillerie se trouvera, il est vrai, dans l'obligation de tirer par-dessus les troupes amies; cela n'offre aucun danger; avec la fusée percutante, les troupes placées en avant de l'artillerie n'auront matériellement rien à craindre, étant données les grandeurs de flèche, à 1,000 mètres de la pièce, pour une portée qui ne sera jamais inférieure à 1,500 mètres. La fusée fusante, qui

éclate parfois à des distances très-variables, présenterait certainement des inconvénients; mais on a renoncé à son emploi.

Au point de vue moral, les troupes, dûment prévenues et stylées, se feront promptement aux détonations du canon partant de derrière elles.

Tout le monde sait que le sifflement des obus impressionne vivement le soldat; c'est un agent démoralisateur au premier chef. Ce sifflement de mauvais augure pourra désormais être attribué par les troupes aux obus de leur propre artillerie passant au-dessus de leurs têtes et perdra de la sorte tout caractère fâcheux, pour devenir au contraire un stimulant.

Ainsi, non-seulement l'emplacement indiqué pour l'artillerie est de toute nécessité, mais encore il ne diminue en rien la sécurité matérielle et morale de l'infanterie. Quant à la sécurité de l'artillerie même, elle en sera très-augmentée, puisqu'elle sera garantie par plusieurs échelons d'infanterie, spécialement par la seconde ligne, en avant ou à sa hauteur, et par les réserves de corps, en arrière; il va sans dire que, dans ces conditions, l'artillerie n'a plus aucun besoin de gardes ou soutiens particuliers.

Jusqu'à présent, il n'a pas encore été parlé de l'application à l'artillerie du troisième principe posé dans le chapitre Ier : Les forces doivent être fractionnées en deux groupes, l'un exerçant une action immédiate, l'autre tenu en réserve. La vérité du principe ne peut pas plus faire doute pour l'artillerie que pour l'infanterie, mais son application présente quelque difficulté. L'effet matériel de l'artillerie n'est sérieux que contre les murs, maisons, retranchements, contre les masses profondes que la tactique actuelle doit bien se garder de lui offrir

en objectif et contre les batteries ennemies ; les blessures produites par l'artillerie sont en nombre très-inférieur à celles provenant de la mousqueterie : la proportion est, je crois, au-dessous de 1/10. Mais personne n'ignore combien son effet moral est puissant ; le fracas des détonations, le sifflement et l'éclatement des projectiles, la gravité et l'aspect horrible des blessures produites rendent l'effet moral de l'artillerie des plus redoutables pour l'ennemi et inversement, en même temps que sa présence et son action fortifient et réconfortent l'esprit du soldat. Cet effet moral ne peut que s'accroître en proportion des perfectionnements si importants réalisés dans la portée, la justesse du tir et le mode d'éclatement des projectiles, perfectionnements qui augmentent aussi d'une manière très-sensible la puissance des effets matériels. Il résulte de tout cela que la meilleure tactique que puisse suivre l'artillerie est celle qui lui permettra de détruire le plus tôt possible l'artillerie de l'adversaire ; or, plus on fera agir d'emblée de pièces de canon, plus on aura de chances d'atteindre ce résultat avant que l'ennemi l'obtienne lui-même ; et à cet égard, on ne devrait certainement pas garder de réserve d'artillerie. J'entends ici par réserve toute force en artillerie tenue en dehors de la lutte. D'un autre côté, quand la réserve d'infanterie devra intervenir, par exemple, sur les flancs de l'ennemi, pour que son action soit complète, il lui faudra nécessairement la quantité d'artillerie convenable, et comme il serait absurde de constituer cette artillerie en dégarnissant une partie du front au moment même où les efforts doivent y redoubler pour masquer et seconder l'attaque de flanc, on voit clairement par là que la brigade de réserve devra être pourvue de son artillerie dès le principe.

Pour sortir de ce dilemme qui n'est qu'apparent, il n'y a qu'à prendre le parti suivant : Rejeter la constitution d'une réserve pure d'artillerie, attribuer au corps d'armée autant de batteries qu'il en peut employer sur son front augmenté du front de la réserve (1 brigade et le bataillon de chasseurs), et former l'artillerie de ladite réserve de pièces de gros calibre pour pouvoir, dans certaines circonstances, l'employer aussi sur le front à fournir des feux étagés, en la disposant en arrière de la ligne principale d'artillerie. Si l'on réfléchit bien que le meilleur moyen d'éviter les pertes pour l'artillerie est de se donner, dès le début, la supériorité du nombre des pièces en batterie, on demeurera convaincu qu'en laisser une partie quelconque dans l'inaction serait une faute grave; plus on déploiera d'artillerie, moins le personnel et le matériel seront exposés, parce que la supériorité initiale que l'on aura pu se donner ainsi sur l'ennemi ne fera ensuite que s'accentuer par suite de la destruction successive de ses batteries; si, au contraire, une ou deux batteries d'avant-garde s'engagent isolément contre un nombre double ou triple, elles seront promptement désorganisées, et cette infériorité ne pourra plus se racheter pour peu que l'ennemi sache bien employer son artillerie. En résumé, employer dès le principe le plus possible d'artillerie pour écraser celle de l'adversaire, au fur et à mesure qu'elle se présentera, ou la contrebattre avec efficacité si elle se présente aussi en nombre, voilà, sans contredit, le meilleur moyen de se préserver soi-même. Ce sont des réserves de projectiles, à proprement parler, qu'il faut se ménager sur une large base, car ce ne seront jamais les canons qui pourront faire défaut, mais bien les munitions.

Ces idées, absolument logiques, ne sont peut-être pas

d'accord avec celles qui ont cours ; j'avoue franchement que cela m'importe peu et que j'aime cent fois mieux me trouver en opposition avec n'importe qui que ne pas accepter pour bonnes les conséquences naturelles de principes indiscutables.

Il me semble aussi que l'appréciation du rôle tactique de l'artillerie n'a encore été ni assez juste ni assez complète, et qu'on se trompe grandement en laissant la disposition de cette arme aux commandants de corps, pour l'artillerie lourde, et de division, pour l'artillerie légère. A mon avis, l'artillerie de campagne devrait être distinguée en :

Artillerie d'armée (artillerie lourde) ;

Artillerie de corps (artillerie légère),

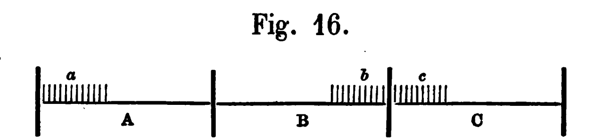
Distinction qui, sans comporter aucune idée de réserve, est basée sur une différence réelle dans le rôle tactique et sur une appréciation de ce rôle tout autre que celle acceptée jusqu'à présent.

J'appuie ma manière de voir sur les considérations suivantes :

Dans une armée, l'artillerie lourde, en raison de la portée et de la puissance de ses projectiles, est particulièrement propre à relier entre eux les efforts des divers corps d'armée, à donner à l'action générale l'unité nécessaire et à déterminer le succès, à un moment donné, par la concentration de son feu sur certains objectifs. Ce rôle exige évidemment que la grosse artillerie soit sous la direction exclusive du commandant en chef de l'armée, qui est seul en situation d'apprécier l'ensemble de la bataille. Supposons, en effet, trois corps A, B, C, déployés côte à côte ; dans la pratique, les commandants, se préoccupant surtout, comme c'est leur devoir, de leur propre corps, disposeront naturellement

leur grosse artillerie, s'ils en ont la direction, pour le mieux de leur action particulière, tandis qu'il peut être d'un intérêt tactique général de premier ordre de grouper

Fig. 16.



toute l'artillerie lourde du corps A en *a*, et des corps B et C, en *b* et *c*, par exemple, disposition qui peut ne pas convenir à chaque corps pris à part. Le général en chef de l'armée a donc seul qualité pour disposer de l'artillerie lourde, d'où le nom d'artillerie d'armée.

Le même raisonnement s'applique exactement à l'artillerie légère dans chacun des corps d'armée.

Pourquoi en faire la répartition entre les divisions, brigades, etc. (on va même jusqu'au bataillon), et en laisser l'emploi aux chefs de ces unités, alors que la présence de l'artillerie sera souvent inutile sur tel ou tel point du front de combat ; alors qu'une batterie employée par un divisionnaire à canonner une position ennemie, importante dans le cadre de la division, mais, pour le moment, d'un intérêt général secondaire, serait beaucoup plus utile au même instant si elle dirigeait son feu ailleurs ?

Dans le cadre du corps d'armée, l'artillerie légère joue le même rôle que la grosse artillerie dans celui de l'armée et sa direction revient en conséquence au commandant de corps ; il y trouvera le meilleur moyen de maintenir dans le combat de son corps d'armée, pendant toute sa durée, l'unité et la concordance des efforts.

Quant aux chefs des divisions, brigades, etc., c'est

par le renforcement progressif de la ligne de feu de l'infanterie, au moyen des divers échelons, qu'ils doivent exercer dans le combat leur part de direction continue, renfermée dans le cadre de leur commandement. Le nom d'artillerie de corps pour l'artillerie légère se trouve donc aussi justifié que celui d'artillerie d'armée pour l'artillerie lourde.

Il va sans dire que tout cela n'exclut pas l'intervention personnelle, dans des cas imprévus et urgents, des officiers généraux et supérieurs de tous grades, ni l'initiative des officiers d'artillerie.

D'après ce qui précède, la répartition de l'artillerie lourde entre les corps d'armée et de l'artillerie légère entre les divisions n'est qu'une affaire d'ordre, propre à simplifier les marches et prévoyant du reste les cas de séparation et de fractionnement des colonnes; mais la tactique de combat n'a plus rien à y voir.

Si ce système paraît impraticable, il n'y a que deux manières de résoudre la difficulté :

1° Réserver au commandant de l'armée la direction de la moitié de l'artillerie lourde des corps et aux commandants de corps celle de la moitié de l'artillerie légère;

2° Laisser les choses en l'état et créer une réserve d'artillerie lourde, à la disposition du commandant de l'armée.

Cette deuxième solution me semble la meilleure, d'autant plus qu'elle s'accorde parfaitement avec ce qui va suivre.

Dans l'état actuel, sur 16 batteries, 8 sont dites artillerie de corps et 8 sont affectées directement aux troupes, à raison de 4 par division; ces chiffres sont insuffisants et je vais le prouver de la manière la plus simple.

Comme tout s'enchaîne dans l'étude des choses militaires, je me trouve amené à examiner cette question d'organisation : Pourquoi le corps d'armée est-il doté de 16 batteries ? Sur quoi est basé ce chiffre? Sur ce qu'il faut tant ou tant de pièces par 1,000 hommes? Quel rapport mystérieux peut donc exister entre le nombre des canons et celui des fantassins ?

J'avoue humblement que je ne suis pas encore arrivé à éclaircir ce point, malgré des efforts assidus ; je comprends bien qu'une fois la quantité d'artillerie déterminée par la somme de services que peut rendre cette arme dans de bonnes conditions, on en conclue ensuite qu'il y a 3, 4, 5, 6 pièces par 1,000 hommes d'infanterie ; le rapport ainsi établi n'est qu'un simple objet de curiosité qui peut séduire les amateurs de statistique ; mais vouloir faire de ce rapport une relation nécessaire *à priori*, c'est une chose vraiment inexplicable.

Se fonderait-on sur ce que telle ou telle armée de Napoléon avait un nombre déterminé de canons?

Je répondrai que les armées de Napoléon avaient très-probablement la quantité d'artillerie qui leur convenait, étant données les diverses conditions de l'époque, et que ces conditions étant aujourd'hui totalement modifiées, la même proportion d'artillerie n'est plus nécessairement la meilleure.

A mon avis, il faut juste autant de canons qu'on peut en employer sur le champ de bataille dans de bonnes conditions tactiques, sans trop alourdir les colonnes de marche. L'intervalle théorique qui doit exister entre les pièces a été précédemment discuté et fixé à 30 mètres; nous avons vu aussi que les batteries doivent être séparées les unes des autres par une distance un peu supérieure à la portée moyenne des éclats d'obus ; cette

portée est naturellement variable avec la vitesse initiale et décroît à mesure que les distances de tir augmentent. Sans avoir de données précises sur les nouvelles pièces de 90^{mm} et 95^{mm}, je ne pense pas m'éloigner beaucoup de la vérité en disant qu'après une course de 200 mètres, surtout aux distances habituelles du tir contre l'artillerie, un éclat d'obus, à moins d'être d'une grosseur exceptionnelle, n'a plus la vitesse nécessaire pour produire sur le matériel des effets destructeurs; il n'y fera que des empreintes; sans doute, il blesserait encore grièvement un homme qu'il atteindrait, mais la divergence considérable des éclats, à partir du point de rupture, est d'ailleurs un élément important à introduire dans ce calcul de prévision; aussi, en adoptant 300 mètres comme intervalle théorique moyen entre les batteries, le personnel d'une batterie quelconque se trouvera non pas absolument mais très-suffisamment protégé contre les effets des obus qui viendront éclater sur les batteries voisines, même dans l'hypothèse d'un tir d'enfilade.

On possède dès lors le moyen de préciser pour ainsi dire mathématiquement la quantité d'artillerie dont une armée quelconque doit être pourvue. Faisons le calcul pour le corps d'armée : les 3 brigades déployées occupent un front de 6,480 mètres; la 4e brigade, déployée sur un des flancs pour opérer, par exemple, un mouvement enveloppant, occuperait 2,160 mètres pour ses deux régiments, plus 270 mètres pour le bataillon de chasseurs, en supposant que ce bataillon conserve deux compagnies en seconde ligne. Il nous faut donc l'artillerie nécessaire pour garnir 6,480 + 2,160 + 270 = 8,910 mètres; à raison de 30 mètres entre les pièces et de 300 mètres entre les batteries, l'espace à attribuer

à chaque batterie est de 450 mètres. Le nombre des batteries du corps d'armée est par conséquent égal à $\frac{8910}{450} = 19,80 = 20$, en nombre rond.

Pour 20 corps d'armée, il faut 400 batteries de campagne ou 50 régiments à 8 batteries actives. L'étude du service d'exploration nous montrera qu'il faut, en outre, 35 batteries d'artillerie à cheval.

Assurément, la colonne de marche du corps d'armée ne se trouvera pas assez allongée par l'adjonction de 4 batteries de plus que le chiffre actuel, pour que cet accroissement si rationnel au point de vue tactique doive être repoussé ; d'après l'instruction provisoire sur les marches en campagne, un groupe de 4 batteries montées occupe 945 mètres de route, en y comprenant des intervalles de 12 mètres entre chaque batterie (15 voitures) et un allongement de 60 mètres pour chacune d'elles ; il faudrait une section de munitions de plus, pour les 4 nouvelles batteries ; la longueur de cet élément est de 618 mètres avec intervalles et allongement.

Enfin, les 4 batteries et la section de munitions nécessiteraient un supplément de 19 voitures de vivres et bagages et 1 voiture de cantinière, occupant 269 mètres, en tenant compte de la part proportionnelle d'allongement.

L'augmentation totale est donc de 1,832 mètres, chiffre très-minime en comparaison de la longueur totale de la colonne de corps d'armée avec ses trains régimentaires (28,700 mètres).

Avec cette organisation, 15 batteries seraient toujours déployées dès le début ; 5 batteries de gros calibre seraient affectées à la réserve du corps d'armée et pourraient être employées en arrière des autres, sur des hauteurs dominantes, pour obtenir des feux étagés. J'ai

à peine besoin d'ajouter que la proportion d'artillerie actuellement en usage est surabondante eu égard aux fronts de bataille fixés par l'école de brigade. Il résulte, avons-nous vu, de ce règlement qu'une armée de 4 corps, conservant un corps en réserve, se déploiera (on dirait plus exactement : se massera) sur un front de 6 kilomètres; pour employer l'artillerie des 3 corps de la ligne de bataille, il faudrait placer les pièces à des intervalles égaux à $\frac{6000}{3 \times 96} = 20{,}8$, soit à 20 ou 21 mètres les unes des autres, d'un bout à l'autre de l'armée. Je ne crois pas que personne puisse trouver cette solution pratique.

Cette situation faite à l'artillerie démontre une fois de plus combien est exigu le front de combat réglementaire de la division et du corps d'armée.

Une grande partie des idées que je viens d'exposer ont déjà reçu implicitement, dans une certaine mesure, la sanction de l'expérience. En examinant le rôle de l'artillerie dans la guerre de 1870, l'esprit le moins prévenu et le moins disposé à admirer quand même tout ce qu'ont fait les Allemands ne peut s'empêcher d'être frappé de la large part qu'ils ont donnée à l'emploi tactique de l'artillerie. A peine une avant-garde de corps d'armée est-elle engagée que non-seulement toute l'artillerie de ce corps, mais encore le plus souvent celle disponible des corps voisins ou en arrière entre en action dans le plus bref délai; c'est que les Allemands comptaient avec raison sur le puissant effet moral produit par ces grandes lignes d'artillerie lançant leurs projectiles de tous les points de l'horizon et traçant une immense ceinture de feu dès le commencement de l'action; ils masquaient ainsi le déploiement de leurs troupes, quand il n'avait pu être fait avant l'engagement. Cette tactique leur a permis aussi quelquefois de déguiser la

grande infériorité de leurs forces en infanterie, comme à la bataille de Rezonville-Mars-la-Tour, par exemple.

On dit souvent qu'ils n'ont agi ainsi que pour compenser l'infériorité notoire de leur fusil ; on prend là l'effet pour la cause, et c'est d'ailleurs convenir implicitement des résultats encore plus grands qu'on obtiendrait par cette tactique, si l'infanterie était pourvue en même temps d'une arme égale ou supérieure à celle de l'ennemi.

Quoi qu'il en soit, quand les Allemands, dans le cours d'une bataille, ont voulu écraser une zone de feux, ils ont employé de longues lignes en concentrant leurs coups sur l'objectif commun, et non pas de grandes masses. Toutefois, ils n'ont pas donné à ces lignes le développement que comportait la grande portée des pièces, d'autant plus que, sauf dans la bataille précitée, leurs fronts de combat ont toujours été un peu trop restreints. La densité de leur artillerie a été en moyenne d'une pièce par 25 à 30 mètres, tandis que cette densité aurait pu, sans aucun inconvénient pour la concentration des feux, être diminuée par des intervalles de 150 à 200 mètres au moins entre les batteries.

Aussi, tout en ayant obtenu des résultats considérables, spécialement l'écrasement presque constant de notre propre artillerie, l'artillerie allemande a-t-elle fait de très-lourdes pertes, qu'un ordre plus étendu aurait atténuées.

De notre côté, au contraire, et cela sans la moindre exception, une notable portion de l'artillerie est demeurée en réserve, sans prendre aucune part à la lutte ; comme d'ailleurs notre matériel était certainement très-inférieur au matériel allemand, il s'ensuit que, malgré le dévouement du personnel, notre artillerie n'a pu que bien rarement soutenir le combat avec quelque avantage.

A coup sûr, dans les conditions où se trouvait notre artillerie, une seule tactique pouvait lui offrir des chances de succès : c'était de déployer d'emblée le plus grand nombre possible de pièces, en gagnant de vitesse les Allemands, de manière à conserver sur eux une forte supériorité numérique pendant un certain temps, au début de l'action; on aurait pu de la sorte arriver à rétablir l'équilibre en mettant, pendant cette première période, un certain nombre de pièces ennemies hors de service. Mais c'est exactement le contraire qui a été fait : nos bouches à feu étaient très-inférieures en qualité et sensiblement en nombre, car on ne saurait assimiler des mitrailleuses à des canons ordinaires; le doute à ce sujet n'a plus été permis après la première bataille, et, au lieu de chercher à racheter cette infériorité par le procédé si simple que je viens d'indiquer, on s'est empressé de l'aggraver en disséminant les efforts, en laissant constamment sans emploi une partie de nos batteries, en les engageant les unes après les autres et en les faisant détruire ainsi successivement.

En résumé, *dispersion du matériel et concentration des efforts*, tel est le caractère général de la tactique théorique qui s'impose aujourd'hui à l'artillerie.

Quant à la tactique pratique, je n'en marquerai ici que les traits principaux, me réservant de décrire dans le chapitre V (Combinaison des trois armes) la manière de gouverner le feu d'après les moments du combat.

La première considération à laquelle il faut obéir avant tout dans le choix d'une position est que le terrain en avant doit être assez découvert pour permettre un bon emploi du canon : il est évident que la plus belle position du monde, au point de vue du défilement et du relief, est d'une valeur radicalement nulle, dès l'instant

que les vues sur le champ de tir se trouvent masquées par des accidents quelconques du terrain, car les conditions voulues pour exécuter un tir efficace sur but invisible se trouveront rarement réunies, et, dans ce cas, l'artillerie serait, du reste, bien mieux placée dans les vallées que sur les hauteurs.

Il résulte de là que, dans la pratique, la ligne d'artillerie ne sera point droite, mais le plus souvent très-sinueuse ; les intervalles établis dans la discussion théorique ne seront conservés qu'autant que le terrain le permettra.

La préoccupation du défilement ne viendra qu'en second lieu, d'autant plus que de rapides travaux de campagne masqués par des branchages suppléent avec avantage à la nature.

Un commandant de batterie ne s'installera jamais sur une position sans constater l'emplacement des batteries voisines et régler aussitôt l'itinéraire qu'il suivrait pour battre en retraite.

L'artillerie exerce un puissant effet moral sur les troupes et des effets matériels que des perfectionnements incessants accroissent de jour en jour ; donc, son premier soin sera de chercher à éteindre celle de l'adversaire ; tout en poursuivant ce résultat, elle saisira toutes les occasions de frapper dans les masses d'infanterie, qui sûrement ne s'offriront à ses coups que pendant des temps très-courts ; enfin, elle préparera toujours par une violente concentration de feux l'attaque de tout objectif important.

L'artillerie qui se laisse atteindre par la cavalerie ou par l'infanterie est considérée comme perdue 99 fois sur 100. Ce cas, il est vrai, ne se présentera plus que très-rarement, en raison de la place même occupée par

l'artillerie sur le champ de bataille; mais enfin, une fuite précipitée de l'infanterie, produite, par exemple, par une panique, pourra mettre quelquefois l'artillerie dans la nécessité impérieuse de défendre coûte que coûte une position importante jusqu'à ce qu'il lui devienne impossible de faire feu. Je crois que, même dans cette extrémité, l'artillerie a encore des chances de résister victorieusement ou tout au moins de gagner du temps jusqu'à l'arrivée possible de secours qui la dégageront; les formations de ralliement suivantes permettront très-certainement à l'artillerie de se défendre efficacement :

Si c'est une attaque d'infanterie que l'on doit repousser, on éloignera rapidement les attelages; on tirera la dernière salve à 200 mètres et on formera aussitôt sur le front de la batterie une ligne de tirailleurs intercalée entre les pièces et forte d'une centaine d'hommes qui fourniront un feu rapide bien nourri; le reste de l'effectif se partagera de la manière suivante : 2 pièces, la 2e et la 5e, continueront à être servies par le personnel strictement suffisant et à tirer à mitraille; enfin, on formera aux extrémités deux crochets défensifs comprenant chacun une trentaine d'hommes.

Si la batterie est menacée d'une charge de cavalerie, au premier indice, on éloignera le plus rapidement possible les attelages; si le temps manquait absolument pour cette opération, on grouperait au contraire les attelages au centre de la batterie; on cessera de tirer quand la cavalerie sera à 700 ou 800 mètres. Tout le personnel se ralliera au pas de course en quatre carrés, d'une quarantaine d'hommes chacun, sur un seul rang; ces carrés seront disposés comme l'indique la figure 17, de manière à se flanquer réciproquement,

Fig. 17

un en avant du centre, deux aux ailes et un en arrière du centre.

Les carrés exécuteront des feux rapides, et, dans cet ordre, une batterie d'artillerie repoussera certainement toutes les charges de cavalerie imaginables, à condition que le personnel soit rompu au mécanisme de cette formation et qu'on cesse de servir les pièces assez à temps.

Ce rapide aperçu montre que les manœuvres du temps de paix sont au moins aussi importantes pour l'artillerie que pour l'infanterie, et que les exercices de tir, pour y tenir la première place, ne doivent cependant pas faire négliger ceux qui sont purement tactiques.

CHAPITRE IV.

CAVALERIE.

La question de l'emploi tactique de la cavalerie est une des plus considérables parmi celles qu'a soulevées l'adoption des fusils à tir rapide; c'est aussi une des plus controversées.

La cavalerie a perdu beaucoup de son importance et son effectif doit être très-diminué, disent les uns. Les vrais principes de la guerre n'ont pas changé; donc, la cavalerie n'a rien perdu de son importance et son rôle ne s'est pas sensiblement modifié, répondent les autres.

Ces deux opinions sont aussi peu fondées l'une que l'autre. Pour moi, la vraie solution peut se résumer dans les quelques lignes suivantes :

La force de la cavalerie réside dans le choc et la vitesse. Le choc lui-même n'a d'effet utile qu'en raison de la masse qui le produit. Or, le perfectionnement des armes à feu impose l'ordre dispersé à la cavalerie à plus forte raison encore qu'à l'infanterie; par suite, elle perd ses qualités de choc, à l'égard des armes qui agissent par le feu, et n'est plus bonne dès lors pour le combat en ligne. Son rôle est profondément changé, et c'est dans sa vitesse qu'elle trouvera désormais le moyen de

rendre aux armées les plus précieux services; tout doit donc tendre à utiliser la vitesse de la cavalerie et à améliorer cette vitesse le plus possible. La cavalerie ne perd rien de son importance, loin de là; il y a simplement changement d'attributions.

Je ne prétends pas concilier les opinions opposées, encore moins faire prévaloir la mienne; ma position est infiniment trop modeste pour cela. Mais, ce que je ne crains pas d'affirmer hautement, en défiant toute contradiction, c'est que la question de la cavalerie peut être traitée d'une manière encore plus précise, plus rigoureuse que celle de l'infanterie ou de l'artillerie. Il existe pour cette arme une tactique positive au premier chef qu'une méthode très-simple, très-claire et très-logique permet de déterminer avec une grande précision. Or, la logique ne se réfute pas; elle impose ses déductions à l'esprit. Après tout, on demeure libre d'en accepter ou d'en rejeter les conclusions; mais, dans ce dernier cas, on obéit au sentiment et non à la raison, et je ne crois pas que le sentiment doive jouer le moindre rôle dans les questions d'organisation et de tactique; je pense, au contraire, que tout ce que le raisonnement démontre être possible et utile doit être pleinement accepté.

Il ne suffit pas de faire montre de tendances plus ou moins accusées et sincères, ou bien de s'arrêter à des demi-solutions, ce qui est le pire expédient; il faut mettre les faits en parfait accord avec les principes, ou plutôt rétablir et maintenir cet accord qui n'aurait jamais dû cesser d'exister.

On a vu dans le chapitre Ier de cette étude que cet accord si nécessaire ne peut être conservé que par l'évolution incessante de la tactique : or, la cavalerie est certainement l'arme dans l'organisation et l'emploi de

laquelle les progrès de l'armement ont apporté jusqu'à cette heure le moins de changement, alors que c'est tout le contraire qui aurait dû se produire; nous avons toujours des cavaliers bardés de fer comme au moyen âge, et, en face des canons et des fusils se chargeant par la culasse, à tir continu, la cavalerie pense encore à combattre, à peu de chose près, comme s'il s'agissait toujours de fouler un troupeau de vilains armés de bâtons. Ce sont là des anachronismes incompréhensibles et de plus très-dangereux non-seulement pour la cavalerie, mais pour tout le monde. C'est ce que je prétends montrer dans les pages suivantes.

On ne saurait évidemment trouver pour la cavalerie d'une armée en campagne un mode d'emploi ne rentrant pas dans l'une des catégories suivantes :

1. *Le combat en bataille rangée.*
2. *Le service d'exploration (comprenant les renseignements, les réquisitions, les engagements isolés de cavalerie, certaines petites opérations de la guerre, etc.).*
3. *La poursuite de l'ennemi.*
4. *Le service des dépêches et l'escorte des généraux.*
5. *L'escorte des convois.*

Examinons donc successivement quel peut être le degré d'aptitude de la cavalerie à ces diverses fonctions.

La question la plus diversement jugée jusqu'à présent est certainement celle-ci : La cavalerie doit-elle encore être employée sur le champ de bataille?

C'est le problème le plus sérieux concernant la cavalerie; car de la solution dépendront, dans l'avenir, des massacres inutiles ou des services inappréciables à rendre aux armées; il n'a pas encore été nettement posé

et discuté, quoique facile à résoudre et malgré l'urgence évidente qu'il y a de prendre un parti.

Le cavalier n'est tel que par le cheval; c'est une affirmation qui, pour ressembler un peu à une vérité de M. de la Palisse, n'en est pas moins utile à poser. Il en résulte que le cavalier est incapable de faire un bon usage des armes à feu et qu'il ne vaut que par l'arme blanche et le choc. D'autre part, un cavalier à pied, dans le combat, est un corps sans âme; il n'est plus rien, ni fantassin, ni cavalier.

L'employer ainsi a toujours justement répugné aux vrais officiers de cavalerie. Cela ne veut pas dire toutefois que, dans des cas spéciaux, à la vérité très-rares, la cavalerie ne puisse être employée plus utilement à pied qu'à cheval, soit pour l'attaque, soit pour la défense. (Exemple : Une reconnaissance de cavalerie découvre de loin un petit poste d'infanterie qui garde un pont sur un ruisseau non guéable. Si la cavalerie doit pousser au delà du ruisseau, si les abords ne lui permettent pas d'approcher très-près et à couvert, et si elle possède un effectif très-supérieur, elle devra évidemment mettre pied à terre, confier momentanément la garde des chevaux à quelques hommes, s'approcher en profitant de tous les accidents de terrain qui pourront la dissimuler, et enlever le poste par une vigoureuse attaque. Elle remontera ensuite à cheval pour continuer sa reconnaissance.)

Mais prétendre, ce qui est l'engouement du jour, revenir aux dragons de Louis XIV et faire combattre la cavalerie à pied d'une manière normale, est tout simplement une hérésie injustifiable. Une telle cavalerie était possible avec le fusil à pierre et l'artillerie de Gribeauval ; mais aujourd'hui ce ne serait qu'une arme bâtarde,

des plus encombrantes, ne possédant qu'en apparence les qualités propres à ses deux éléments et n'en ayant réellement que les défauts. Les esprits superficiels se laissent séduire par cette idée qui paraît juste au premier abord : on réunit ainsi la force de l'infanterie et la vitesse de la cavalerie.

Rien de plus faux : peut-on soutenir qu'une troupe de 600 hommes, qui doit à la fois combattre et garder 600 chevaux, possède la même force que 600 fantassins? Il est plus que probable que les chevaux seront dans une débandade générale au bout de peu d'instants d'un combat sérieux.

D'autre part, une telle troupe aura incontestab ement moins de vitesse que la cavalerie pure; car, pour avoir la prétention de lutter contre l'infanterie, il faut que cette troupe porte des munitions en quantité suffisante, qu'elle en ait des réserves, etc. — Enfin, un ennemi tant soit peu adroit saisira l'occasion où une troupe de cavalerie aura mis pied à terre dans le but de combattre et où elle sera déjà engagée dans la lutte, pour lancer sur les chevaux tenus en main une charge de vraie cavalerie et capturer ou tuer le plus grand nombre des animaux et de leurs gardiens.

On ne saurait donc sérieusement penser à entretenir à grands frais de la cavalerie pour la faire ensuite combattre à pied. Le combat à pied pourra quelquefois trouver d'utiles applications dans le service d'exploration, mais c'est tout; il ne peut en être question dans une bataille rangée.

Le problème se ramène donc à celui-ci : L'emploi du choc à l'arme blanche, c'est-à-dire de la charge, est-il possible, étant donné l'armement actuel de l'infanterie?

C'est bien là le dernier terme du débat, car si je dé-

montre l'impuissance de la cavalerie contre l'infanterie, j'aurai prouvé en même temps qu'on doit renoncer aux charges de cavalerie contre artillerie et même de cavalerie contre cavalerie, sur le champ de bataille proprement dit, puisque d'une part on aura toujours avantage à repousser une charge de cavalerie ennemie par des feux d'infanterie, et que d'autre part l'artillerie et la cavalerie pourront toujours être placées, sur le champ de bataille, sous la protection immédiate de l'infanterie. J'indiquerai plus tard comment les cavaleries opposées auront occasion de se mesurer pendant la bataille, mais en dehors du front de l'action générale.

Les effets de la charge sont de deux natures bien distinctes, solidaires l'une de l'autre et d'inégale importance :

1. *L'effet moral.*
2. *L'effet matériel.*

Tout le monde est d'accord pour reconnaître la prépondérance de l'effet moral ; s'il n'est pas produit, aucun effet matériel n'est possible.

Écoutons là-dessus le général de Brack :

« L'effet moral que produit une charge sur l'ennemi est pour les trois quarts dans la réussite imposante et puissante de cette charge. Il faut donc le bien combiner d'avance et ne rien négliger de ce qui peut rendre cet effet plus surprenant, plus complet. »

L'illustre général va même jusques à conseiller de faire briller tout à coup « les lames étincelantes » et à recommander de tourner autour des carrés en criant : « Prisonniers ! prisonniers ! »

Les partisans de la charge en sont encore là, sinon dans la forme, au moins dans le fond.

Je ne doute pas que ces moyens n'aient été excellents à l'époque des guerres du premier empire, où, une fois la baïonnette croisée, il était impossible de charger le fusil, et où, pendant la durée d'une charge de cavalerie, c'est tout au plus si on avait le temps de tirer deux fois.

En outre, à cette époque, il y avait une moyenne habituelle de 30 p. 100 de ratés, qui atteignait 80 p. 100 en temps de pluie, et la portée efficace du fusil ne dépassait pas 400 mètres, dans de très-médiocres conditions de justesse.

Préconiser aujourd'hui de pareils procédés, sous prétexte de faire de la tactique, serait souverainement ridicule.

La condition indispensable pour qu'une charge puisse produire un effet moral est qu'elle soit fournie avec ensemble, les escadrons alignés le mieux possible. Or, il est indiscutable qu'avec le fusil actuel une cavalerie dans un ordre aussi compact sera foudroyée, non par un carré, ni même par une section à rangs serrés, mais simplement et surtout par une ligne de tirailleurs qui n'auront même pas à se grouper ; je dis surtout, parce que la cavalerie qui franchira les intervalles se trouvera prise entre deux feux, les feux des tirailleurs qui feront demi-tour, et les feux des lignes en arrière.

La charge présentant une masse compacte, complétement à découvert, de $2^m,30$ à $2^m,50$ de hauteur, s'étendant sur un large front, le plus souvent en escadrons échelonnés, il est pour ainsi dire superflu de faire remarquer qu'il sera à peine besoin de viser dans une pareille cible. Pour qui connaît tant soit peu le fusil actuel de l'infanterie, sa trajectoire rasante, son infime proportion de ratés (2 à 3 p. 1000), sa rapidité de

chargement, etc., etc., ce sera assurément peu que d'estimer à la moitié le nombre des coups qui frapperont dans l'énorme but que présente, à petite portée, un régiment de cavalerie lancé à la charge. Je renvoie les incrédules à l'étude des charges de Morsbronn, d'Elsasshausen, de Rezonville, etc.; ils constateront que la théorie est dépassée par la réalité [1].

Évidemment, la charge sera désorganisée, rompue, anéantie. Les survivants n'auront d'autre ressource que de chercher à s'échapper par des tangentes, sous une grêle de balles. Si la charge est lancée tout à fait à fond contre une infanterie en ordre dispersé, le résultat sera encore plus foudroyant pour la cavalerie : les cavaliers épargnés par le tir rapide du premier échelon franchiront les intervalles pour aller tomber sous les coups des échelons suivants. Tel est l'inévitable résultat au-

[1] Cette étude sur la cavalerie a été écrite en 1876, par conséquent bien avant les expériences du camp de Châlons. Ces expériences sont venues confirmer pleinement, au point de vue particulier dont il s'agit ici, les déductions que l'on pouvait tirer du raisonnement et de l'observation attentive des batailles de 1870. Ces expériences ont été faites dans les conditions où l'on se trouverait à la guerre, en employant à l'exécution des tirs des compagnies qui comprenaient une très-forte proportion de tireurs médiocres. On est arrivé à conclure avec certitude que, pour atteindre un homme faisant partie d'une escouade groupée, il faut :

2 balles	à	200	mètres,
3	—	300	—
4	—	400	—
5	—	500	—

et ainsi de suite, en ajoutant une balle par hectomètre de distance.

Or, une escouade groupée présente une bien petite surface de tir en comparaison d'un escadron qui charge. En hauteur, le cavalier offre un but de moitié plus élevé que le fantassin; en

quel aboutira fatalement une charge, étant donné l'armement actuel.

Aussi, pour en bien convaincre nos fantassins, pour bien écarter de leur esprit toute idée de crainte et de danger en ce qui concerne la charge de cavalerie, pour achever de réduire à néant l'effet moral qui en faisait autrefois la puissance, notre règlement de manœuvres enseigne-t-il (titre III, art. 256) que « toutes les formations sont bonnes contre la cavalerie, si les hommes savent faire usage de leur arme avec calme et attendre l'ennemi à bonne portée. On évitera en conséquence toutes les manœuvres qui pourraient amener une perte de temps ou causer du trouble dans les esprits. »

Et encore (titre III, 2e partie, chapitre II, art. 5): « L'infanterie, quelle que soit sa formation, n'a rien à craindre de la cavalerie, quand elle sait faire usage de

---

largeur, il n'y a pas à comparer l'escadron à l'escouade; et comme les résultats indiqués ci-contre tiennent avant tout à l'étendue en largeur du but à viser, ils doivent au moins être doublés pour être appliqués à la cavalerie; en effet, en visant le centre de l'escadron, toutes les balles seront bonnes en direction; l'effet utile ne sera diminué que par les écarts en portée, qui seront eux-mêmes sensiblement moins nombreux que dans le cas cité précédemment, puisque le but à viser a bien plus de hauteur et de profondeur et que les zones dangereuses se trouvent accrues en proportion. On est donc sûr d'être au-dessous de la vérité en disant que, pour mettre hors de combat un cavalier dans un escadron lancé à la charge, il faudra :

3	balles à	600	mètres.
2 1/2	—	500	—
2	—	400	—
1 1/2	—	300	—

Enfin, à 200 mètres, tous les coups porteront. Le fusil actuel permettant de tirer au moins 8 coups ajustés par minute, temps pendant lequel la charge parcourt 500 à 600 mètres, il est clair que l'escadron serait anéanti.

son feu à propos et à bonne distance, qu'elle conserve son sang-froid et reste entièrement dans la main de ses chefs. »

Pour que de telles prescriptions en arrivent à être écrites dans un règlement, il faut que la lumière ait été faite dix fois pour une; le temps n'est pas éloigné où la formation des carrés de toute sorte tenait dans nos écoles de bataillon et d'évolutions de ligne une place considérable; soyons donc persuadés que si l'on a si vite abandonné ces errements, par exception aux allures habituelles de la routine française, c'est que les raisons déterminantes de ces modifications dans les prescriptions tactiques réglementaires de l'infanterie se sont imposées avec une force et une évidence irrésistibles.

Creusons encore la question; quelle raison contribuait le plus autrefois à la profonde impression que causait une charge de cavalerie sur l'esprit du fantassin? C'était sans nul doute l'impuissance dans laquelle il se sentait de pouvoir user plus d'une ou deux fois de son arme; il constatait que peu de cavaliers étaient atteints par l'unique décharge de la face ou des faces du carré attaquées; conséquemment, il voyait la cavalerie s'abattre sur lui comme une avalanche, avec un ensemble formidable; et il se disait que si une portion quelconque du carré, une seule file faiblissait, c'en était fait de tous.

Aujourd'hui, l'infanterie chargée voit tomber, bien avant d'être abordée, la moitié au moins de la cavalerie qui l'attaque; elle constate le désordre aussi profond qu'irrémédiable qui résulte de ce premier écrasement. Aussi, tout effet moral s'évanouit-il comme une ombre; c'est chez le cavalier, qui se sait voué à une mort presque certaine, que cet effet se produira dorénavant; le fantas-

sin sent bien que, demeurant libre, tout en ayant la baïonnette croisée, de produire un feu continu, il tient le cavalier à merci, malgré son apparence redoutable : voilà des vérités dont nos fantassins sont aujourd'hui absolument convaincus, tant de leur propre initiative que par l'enseignement qu'ils reçoivent de leurs officiers, et voilà pourquoi il ne faut plus attendre de la charge un effet moral quelconque.

L'anéantissement de la cavalerie qui charge est-il au moins compensé par un certain effet matériel ?

Non, puisque le raisonnement vient de nous montrer la charge rompue, brisée, c'est-à-dire impuissante, avant qu'elle arrive jusqu'à son objectif. C'est tout au plus si quelques maladroits, dans une ligne de tirailleurs surprise, pourront être bousculés et renversés. Quelques exemples, que je citerai plus tard, révéleront que l'unique résultat matériel des plus formidables charges de la guerre de 1870 a été, au total, de tuer un officier et quelques hommes, et d'en blesser légèrement ou renverser un petit nombre, tant du côté des Prussiens que du nôtre (il ne s'agit ici, bien entendu, que des charges contre l'infanterie).

On objectera sans doute qu'au lieu de charger en masse, la cavalerie pourra charger en fourrageurs et donnera ainsi beaucoup moins de prise aux balles.

Rien de plus juste ; mais qui ne conviendra que la principale force de la charge, l'effet moral, manque complétement à ce dernier système ? Quelle impression peut-on espérer produire sur un fantassin disposant d'une arme à jet continu, en lançant sur lui un cavalier, même avec toute la vitesse imaginable ? Il serait dangereux de conserver la moindre illusion à cet égard : le fantassin croisera la baïonnette, foudroiera son adver-

saire à bout portant, et n'éprouvera d'autre émotion que celle d'une sincère pitié pour son téméraire et malheureux ennemi [1].

La charge, sous ses différentes formes, est radicalement impuissante contre le fusil à tir rapide; ne pas vouloir reconnaître cette vérité serait faire preuve d'un amour-propre aussi dangereux que hors de saison.

Les fanatiques de la charge se raccrochent encore à cette branche de salut : « Tout cela, disent-ils, est vrai quand il s'agit d'une infanterie intacte, mais cesse de l'être en face d'une infanterie ébranlée, contre laquelle la charge conserve tout son effet. » Si l'on veut dire par là une infanterie lâchant pied et fuyant, oui, la charge conserve sa raison d'être, mais, dans ce cas, la cavalerie ne combat plus, elle poursuit. Encore faudra-t-il que l'infanterie soit terriblement démoralisée, pour que l'idée ne vienne pas au fantassin de tuer à bout portant le cavalier qui se présentera à lui. Dans ce rôle, la cavalerie ramassera surtout des fuyards qui auront jeté leurs armes et quelques faibles groupes tout à fait isolés. La cavalerie interviendra de la sorte contre un ennemi en déroute; mais encore une fois, quelle que soit l'importance des résultats acquis, poursuivre n'est pas combattre, c'est recueillir une partie des fruits de la victoire.

Si, par infanterie ébranlée, on entend une infanterie

---

[1] Il résulte des expériences de tir du camp de Châlons que, pour atteindre un fantassin isolé, il faut 4 coups à 200 mètres; la surface de tir présentée par un cavalier étant au moins quatre fois plus grande que celle d'un fantassin, on peut en conclure qu'à 200 mètres presque tous les coups porteraient sur un cavalier isolé, d'autant plus que ce cavalier, en chargeant, se dirige en ligne droite sur le fantassin; ce dernier a donc la certitude, en commençant son tir seulement à 200 mètres, d'arrêter son ennemi en chemin.

donnant sur certains points de la ligne de feu des signes de faiblesse dans le courant de la bataille, le plus sûr moyen de rendre instantanément à cette infanterie la vigueur morale prête à lui échapper, serait assurément de lancer sur elle de la cavalerie. Eh quoi ! c'est au moment où les feux d'artillerie et de mousqueterie causent par leur précision et leur intensité l'ébranlement de l'infanterie adverse, que vous arrêteriez ces feux pour faire paraître et charger de la cavalerie ! Le premier effet de la suspension forcée du feu serait évidemment de couper court au résultat moral déjà obtenu ; les tirailleurs se formeraient en groupes et reprendraient confiance, les soutiens dirigeraient sur la cavalerie des feux de salve qui viendraient réconforter encore le premier échelon, et le seul fruit de l'intervention de la cavalerie serait sa propre ruine et le rétablissement des affaires de l'ennemi. N'est-il pas au contraire cent fois plus logique et plus sage de donner une impulsion nouvelle aux feux qui ont déjà procuré de si bons résultats et d'achever ainsi à coup sûr la démoralisation commencée ?

Il ne faut pas perdre de vue que, pour que l'infanterie soit véritablement en débandade, il ne suffit pas que la ligne de feu se replie en désordre, car à peu de distance en arrière se trouvent des forces doubles ou triples, à rangs serrés, qui ne permettent aucunement à la cavalerie d'intervenir avec succès. Cette arme ne doit paraître sur le front de bataille que lorsque la déroute de l'ennemi est complète, c'est-à-dire au moment où, les soutiens et les réserves étant venus successivement s'engager ou se fondre sur la ligne de feu, cette ligne vient à lâcher pied.

La cavalerie rentre alors dans son rôle de poursuite ;

l'employer d'une autre façon, c'est la faire massacrer inutilement.

Je conclus donc nettement que la cavalerie ne doit plus être employée comme force de combat sur le champ de bataille proprement dit.

Je ne veux point dire par là que la cavalerie n'aura jamais à tirer le sabre du fourreau, ce qui serait complétement absurde. Outre que le service d'exploration, devenu le principal et presque unique objectif de la cavalerie, lui fournira de nombreuses occasions de signaler l'audace et la bravoure dont elle a toujours donné tant de preuves, la cavalerie continuera à jouer son rôle dans les batailles rangées, mais d'une manière plus profitable que par le passé.

Une fois que son service d'exploration aura pris fin par le contact immédiat des deux armées et l'imminence de leur collision, elle aura la mission d'éclairer, de surveiller et de protéger au loin les deux ailes de l'armée pendant la durée de l'action. Elle pourra ainsi, par une sorte de raid de bataille à l'américaine, aller menacer les flancs et les derrières de l'ennemi, dont elle obligera de la sorte la cavalerie à jouer de gré ou de force un rôle analogue. Cette situation mettra aux prises les cavaleries opposées; elles combattront dans leur véritable élément, cavalerie contre cavalerie; et cette arme, étant donnée son importance considérable au point de vue de la sécurité des armées, pourra rendre les plus éminents services en désorganisant la cavalerie ennemie par de grosses pertes.

Loin donc que le rôle de la cavalerie soit amoindri, il doit prendre au contraire une nouvelle importance, puisque, le champ du dévouement et du sacrifice restant le même, un autre vaste horizon, trop mé-

connu et négligé jusqu'à présent, s'ouvre à son activité et à son intelligence : j'entends dire le service d'exploration.

Avant d'aborder l'exploration, je vais me débarrasser de suite des questions accessoires.

La cavalerie doit-elle faire le service des convois? Non; les convois marchent lentement, tandis que le propre de la cavalerie est d'aller vite. Elle n'en fournira donc pas l'escorte. Un brigadier et quelques hommes montés, du train, suffiront dans un convoi pour la transmission des ordres.

Par contre, l'emploi de la cavalerie est naturellement indiqué pour le service des dépêches dans l'intérieur des armées et pour l'escorte des officiers généraux. Il n'est pas besoin d'insister.

Quant à la poursuite de l'ennemi, cette fonction fait partie intégrante du service d'exploration, que nous allons maintenant examiner avec plus de détails.

On sait avec quelle rapidité étonnante des armées immenses peuvent désormais être mobilisées. La guerre de 1870-1871 est des plus instructives à cet égard, tant en révélant l'état d'imprévoyance et de désordre dans lequel nous ont surpris des événements cependant provoqués par nous-mêmes, qu'en montrant l'état de préparation permanente dans lequel se trouvent au contraire les Allemands.

La première conséquence de ces mobilisations rapides est de placer de prime abord les armées ennemies à peine à quelques jours de marche l'une de l'autre. Il s'ensuit que les points choisis pour la concentration des armées doivent être couverts par un service de sécurité et de renseignements largement organisé, en même temps que s'opère la concentration elle-même.

C'est ensuite à l'abri de ce rideau protecteur que les armées se mettront en mouvement.

Évidemment, la seule arme capable de bien remplir ce rôle est la cavalerie. Elle seule s'y prête par sa mobilité et par la rapidité de ses allures. Il ne s'agit plus ici de belles manœuvres de parade, d'escadrons correctement alignés et s'ébranlant comme un seul homme, de casques, de cuirasses, de pesantes armures, souvenirs d'un âge disparu; il faut au cavalier toute la légèreté possible; sa taille, son habillement, son harnachement, son armement, doivent être choisis et combinés en vue de cette nécessité supérieure: la légèreté. Dans le choix des chevaux, on doit se préoccuper avant tout des qualités de fond et de résistance. Ce sont là les premières conditions pour rendre possible la constitution d'un bon service de sûreté. La belle page suivante du général Morand fait ressortir ces vérités d'une façon saisissante, en même temps qu'elle nous montre combien nous avions oublié, en 1870, les leçons de l'expérience :

« Quel magnifique spectacle que celui de cette cavalerie européenne resplendissante d'or et d'acier aux rayons d'un soleil du mois de juin, étalant ses lignes sur les flancs des coteaux du Niémen, et brillante d'ardeur et d'audace! Quels amers souvenirs que ceux de ces vaines manœuvres qui l'ont épuisée contre les Cosaques, jusqu'alors si dédaignés et qui ont plus fait pour le salut de la Russie que les armées de cet empire! Chaque jour, on les voyait à l'horizon étendus sur une ligne immense, tandis que leurs éclaireurs agiles venaient nous braver jusque dans nos rangs : on se formait, on marchait à cette ligne qui, au moment d'être atteinte, disparaissait; et l'horizon ne montrait plus que des bouleaux et des pins; mais une heure après, lorsque nos

chevaux mangeaient, l'attaque recommençait et une ligne noire se développait de nouveau; on renouvelait les mêmes manœuvres qui avaient le même résultat. C'est ainsi que la plus belle et la plus valeureuse cavalerie s'épuisa et se consuma devant des hommes qu'elle jugeait indignes de sa valeur, et qui, cependant, suffirent pour sauver l'empire dont ils sont les vrais soutiens et les seuls libérateurs. Pour mettre le comble à notre affliction, il faut ajouter que notre cavalerie était plus nombreuse que les Cosaques; qu'elle était soutenue par une artillerie, la plus légère, la plus valeureuse, la plus terrible dont la mort eût jamais disposé; il faut encore dire que son chef, admiré des braves, se faisait appuyer dans chaque manœuvre par la plus intrépide infanterie, et pourtant les Cosaques sont retournés, couverts de dépouilles et de gloire, sur les rives fertiles du Danaetz, tandis que le sol de la Russie a été jonché des armes et des cadavres de nos guerriers, si vaillants, si intrépides, si dévoués à la gloire de leur patrie; telle est la puissance de l'organisation...... »

Cette magnifique page dit assez la nature et la grandeur du véritable rôle de la cavalerie; il ne s'agit pas de resplendir d'or et d'acier, les Cosaques ne brillaient pas sous ce rapport, ni d'être seulement vaillant et audacieux; il faut avant tout ne pas se tromper sur sa mission.

En même temps que la cavalerie couvrira l'armée sur son front et sur ses flancs à une distance que je déterminerai dans la tactique pratique, elle sera par cela même dans la meilleure situation pour réunir sur divers points les ressources du pays, et, soit les faire refluer vers l'armée en arrière, soit simplement les concentrer en des lieux déterminés, où l'armée les trouvera ensuite à sa disposition. Elle sera donc chargée de la partie

active du service des réquisitions qu'elle exécutera d'après les instructions du commandant en chef de l'armée, sous la direction de fonctionnaires administratifs.

Cette attribution à la cavalerie du service des réquisitions est encore contestée par quelques esprits chagrins qui ne se peuvent résoudre à renoncer au passé. Rien n'est pourtant plus nécessaire; il est hors de doute que les réquisitions joueront à l'avenir un rôle considérable dans l'alimentation des armées. Or, plus tôt on réunira les ressources disponibles d'une contrée, moins on laissera de chances à l'ennemi d'en profiter lui-même.

Donc, c'est la cavalerie qui, marchant à une étape au moins en avant des armées, doit assurer ce service; cela défie toute discussion.

Nous avons vu que le premier soin d'une armée entrant en campagne sera de se couvrir par la cavalerie, que l'on soit en marche ou en station, peu importe.

Quels sont les points principaux de la mission qui incombe à cette cavalerie?

Avant tout, il faut savoir constamment où se trouve l'ennemi; le contact avec lui doit donc être permanent. Pour arriver à ce résultat, la cavalerie poussera des détachements très-légers et très-bien montés jusqu'au contact avec l'ennemi.

Par la force des choses, ces petits détachements devront vivre sur le pays et n'être relevés que rarement. Leur rôle consistera à se procurer tous les renseignements possibles concernant l'ennemi et à garder rigoureusement le contact, évitant en général de combattre, disparaissant momentanément devant des forces supé-

rieures pour revenir bientôt après et en se dissimulant reprendre la liaison.

Si, l'armée ennemie marchant en avant, ils sont poussés par la cavalerie opposée, ils se replieront au fur et à mesure sur la ligne principale qui, lorsqu'ils l'auront rejointe, sera chargée du contact, jusqu'à ce que, les deux armées en étant arrivées pour ainsi dire à se toucher, la cavalerie disparaisse et se rallie en arrière ou en dehors des ailes.

Le second objet sur lequel la cavalerie portera son attention sera la reconnaissance complète du pays; les résultats en seront transmis à l'armée en arrière pour faciliter sa marche. Les voies de communication (routes, chemins de fer, gués, etc.) seront rétablies ou détruites, suivant que l'on marchera en avant ou que l'on battra en retraite; c'est pendant l'exécution de cette reconnaissance que les ressources du pays seront réunies sur les points indiqués. Enfin, la cavalerie veillera de toutes manières à la sécurité de l'armée (arrestation des déserteurs, transfuges, espions, gens suspects, etc., etc.).

Pour avoir des renseignements précis sur l'ennemi, la cavalerie exécutera parfois des concentrations et de rapides pointes offensives pour percer le rideau de la cavalerie adverse; les petits détachements de contact, avertis à temps, donneront, dans ce cas, de précieuses indications sur les directions à suivre.

Si les petits détachements de contact doivent généralement s'abstenir de combattre, il n'en sera plus ainsi pour l'ensemble de la cavalerie, à partir du moment où le contact sera établi par la ligne principale; les armées opposées seront alors à environ 72 kilomètres l'une de l'autre, car la distance du cordon d'exploration et de

sûreté doit être de 36 kilomètres au moins, comme on le verra dans la tactique pratique.

La cavalerie trouvera dans cette période de nombreuses occasions de se distinguer : enlèvements de patrouille, interception de courriers, destruction ou rétablissement rapide de voies ferrées, de routes, de ponts au moyen des ressources locales, surprises de hameaux, de villages occupés par la cavalerie ennemie, rencontres et combats avec cette cavalerie, telles sont les diverses opérations qui marqueront toutes les heures des deux ou trois journées de marche qui s'écouleront entre le moment précité et celui du conflit général.

Mais que de qualités sont nécessaires pour être à hauteur d'un tel rôle !

« Il faut naître cavalier léger. Aucun état n'exige autant de dispositions naturelles, un génie de guerre inné, autant que celui d'officier de troupes légères. Les qualités qui font l'homme supérieur, la volonté et la force, l'intelligence, doivent se trouver réunies en lui.

« Constamment livré à lui-même, exposé à des combats fréquents, répondant non-seulement de la troupe qu'il commande, mais encore de celle qu'il protége et éclaire, l'emploi de ses facultés morales et physiques est de tous les instants. Le métier qu'il fait est rude, mais les occasions de s'y distinguer sont de tous les jours : glorieuse compensation qui paie d'autant plus richement ses peines, qu'elle fait plus tôt connaître tout ce qu'il vaut. » (Général de Brack.)

A ce tableau des qualités indispensables aujourd'hui à tout officier de cavalerie, puisque toute la cavalerie doit être de la cavalerie légère, il faut ajouter l'amour de l'étude et du travail, seul capable de lui procurer la

science nécessaire pour l'accomplissement de toutes les petites opérations dont il sera chargé. Il faut qu'il connaisse à fond la manière de construire et de détruire une voie ferrée, l'emploi de cette voie et des moyens de traction, les meilleurs procédés pour mettre rapidement hors de service les locomotives, les wagons, les plaques tournantes, etc., la manière de faire sauter un pont, un viaduc, un tunnel, l'usage du télégraphe et la manipulation des piles, la lecture des cartes, la topographie, la médecine usuelle tant pour le traitement des hommes que pour celui des animaux; il faut qu'il ait de solides notions sur la statistique des pays où il opère; il serait vivement à désirer qu'il en connût aussi la langue, etc.

Que sa mission est élevée! La charge, dans une bataille, ne demandait que le courage et une entière abnégation de soi-même; on a vu que dorénavant elle serait absolument impuissante et n'aboutirait qu'à un écrasement aussi complet qu'inutile. Le véritable rôle de la cavalerie, au contraire, tout en exigeant le même courage et la même abnégation, demande une foule d'autres qualités et la met en mesure de rendre aux autres armes et à la patrie les plus précieux services.

La cavalerie n'a donc rien à perdre à renoncer à une partie de ses traditions, quelque glorieuses et honorables qu'elles soient, pour se renfermer rigoureusement dans la mission que l'avenir lui réserve. Que l'officier de cavalerie soit bien persuadé que son rôle, en changeant de nature, n'a fait que grandir. Qu'il n'hésite donc pas à accepter les modifications nécessaires et à entrer pleinement dans la voie nouvelle.

Assurément, de nos jours, si un officier de cavalerie, faisant partie du cordon de sûreté et envoyé en recon-

naissance, rentrait en annonçant qu'il a sabré 20 cavaliers ennemis, tandis qu'il n'en a lui-même perdu que 10, et restait muet sur ces questions : « Tel village est-il occupé ? Tel pont, tel gué est-il gardé ? Quelle est la force de l'ennemi sur tel point ? Dans quelle direction marche-t-il ? A-t-il de l'artillerie ? etc., etc. », cet officier, eût-il reçu dans son inutile échauffourée la plus belle balafre du monde, ne mériterait qu'une seule réponse : Trente jours d'arrêts de rigueur avec mise à l'ordre, à titre de premier avertissement.

Il reste à examiner si la cavalerie est apte à la poursuite; il n'y a pas de doute possible; c'est même l'objectif le plus sérieux de la cavalerie après celui que je viens de décrire à grands traits. Autant la cavalerie est impuissante sur le champ de bataille, autant, après la défaite de l'ennemi, elle se rendra utile en harcelant sa retraite et en complétant la victoire par la capture des fuyards et des troupes débandées. Il est à remarquer d'ailleurs qu'elle reviendra ainsi à son rôle dominant : le maintien du contact avec l'ennemi. La poursuite est donc une partie essentielle du service d'exploration; elle sera conduite fructueusement jusqu'au moment de la reprise du contact avec les forces régulièrement organisées. Les résultats en seront du reste plus ou moins importants, selon que la défaite de l'ennemi aura été plus ou moins grave. La poursuite doit naturellement être aussi rapide que possible; il n'est pas nécessaire de l'ordonner par des instructions spéciales; aussitôt après la bataille, la cavalerie se déploie comme un vaste éventail en avant du front et des flancs de l'armée, pour reprendre son service d'exploration dont la poursuite se trouve par cela même le corollaire obligé.

Je résume ici la discussion théorique que je viens de développer ; elle a démontré la vérité des propositions suivantes :

1. *La cavalerie ne doit plus être employée comme force de combat sur le champ de bataille.*
2. *Son seul et véritable rôle consiste dans le service d'exploration et ses dérivés naturels (réquisitions, poursuite).*
3. *Une certaine quantité de cavalerie doit être affectée aux armées pour le service des dépêches et l'escorte des généraux.*

Il ne me sera pas difficile de prouver qu'un accord complet existe entre les faits et la théorie, et que la tactique que je viens de décrire peut être suivie très-pratiquement.

Il faut reconnaître, toutefois, que les écrivains qui ont traité cette question de l'emploi tactique de la cavalerie sont peu d'accord entre eux.

Cependant, malgré les divergences de vues, parfois profondes, qui les séparent, il se dégage néanmoins de l'ensemble une tendance générale et manifeste à attribuer au service d'avant-postes une prépondérance marquée. Ce n'est que pendant le long repos qui a suivi les guerres du premier empire, que nous en sommes arrivés à lâcher la proie pour l'ombre.

Après 1830, le général de Brack, rentré au service comme colonel, le constate avec douleur et c'est ce qui lui fait écrire, pour son régiment, son beau livre sur les avant-postes.

Enfin, par une suite, un enchaînement de funestes erreurs, notre cavalerie en est venue à oublier complétement son rôle principal, l'exploration, pour ne se

préoccuper que d'une chose, la bataille, et s'attacher uniquement aux manœuvres en ligne et à la charge.

Malgré les leçons de 1870, les idées sont encore loin d'être nettement assises au sujet du rôle de la cavalerie. Le général Lewal lui-même, tout en repoussant (bien timidement, il est vrai) le système des charges en masse contre l'infanterie, admet encore la charge dite en fourrageurs et l'emploi de la cavalerie sur le champ de bataille.

L'examen des faits de guerre ne peut cependant laisser subsister aucun doute. Les plus récents sont évidemment ceux qui offrent les meilleures garanties pour nous conduire à de justes conclusions, puisqu'ils se sont accomplis dans des conditions sensiblement les mêmes que celles du temps présent. Encore serait-il équitable de tenir compte des progrès réalisés depuis 1870 dans l'armement de l'infanterie et de l'artillerie.

Jetons d'abord un coup d'œil en arrière. Dans les armées de l'antiquité civilisée, la cavalerie était un accessoire de fort peu d'importance. Au moyen âge, époque de barbarie complète, elle était tout. Les chevaliers et leurs montures étaient véritablement blindés comme des monitors à tourelles ; ce qui ne les a pas empêchés de périr misérablement dans ces entreprises insensées, au point de vue militaire, auxquelles on a donné le nom de croisades.

La découverte des armes à feu vient ensuite diminuer l'importance de la chevalerie, au grand regret de la caste féodale, qui résiste le plus longtemps possible à l'arrêt prononcé par la poudre. Les tristes conséquences de cet aveuglement éclatent dans maintes batailles, entre autres, à la bataille de Pavie. Ce n'est guère que sous le règne de Louis XIII que l'infanterie prend une importance

marquée, au détriment de la cavalerie; et, chose singulière, c'est dans le pays le plus entiché de morgue nobiliaire, en Espagne, que ce mouvement est le plus accentué; personne n'a oublié la réputation dont jouissait l'infanterie espagnole, commandée par Fuentès et Merci, réputation qui ne s'effaça devant la nôtre qu'à la suite des victoires de Rocroy, de Fribourg, de Nordlingen et de Lens, remportées par le grand Condé. Les progrès de l'infanterie se prononcent de plus en plus sous Louis XIV, par suite de l'invention de la baïonnette à douille. La cavalerie n'en reste pas moins toujours fort nombreuse et joue, sous Frédéric II, un rôle considérable tant sur le champ de bataille que comme troupe de sûreté. Pendant les guerres de la Révolution, nous avons peu de cavalerie, mais elle est légère, audacieuse, entreprenante. Les guerres de l'Empire donnent peu à peu une extension démesurée à la cavalerie; elle est magnifique, bien montée, encore mieux commandée par tous ces chefs illustres dont le souvenir se perpétuera à travers les âges: les Murat, les Lassalle, les Morand, les Pajol, les Colbert, et tant d'autres. Mais il est facile de constater, d'une part, que cette cavalerie a rarement agi en grandes masses sur le champ de bataille, et, d'autre part, que plus elle est devenue nombreuse, moins elle a rendu de véritables services; au point qu'au lendemain du passage du Niémen, à l'époque de son apogée, elle ne pouvait se mettre en branle pour repousser les Cosaques, sans demander l'appui de l'infanterie et de l'artillerie, diminuant ainsi sa mobilité déjà fort insuffisante.

Dans les guerres récentes, les faits à l'appui de ma thèse abondent. Qui ne se souvient de l'anéantissement de la splendide cavalerie anglaise de lord Cardigan à Balaclava? Il n'est pas un officier d'Afrique qui n'ait

constaté l'impuissance absolue de la cavalerie arabe, des Goums, contre notre infanterie; et pourtant les Arabes sont de terribles cavaliers, puisque chaque fois que notre cavalerie s'est trouvée aux prises avec eux, elle a essuyé des revers. Voilà, certes, un argument de haute valeur qui prouve que la charge en fourrageurs et en groupes, la seule usitée par les Arabes, n'est pas plus efficace contre l'infanterie que la charge en ligne.

J'examinerai avec plus de détails quelques faits de la guerre de 1870:

1. Bataille de Wœrth. — On y trouve deux charges de cavalerie, celle de la brigade Michel et celle de la division Bonnemains.

Vers 1 heure, la brigade Michel (2 régiments de cuirassiers et une partie du 6e lanciers) reçoit l'ordre de charger la gauche des Allemands, pour dégager notre droite fortement compromise par la perte du village de Morsbronn. Cette masse d'environ 1,000 cavaliers se lance sur l'ennemi qui ne change absolument rien à sa formation en ordre dispersé. Le 8e cuirassiers, qui est en tête, éprouve des pertes énormes, cherche un débouché à droite et à gauche de l'infanterie allemande, et s'engouffre comme un torrent, soit dans Morsbronn, soit le long de la face Est du village, où le colonel, 17 officiers et un grand nombre de cavaliers tombent entre les mains de l'ennemi; presque en même temps, on ramenait 130 chevaux sans cavalier. Le 9e cuirassiers, qui suit, n'est pas plus heureux. Ses débris vont rejoindre ceux du 8e qui cherchent une issue vers le N.-E.; de même pour les lanciers. Les restes de la brigade errent à l'aventure entre Morsbronn, Laubach, Valbourg, cherchant vainement à rallier l'armée et tombant de Charybde en Scylla. Un grand nombre d'hommes et de

chevaux sont encore enlevés par les Prussiens et leur 13e hussards qui a un court engagement avec quelques débris de notre malheureuse cavalerie.

A quels résultats matériels correspond cet anéantissement de la brigade Michel ? Dans l'infanterie ennemie, quelques hommes sont renversés et contusionnés; il n'y en a pas un seul de tué.

Vers 3 heures, la division Bonnemains (6 régiments de cuirassiers) est appelée à charger sur les abords du village d'Elsasshausen. L'attaque est reçue par un feu rapide, dans l'ordre où se trouvait l'infanterie allemande. Le 1er cuirassiers est contraint de faire demi-tour, avec des pertes considérables. Le 4e est décimé avant d'avoir seulement aperçu l'ennemi. Le 2e perd en un temps inappréciable 5 officiers tués, le triple de blessés, 129 hommes et 250 chevaux. Le 3e, dont la moitié seulement a donné, perd 7 officiers, 70 hommes et autant de chevaux.

Le résultat est absolument nul.

2. Bataille de Beaumont. — A Mouzon, le 5e cuirassiers charge sur quelques compagnies du 27e régiment d'infanterie prussienne.

La charge se trouve spécialement dirigée contre la 10e compagnie, commandée par le capitaine Helmuth. Cet officier interdit formellement à ses hommes de se former en groupes (la compagnie était en ordre dispersé) et leur ordonne de ne commencer le feu qu'à son commandement.

Le capitaine laisse arriver les cuirassiers, et un feu rapide à volonté, éclatant tout à coup, presque à bout portant, foudroie notre cavalerie dont le brave colonel est le premier tué.

Il n'y a pas une seule perte dans la compagnie prus-

sienne; quelques hommes seulement sont renversés et contusionnés si légèrement qu'ils ne quittent point le rang.

Quant à nous, nous perdons dans la charge 11 officiers, 100 hommes et 150 chevaux; un grand nombre d'hommes et de chevaux vont se noyer ensuite dans la Meuse, en cherchant à la traverser à la nage.

3. Bataille de Sedan. — Vers 1 heure et demie, nos masses de cavalerie (environ 8 à 9 régiments) s'ébranlent pour charger l'infanterie ennemie et dégager l'aile gauche de notre 7e corps. Nos régiments perdent la moitié de leurs effectifs. Trois de nos généraux sont tués et plusieurs blessés. Quant aux Allemands, leurs pertes se bornent à un très-petit nombre d'hommes blessés de coups de sabre, dans des lignes de tirailleurs surprises.

Bien que cette charge ou plutôt ces charges successives aient été conduites avec la plus héroïque bravoure et poussées à fond contre une infanterie fatiguée par 5 ou 6 heures de combat et surprise sur beaucoup de points, les résultats obtenus ont été entièrement nuls, alors que notre cavalerie était pour ainsi dire anéantie.

A peu près à la même heure, mais sur un autre point (au calvaire d'Illy), une partie de la cavalerie allemande charge notre infanterie. « D'un premier élan, dit la relation du grand état-major prussien, les uhlans parviennent à déloger les tirailleurs français du mamelon et à s'emparer d'un canon abandonné, mais un feu meurtrier les oblige ensuite à rétrograder avec des pertes sérieuses. » Il n'est pas difficile de lire entre les lignes.

4. Bataille de Rezonville-Mars-la-Tour. — Vers midi et demi, le général du Preuil avait formé le régiment des cuirassiers de la garde sur deux lignes, de

deux escadrons chacune, qu'il enlève au galop; le 5ᵉ escadron suit, en 3ᵉ ligne. Les cuirassiers vont donner sur des compagnies de la 10ᵉ brigade prussienne. Le capitaine Hildebrand avait déployé les 6ᵉ et 7ᵉ compagnies du 52ᵉ; l'arme haute, l'ennemi laisse approcher la cavalerie française et, à 250 pas, la disperse par un feu meurtrier. Les escadrons filent à droite et à gauche et sont alors fusillés par derrière. Quelques cuirassiers arrivent cependant jusque sur les Prussiens qui perdent le capitaine Hildebrand et deux hommes. Nous perdons 22 officiers, 208 cuirassiers et 243 chevaux! Quel écrasement!

Vers 1 heure, la 6ᵉ division de cavalerie prussienne tente contre notre infanterie une charge que la fusillade arrête à moitié chemin.

Entre 2 et 3 heures, la brigade Bredow, composée du 7ᵉ cuirassiers et du 16ᵉ uhlans, exécute une charge à fond sur notre infanterie. La relation allemande dit plaisamment que notre 1ʳᵉ et notre 2ᵉ ligne sont percées et la charge poussée jusqu'à 2,000 mètres en arrière; poussée sur quoi? sur des moulins à vent, apparemment? Il serait assurément singulier qu'une ligne que l'on ouvre exprès ne soit pas percée, et qu'une charge poussée à fond dans ces conditions ne soit pas obligée, en raison de sa vitesse même et pour échapper aux balles, de dépasser de beaucoup le but. Le rapport prussien reconnaît que les 6 escadrons qui ont fourni la charge ont perdu 17 officiers, 363 hommes et 409 chevaux, sur un effectif total de 800 cavaliers. Quant à nous, nous ne perdons que quelques chevaux et servants d'une batterie qui s'était trouvée sur le parcours de la charge.

C'est vers 7 heures du soir qu'a lieu le choc des masses de cavalerie française et allemande. Les Allemands s'at-

tribuent, à cette occasion, une glorieuse victoire et donnent à cette rencontre le mérite d'avoir dégagé leur aile gauche. Le rapport français dit, contrairement à la relation prussienne : « A la droite, l'ennemi tente, avec une grosse masse de cavalerie, de tourner le 4e corps ; le général Ladmirault la fait charger par la nombreuse cavalerie qu'il a lui-même sous la main, et, après des charges successives où, des deux côtés, on se bat avec acharnement, l'ennemi se retire....... L'aile gauche prussienne se met définitivement en retraite. »

A propos du même épisode, le général Lewal est d'avis que les Prussiens commettent une erreur manifeste dans leur appréciation, car « leur cavalerie, en se retirant, découvrait entièrement la gauche de leur armée. Il restait encore cinq régiments de la division Clérembault et un de la division Legrand qui n'avaient pas donné. Ces six régiments, soutenus par les six qui venaient de combattre, auraient facilement pu renouveler l'attaque contre les six régiments prussiens ; c'est ce qui explique pourquoi ceux-ci, se disant vainqueurs, ont néanmoins battu en retraite. »

Cet épisode met en lumière deux faits intéressants : Le premier est que notre armée, forte d'au moins 130,000 hommes présents sur le champ de bataille, avait des dispositions tactiques tellement défectueuses qu'elle a pu être menacée d'être tournée par les Prussiens dont le nombre maximum a été de 70,000 ! Encore faut-il remarquer que notre aile gauche, appuyée à Metz, jouissait d'une entière sécurité. Le deuxième est que douze régiments de cavalerie s'entre-choquent avec une ardeur furieuse et qu'en somme les pertes sont très-légères ; tandis que, pour peu que la cavalerie aborde l'infanterie, elle perd régulièrement la moitié de son effectif. Quel

témoignage éclatant de la puissance prépondérante et irrésistible du feu !

En présence de cet anéantissement invariable de la cavalerie chargeant l'infanterie, dans les conditions les plus diverses de terrain, de formations, de fatigue plus ou moins grande des troupes, etc., etc., est-il permis d'hésiter à conclure ? Non, mille fois non : toutes ces charges de la guerre de 1870, aussi bien du côté des Prussiens que du nôtre, sont d'héroïques folies ; elles commandent l'admiration pour ces braves, courant sans sourciller au-devant d'une mort certaine ; mais il faut absolument rejeter, pour n'y jamais revenir, ces procédés tactiques d'un autre âge. N'est-il pas évident que, dans tous les cas que j'ai cités, 100 fantassins, même 50, 40 seulement, résolus et bien postés ou bien dirigés, eussent au moins produit un effet appréciable, en infligeant des pertes à l'ennemi ? Et ne vaut-il pas mieux sacrifier 100 ou 50 hommes, avec la certitude de produire un résultat, que d'en envoyer 200 ou 300 à une mort aussi inutile qu'inévitable ? Poser de pareilles questions, c'est les résoudre.

D'aucuns prétendent que la charge de cavalerie a pour effet, à certains moments critiques, de retarder la marche de l'ennemi ; outre que la moindre compagnie d'infanterie ferait bien mieux l'affaire, cette théorie est doublement fausse :

1° Parce que la durée d'une charge est toujours fort courte et que, n'étant jamais suivie d'aucun effet matériel, elle ne saurait dès lors retarder sensiblement l'ennemi ;

2° Parce que l'anéantissement de la cavalerie qui en résulte a ces deux conséquences : priver l'armée des éléments de son service d'exploration et laisser ainsi

le champ libre à la cavalerie ennemie pour ce même rôle et surtout pour la poursuite en cas de défaite.

Si notre retraite, après Wœrth, a pu se faire aussi tranquillement (quoique en désordre), malgré la désorganisation de notre cavalerie, la faute en est aux Allemands qui ont perdu notre contact. Nul doute que leur cavalerie, bien employée, aurait pu faire, pendant plusieurs jours, de véritables razzias de troupes débandées, sans être contrariée par la nôtre, puisqu'elle était à demi détruite.

L'examen des faits conduit donc aux mêmes conclusions que le raisonnement. Dès lors, ces conclusions prennent un caractère de certitude mathématique dont il serait aussi puéril qu'insensé et dangereux pour l'avenir de ne pas accepter pleinement les conséquences; l'esprit de la cavalerie doit être dirigé exclusivement vers le seul et véritable objectif de cette arme, l'exploration. La cavalerie n'a rien à y perdre; son rôle s'en trouve, au contraire, singulièrement grandi et élargi; et quand même il n'en serait pas ainsi, il est superflu de dire qu'un intérêt particulier ne saurait primer l'intérêt général.

J'arrive au service d'exploration. Depuis les temps les plus reculés, dans toutes les armées régulières ou irrégulières, ce service a été confié à la cavalerie. Pour ne pas m'étendre outre mesure, je ne ferai que rappeler les hardis coups de main exécutés souvent à des distances prodigieuses de l'armée par la cavalerie légère de la Révolution et de l'Empire, les exploits aventureux de la cavalerie américaine pendant la guerre de sécession, et j'examinerai rapidement, à un point de vue d'ensemble, comment le service de sûreté a été exécuté en 1870.

Tout le monde sait aujourd'hui de quelle manière

intelligente les Allemands ont su employer leur cavalerie pour couvrir et dérober les mouvements de leurs armées. Un rideau épais, comme une sorte de nuage, était presque toujours interposé, à plusieurs jours de marche, entre leurs armées et les nôtres. Aussi avons-nous été fort mal renseignés sur leurs mouvements, tandis que, la plupart du temps, ils ont été au courant de nos marches et de nos projets. Certes, ils ont fait aussi des fautes, et je ne suis point disposé à les admirer toujours et quand même. Ils ont quelquefois perdu le contact, lourde faute que l'on doit éviter à tout prix; rien n'est plus mauvais, parce qu'on est alors exposé à donner de fausses directions aux armées et à leur imposer des fatigues inutiles.

Mais si l'on jette un regard de notre côté, ce ne sont plus des fautes isolées, momentanées, que l'on constate; c'est une faute immense, ininterrompue, qui commence le premier jour de la guerre et ne finit que le dernier; notre cavalerie, préoccupée d'une seule idée, la bataille, n'a pas songé un seul instant à l'exploration. Au lieu de précéder ou de suivre nos armées à 25 ou 30 kilomètres au moins pour les éclairer, elle s'est constamment tenue sous leur protection. Faire des reconnaissances journalières ne signifie rien, absolument rien. Vous marchez pendant 4 ou 5 heures, vous ne découvrez aucune trace de l'ennemi, et, dès que vous avez les talons tournés, il arrive. Qui ne se souvient de la reconnaissance faite dans la matinée de Wissembourg? On rentre sans rien signaler; une demi-heure après, des batteries allemandes, postées sur des hauteurs dominantes, canonnaient notre camp et la ville; dans la matinée du 16 août, une division entière de cavalerie se laisse surprendre dans son campement, à 1,500 mètres, 2,000 mètres au plus,

par l'artillerie prussienne et est mise dans le plus grand désordre. Le 30 août, le régiment de uhlans n° 17, en reconnaissance dans les parages de Belval, vers 5 heures du matin, aperçoit des camps français à Beaumont. Le colonel envoie un escadron jusque dans notre voisinage immédiat. Cet escadron, sans être vu, constate que nous nous reposons en toute confiance. Ces renseignements sont aussitôt transmis à la 8e division d'infanterie ; les têtes de colonne de cette division accélèrent leur marche et viennent s'établir, toujours sans être vues, à 600 pas de nos camps, en profitant du couvert des bois environnants ; l'artillerie se poste et les Allemands n'attendent plus pour agir que l'entrée en ligne de toute la division ; mais, l'éveil ayant fini par être donné dans un de nos camps, vers midi et demi, un feu violent éclate subitement de toutes parts et sème le désordre parmi nos troupes.

Ces faits douloureux font ressortir combien l'esprit de notre cavalerie était, à ce moment de notre histoire, inconscient de la véritable mission de cette arme ; aussi les services qu'elle a rendus sont-ils bien légers en comparaison du courage et du dévouement quelquefois sublimes dont elle a fait preuve sur les champs de bataille.

Le résultat le plus important que procure un service d'exploration bien organisé est de rendre absolument impossibles les surprises, les chocs imprévus, les batailles de rencontre. On voit sans peine quel avantage immense cela constitue pour le chef d'une armée, qui se trouve ainsi en mesure de choisir son champ de bataille, de bien l'étudier, de concentrer ses troupes en temps opportun, de les disposer d'avance pour le combat, avec calme, réflexion, maturité, ou, dans certains cas, d'éviter la lutte, en se retirant à temps. Aussi, peut-on dire avec raison qu'un bon service d'exploration

prépare et garantit la victoire. Ce service n'ayant, pour ainsi dire, pas existé de notre côté en 1870, toutes les batailles que nous avons livrées ont été pour nous des batailles de rencontre; nos forces étaient disséminées, ne pouvaient se prêter un appui mutuel et plusieurs fois nous avons été surpris de la façon la plus déplorable. C'est en vue d'empêcher le retour de pareilles fautes, dont les conséquences sont le plus souvent si graves, que doit être réglé désormais le rôle de la cavalerie.

La tactique d'exploration étant intimement liée à l'organisation même de la cavalerie, je me trouverai amené naturellement à dire quelques mots de l'organisation et de l'effectif qui conviennent à cette arme en vue du service d'exploration.

Une armée en marche occupe un front d'une vaste étendue. Ce front doit être couvert par la cavalerie ainsi que les flancs; c'est là le but du service d'exploration. Pour déterminer exactement comment se fera ce service et quel effectif il y faudra employer, il faut se baser sur plusieurs éléments de calcul qui sont les suivants :

1. *Étendue du front de marche.*
2. *Profondeur de marche.*
3. *Nécessité de protéger l'armée à une distance assez grande pour qu'elle dispose toujours d'un jour au moins pour sa concentration.*
4. *Nécessité de conserver constamment le contact avec l'ennemi, à quelque distance qu'il se trouve.*
5. *Nécessité de concilier toutes ces obligations avec la somme de fatigues que peut fournir la cavalerie.*
6. *Chiffre des forces militaires actives de la nation.*

Les paragraphes 1, 2, 4, 5, 6 ont une influence évi-

dente soit sur l'effectif de la cavalerie, soit sur l'organisation de son service.

Quant au paragraphe 3, il constitue une condition nécessaire et suffisante tout à la fois. En effet, d'une part, si l'on ne se donnait pas la faculté de pouvoir à tout instant disposer d'un jour pour se concentrer, on s'exposerait à être écrasé en détail par un ennemi plus prévoyant qui se présenterait avec toutes ses forces sous la main ; et, d'autre part, avec ce délai d'un jour, on sera assuré d'être toujours en mesure de se concentrer pour la bataille, pour peu que les fronts de marche soient calculés en conséquence, ce que l'on ne manque pas de faire.

On sait qu'il est impossible de faire marcher une armée sur une seule route ; elle y occuperait une profondeur telle qu'il faudrait plusieurs jours pour la déployer en avant. Aussi fait-on marcher par corps d'armée, une route étant généralement affectée à chaque corps ; bien entendu, si le nombre et le rapprochement des routes parallèles ou à peu près le permettent, il sera encore mieux de faire marcher par colonne de division. Le front de marche qui en résulte ne peut évidemment dépasser une certaine limite supérieure ou inférieure, sous peine soit d'enlever toute cohésion et toute force à l'armée, soit d'amener le désordre et la plus grande difficulté dans les marches par une trop grande concentration. La limite maxima est donnée par cette considération que l'armée doit pouvoir toujours se concentrer en une marche ordinaire sur un point quelconque du front, par conséquent sur une aile, en se plaçant dans l'hypothèse la plus défavorable. Quant à la limite inférieure, elle dépend du nombre des corps d'armée et de celui des grandes routes qui convergent vers l'objectif de l'armée.

Si l'on admet le principe qu'un champ de bataille ne doit pas dépasser une étendue telle que le commandant en chef, placé vers le centre, ne puisse, à l'aide d'une bonne jumelle de campagne, suffisamment discerner les détails du terrain et des mouvements de troupes, soit environ une vingtaine de kilomètres, on voit que l'on ne pourra jamais déployer que 3 corps ($6,480 \times 3 = 19,440$). Par suite, une armée ne saurait utilement comprendre plus de 5 corps, car c'est déjà beaucoup que d'avoir 2 corps sur 5 en réserve d'armée. D'un autre côté, au-dessous de 3 corps, il est préférable d'organiser une armée en divisions, puisqu'on supprimera ainsi, sans inconvénient, un rouage intermédiaire, le commandement de corps. La composition d'une grande armée peut donc varier de 3 corps à 5. Je baserai mes calculs sur l'armée moyenne de 4 corps, dont le front de marche est d'ailleurs le même que celui d'une armée de 5 corps.

Une armée de 4 corps, conservant un corps en réserve, a un front de bataille de 19,440 mètres (n'oublions pas qu'il s'agit ici d'un calcul théorique avant tout). Par conséquent, le front de marche maximum est tel que, si on en retranche 19,440 mètres, le reste est égal à la longueur moyenne de l'étape de guerre, de telle sorte que le corps le plus éloigné puisse venir prendre sa place de bataille en un jour de marche. L'étape rationnelle et moyenne doit être estimée au moins à 24 kilomètres, car cette distance est franchie en 7 heures de marche, à raison de 3 kilomètres et demi à l'heure, halte horaire comprise; c'est une allure très-modérée et il reste ainsi 17 heures par jour au soldat pour se reposer, préparer ses aliments et prendre ses repas; mettons que la préparation des aliments, y com-

pris les diverses corvées et le temps employé à manger, emploie 8 heures, il reste encore 9 heures de sommeil plein, chiffre plus que suffisant. Une tactique de marche bien étudiée et bien comprise doit donc arriver à faire faire aux armées, sans difficulté et sans fatigue pour les troupes, au moins 24 kilomètres par jour; ce chiffre pourra facilement être dépassé par les beaux temps et les longs jours d'été. Le front de marche maximum est donc égal à 24,000+19,440=43,440 mètres.

D'autre part, l'examen de la carte de France montre que les voies principales de communication, convergeant vers une direction générale, sont espacées en moyenne de 12 kilomètres. Par conséquent, puisqu'une armée de 4 corps conserve 1 corps en réserve et que ce corps de réserve peut, sans inconvénient, au point de vue tactique, marcher en arrière des trois autres, sur la même route que l'un d'eux, la limite minima du front de marche est de 24 kilomètres (une route à chaque aile, une au centre). En prenant la moyenne entre les limites supérieure et inférieure, on obtient un front de marche moyen de 33,720 mètres, soit 34 kilomètres en nombre rond.

La profondeur de marche du corps d'armée, en colonne de combat, est d'environ 25 kilomètres, ce qui donne deux flancs de 25 kilomètres à protéger. Enfin, pour que l'armée, menacée d'une attaque, dispose d'un jour pour sa concentration, il faut que le cordon de sûreté et de protection soit à une distance minima telle, qu'au moment où la dépêche annonçant l'ennemi parviendra à l'armée, l'ennemi se trouve encore éloigné d'au moins une étape, soit 24 kilomètres. Or, la vitesse de marche d'un cavalier, pour un long parcours, avec relais, est de 12 kilomètres à l'heure, et celle d'une

armée forçant sa marche, de 4 kilomètres au plus. Donc, si on appelle D la distance cherchée et d la différence entre cette distance et 24 kilomètres, on a :

$$D - d = 24, \text{ d'où } D = 24 + d \quad (1)$$

$$\frac{D}{12} = \frac{d}{4}, \text{ d'où } d = \frac{4D}{12} = \frac{D}{3} \quad (2)$$

En substituant à d, dans l'équation (1), sa valeur tirée de l'équation (2), on a :

$$D = 24 + \frac{D}{3}, \text{ d'où } \frac{2}{3} D = 24,$$

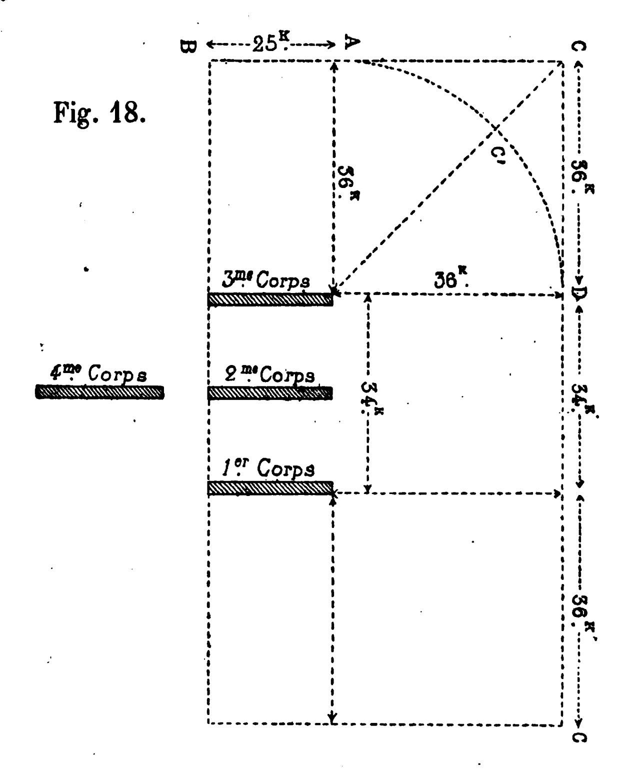
$$\text{et } D = 36 \text{ kilomètres.}$$

Telle est la distance minima à laquelle doit se trouver la ligne principale de cavalerie en avant et sur les flancs de l'armée. Quoique étant un minimum, cette distance est suffisante, puisque, en supposant une marche accélérée de l'ennemi, elle donne un délai de 24 heures pour se préparer au combat, et que, d'un autre côté, il y a un avantage évident à ne pas éloigner le gros de la cavalerie plus que cela n'est nécessaire ; la cavalerie sera ainsi moins en l'air, plus concentrée et plus capable de résistance ; c'est en avant de ce réseau de protection qu'on mettra en œuvre le système de l'exploration proprement dite, dont une partie sera poussée jusqu'au contact de l'ennemi.

La distance normale de protection en avant et sur les flancs est donc de 36 kilomètres. Il s'ensuit que l'étendue du front à couvrir est égale au front lui-même (34 kilomètres) augmenté de 36 kilomètres de chaque côté, soit au total 106 kilomètres. Deux flancs (à 25+36 kilomètres) donnent 122 kilomètres. Ainsi, théoriquement, l'armée en marche devra être couverte sur un

périmètre de 228 kilomètres, comme le montre la figure 18.

Fig. 18.



Il est clair que la cavalerie qui protégera le front devra se relier en arrière avec l'armée, et puisque les extrémités du front de la cavalerie débordent le front de marche même de l'armée de 36 kilomètres de chaque côté, les flancs de l'armée s'en trouveront déjà garantis dans une certaine mesure; pour compléter la sécurité des flancs, il suffira donc de détacher des extrémités du front une certaine force de cavalerie pour être affectée spécialement à chaque flanc et compléter le service, surtout dans la partie AB, comprise entre le front de

marche de l'armée et la queue des corps de 1re ligne. Dans cette dernière partie, il faut placer au moins deux régiments espacés d'une douzaine de kilomètres et reliés entre eux par des postes de correspondance. La région AC′ (AC′D étant un arc de cercle d'un rayon de 36 kilomètres) est déjà explorée et protégée par une partie des régiments affectés au front; un renfort d'un régiment placé vers le milieu de l'arc de cercle AC′ suffira donc ici. Ainsi, il nous faut sur chaque flanc trois régiments. Combien en faut-il sur le front?

Il est évident que le service ne sera efficace qu'à la condition que toutes les routes conduisant vers l'armée soient parfaitement surveillées. Cette condition ne pourra elle-même être remplie qu'en affectant à chaque voie principale une certaine force de cavalerie qui rayonnera à droite et à gauche et se reliera avec la cavalerie des voies principales voisines. Comme, en France, les voies convergeant d'un périmètre donné vers le centre sont espacées en moyenne de 12 en 12 kilomètres, il nous faut donc la cavalerie nécessaire pour explorer un nombre de voies égal à $\frac{106}{12}$. La surveillance de chacune d'elles devra s'étendre à 6 kilomètres de chaque côté; sur chaque voie, un détachement doit être poussé jusqu'au contact avec l'ennemi; le gros devant se trouver à 36 kilomètres de l'armée, des détachements de correspondance devront le relier à l'armée pour la transmission rapide des renseignements et des ordres; la ligne formée par les groupes principaux n'est pas seulement destinée à fournir le service d'exploration en avant et celui de liaison en arrière; cette ligne doit encore être une ligne de protection efficace; elle doit être assez forte pour résister aux entreprises de la cavalerie ennemie qui auraient pour but de percer le rideau et de venir

inquiéter les colonnes de marche. Enfin, il faut évidemment que le service d'exploration de chaque route soit sous la direction d'un seul chef et que le groupe principal soit d'un effectif au moins égal à celui des fractions disséminées en avant, sur les flancs et en arrière, afin de pouvoir les relever toutes les 24 heures. Ces diverses considérations démontrent que ce ne sera pas trop d'un régiment, à la composition actuelle de 4 escadrons de guerre, pour l'exploration de chaque route et les accessoires (postes de correspondance en arrière et service connexe des réquisitions), et d'une réserve de 1 régiment concentré pour 2 en exploration, afin d'assurer une base solide de ralliement et de résistance. Ce régiment marchera soit avec la portion principale d'un des 2 régiments d'exploration correspondants, soit, de préférence, sur une route intermédiaire, toutes les fois qu'il en trouvera l'occasion. L'organisation qui se présente tout naturellement à l'esprit, dans ces conditions, est celle en brigades de 3 régiments, en affectant une de ces brigades à deux voies à explorer sur le front et une à chaque flanc. Il va sans dire que ces brigades seront groupées autant que possible 2 par 2 sous le commandement d'un général de division.

Bref, pour une armée de 4 corps, il faut un nombre de brigades de 3 régiments égal à $\frac{106}{12 \times 2}+2$. Notre organisation militaire comporte 19 corps d'armée; un 20e serait de suite formé, au moment du besoin, par l'infanterie et l'artillerie de marine, la gendarmerie, etc. Nous pouvons donc mettre sur pied 5 armées moyennes de 4 corps, pour lesquelles il faut un nombre de brigades de cavalerie égal à $\frac{106}{12 \times 2}+2 \times 5=32$, en nombre rond; nous verrons plus tard que ce chiffre, pour diverses raisons, doit être légèrement forcé et porté à 35

brigades, constituant 3 divisions à 3 brigades et 13 divisions à 2 brigades.

Comment sera constitué le service d'exploration? La fraction envoyée jusqu'au contact avec l'ennemi, pouvant se trouver fort éloignée, devra être indépendante, ce qui exige un chef énergique, actif et très-intelligent. Elle devra nécessairement vivre sur le pays, être d'un faible effectif, pour se dérober facilement à l'ennemi; les cavaliers qui la composeront devront être robustes, très-alertes, très-bien montés et, autant que possible, versés dans la langue du pays. Pour tous ces motifs, le mieux sera de choisir avec soin dans tout le régiment une vingtaine de cavaliers dont on confiera le commandement à un officier éprouvé. Cet officier aura pour mission essentielle de maintenir le contact, avançant quand l'ennemi reculera, reculant quand l'ennemi avancera, se cachant le mieux possible, toujours sur le qui-vive, évitant toute espèce d'engagement, sauf dans les cas assez rares où il pourra enlever à coup sûr un petit groupe isolé, intercepter un courrier, etc.; il fera connaître en arrière les mouvements importants de l'ennemi et les renseignements utiles qu'il pourra recueillir.

On trouvera sans doute que ce détachement si faible est bien en l'air; il ne faut pas oublier qu'il se relie aux détachements analogues des routes voisines, et qu'en cas d'alerte son devoir n'est pas de combattre, mais de fuir pour revenir bientôt après; la faiblesse et la bonne composition de son effectif forment, avec la connaissance approfondie du pays, sa plus efficace garantie de sécurité; et, s'il est tant soit peu vigilant, il trompera toujours l'ennemi. Il est bien entendu qu'il se reliera avec la cavalerie en arrière, pour la transmission des

nouvelles, par des groupes de deux cavaliers chacun, échelonnés nécessairement à une assez grande distance les uns des autres, et de telle sorte que le gros du détachement ne se réduise pas de plus de moitié environ. Quelques écrivains militaires vont jusqu'à prétendre que, dans certains cas, la cavalerie doit être gardée par de l'infanterie ! Sur le champ de bataille, oui ; ailleurs, jamais. Dans une bataille rangée, la cavalerie, lorsqu'elle n'opérera pas en dehors des ailes, sera concentrée en arrière et sous la protection des lignes d'infanterie. L'auteur des *Études de guerre* est cependant d'avis que « la cavalerie en exploration pourra quelquefois être soutenue par une certaine force d'infanterie ». Je crois que rien ne serait plus illogique : d'abord parce qu'on diminuerait ainsi sensiblement la vitesse de la cavalerie, vitesse qui fait toute son utilité et toute sa force, ensuite parce qu'explorer n'est pas combattre, mais chercher à voir, et, dès que l'on a vu, se sauver à bride abattue, si l'on n'est pas en force et qu'on soit découvert soi-même par l'ennemi. Il ne faut pas confondre ces deux choses si différentes : l'exploration, service général, permanent, très-éloigné de l'armée, et la reconnaissance, opération essentiellement partielle, temporaire et rapprochée de l'armée. Les seules reconnaissances à faire au loin seront les grandes reconnaissances offensives de cavalerie, ayant pour but de percer le rideau ennemi ; mais ces reconnaissances devront être conduites avec la plus grande rapidité, ce qui, joint à l'éloignement de l'armée, exclut la présence de l'infanterie et admet tout au plus celle de l'artillerie à cheval.

Avec un service d'exploration bien organisé et bien exécuté, les reconnaissances non offensives sont absolument sans objet pour l'infanterie; elles ne deviennent

nécessaires que lorsque le service d'avant-postes remplace le service d'exploration disparu, c'est-à-dire à partir du moment où, la collision des deux armées étant devenue imminente, la cavalerie s'est ralliée et concentrée en arrière ou en dehors des ailes. Sa rapidité de locomotion donne à la cavalerie des garanties de sécurité, une indépendance que n'ont pas les autres armes. Donc, en principe, la cavalerie n'étant pas faite pour combattre mais pour voir, devra opérer seule; et, si loin qu'on en pousse le plus petit détachement, il sera toujours en sûreté s'il se relie aux détachements latéraux de même nature et s'il prend les mesures les plus élémentaires de vigilance.

Le groupe principal sera composé de deux escadrons, à 36 kilomètres de l'armée, sous les ordres directs du colonel. Cette colonne s'éclairera jusqu'à 10 kilomètres en avant, par un escadron qui explorera soigneusement le terrain à droite et à gauche; enfin, le 4e escadron sera employé comme il suit: pour la transmission des renseignements et des ordres, 1 peloton sera échelonné en trois groupes entre le gros et l'armée, de 9 en 9 kilomètres. Les 3 autres pelotons seront mis à la disposition d'un fonctionnaire administratif, chargé de diriger le service des réquisitions, et d'un ou plusieurs officiers du service d'état-major chargés de parfaire la reconnaissance topographique de la région traversée, dont les cartes ne donnent qu'une idée plus ou moins complète.

Quant au régiment de réserve destiné à donner de la cohésion à la ligne de protection proprement dite, s'il dispose d'une route intermédiaire entre les deux régiments d'exploration de la brigade, il marchera concentré à la hauteur des gros de ces régiments; sinon,

il marchera en arrière du gros de l'un d'eux. Le commandant de la brigade se tiendra habituellement avec le régiment de réserve. Dans ces conditions, les régiments d'exploration relèveront journellement les deux escadrons employés en avant et en arrière, et on établira un tour entre le régiment tenu en réserve et les deux autres, de telle sorte que chaque régiment soit alternativement dans un repos relatif pendant deux jours consécutifs. Les figures 19 et 20 donnent tout ce dispositif d'une brigade de cavalerie.

Il est évident que la cavalerie, placée à 36 kilomètres de l'armée, devra en principe vivre de réquisitions ; les voitures régimentaires de vivres et bagages marcheront avec le gros de chaque régiment, à quelque distance en arrière ; mais on ne devra y recourir que lorsqu'il y aura impossibilité de faire autrement ; et, dans ce cas, les voitures devront se réapprovisionner aux convois de l'armée dans le plus bref délai. Cette éventualité se présentera rarement, car des calculs statistiques, basés sur la densité moyenne de la population et sur l'importance des approvisionnements entretenus par elle en céréales, bestiaux et fourrages, ont établi que les pays européens peuvent nourrir un minimum de 3,000 hommes de passage par kilomètre de front et par 24 heures. Or, dans le cas actuel, en comptant le régiment à 800 hommes, chiffre exagéré, nous n'avons que 100 hommes et 100 chevaux par kilomètre (3 régiments à 800 hommes pour 24 kilomètres de front).

Sans doute, cette manière de faire vivre la cavalerie ne plaira pas à certains administrateurs épris de la règle. Si l'on entend par administration la satisfaction minutieusement méthodique des besoins ou plutôt seulement des droits, il ne faut pas hésiter à proclamer

bien haut qu'une armée en campagne ne doit pas et ne peut pas du reste être administrée; il lui faut vivre avant tout et partout, envers et contre tous les règlements d'administration et de comptabilité; vouloir pourvoir à ses besoins par une méthode aussi correcte et aussi méticuleuse que celle du temps de paix, ce serait la condamner d'avance à l'inertie, ce serait renoncer à la liberté d'allures, à la rapidité de mouvement qui sont les signes caractéristiques des bonnes opérations de guerre. Une pareille armée ne serait plus faite pour chercher l'ennemi et le battre, mais pour marcher à la remorque de ses convois (étrange interversion des rôles!), et pour produire des comptes et des justifications. En un mot, ce qu'il faut à une armée en campagne pour la faire vivre partout, ce n'est pas un administrateur, dans l'acception usuelle et étroite du mot, c'est un vivrier toujours prêt à sacrifier les règles du temps de paix et à pourvoir largement aux besoins par tous les moyens possibles, non-seulement quand la nécessité le veut, mais encore toutes les fois que le commandement y trouve le plus léger avantage pour ses opérations. Peu importe qu'à la fin d'une guerre on se trouve avoir dépensé 100 ou 200 millions en plus, si, à ce prix, l'armée a pu jouir de la liberté d'allures qui procure le succès, tout en étant bien nourrie.

Il va sans dire que si les petits détachements de contact doivent surtout agir par ruse, à un moment donné, pour percer le rideau opposé et constater d'une manière effective l'emplacement des forces de l'ennemi, ou les directions suivies par ses colonnes, etc., des brigades et des divisions entières de cavalerie se réuniront pour pousser de rapides pointes offensives, traverser de force

les lignes de sûreté ennemies, recueillir *de visu* des indications certaines et déjouer ainsi les ruses d'un adversaire qui, à l'abri d'un rideau trompeur, aurait voulu donner le change sur ses points de concentration ou sur la véritable direction de sa marche. Ces grandes reconnaissances offensives devront même être assez fréquentes et surtout être poussées avec vigueur et rapidité. Elles seront exécutées de préférence par les régiments tenus en réserve, plus disponibles puisqu'ils marchent groupés ; ces régiments se concentreront en un point commun choisi en avant du front d'exploration et mettront pour cela à profit les routes et chemins transversaux à la direction générale de la marche. Pendant ce temps, les régiments d'exploration compris dans la zone de la reconnaissance offensive se concentreront chacun sur la route qu'il suit, pour offrir une base de ralliement en cas d'échec et de poursuite par l'ennemi, sans laisser pour cela de trop grands vides sur le front d'exploration ; quant à ceux marchant en dehors de cette zone, ils continueront leur service ordinaire, mais en redoublant de vigilance.

L'artillerie à cheval ne devra accompagner la cavalerie dans ces grandes reconnaissances offensives que si l'état des chemins, connu par les renseignements reçus des détachements de contact, est assez bon pour ne pas diminuer sensiblement la mobilité du matériel roulant ; dans le cas contraire, les sections des régiments qui participeront à la reconnaissance se réuniront à celles des régiments restant sur le front de protection.

Nous avons vu que le nombre des brigades à 3 régiments nécessaires à une armée de 4 corps est égal à $\frac{106}{12 \times 2} + 2$, soit 7 en nombre rond, en se basant sur un espacement moyen des voies principales égal à 12 kilo-

mètres ; il en est de même pour une armée de 5 corps, puisqu'elle a le même front de marche ; dans les mêmes conditions, le chiffre trouvé pour une armée de 3 corps, dont le front de marche moyen est de 25 kilomètres, est égal à $\frac{97}{12 \times 2} + 2$, soit 6 en nombre rond.

6 ou 7 brigades à 3 régiments de 4 escadrons de guerre, tel est donc en moyenne l'effectif de cavalerie qui convient à une armée de 3, 4 ou 5 corps, pour le service d'exploration et de sûreté. Il est évident que, dans l'application, le nombre des brigades sera exactement proportionné à celui des grandes voies sillonnant la contrée où l'armée est destinée à opérer ; mais, dans une grande guerre où une armée quelconque est appelée à agir dans les pays les plus variés au point de vue topographique, tantôt en plaine, tantôt dans les montagnes, et à passer rapidement d'une région dans l'autre, il est clair qu'on ne saurait à tout instant modifier l'organisation de l'armée comme on change un décor de théâtre dans une féerie. Il est donc absolument juste de dire, quelque paradoxale que puisse paraître cette opinion, et n'en déplaise aux maîtres ès tactique et stratégie, que la composition des grandes armées, en vue d'une guerre prolongée, doit être identique, invariable et telle qu'elle puisse s'accommoder de toutes les situations. Il en résulte qu'on doit pouvoir attribuer 6 brigades de cavalerie à toute armée de 3 corps et 7 à toute armée supérieure, et qu'en prévision de la constitution de cinq armées, dont une centrale de 4 corps, deux flanquantes de 3 corps et une de réserve de 4 corps, pour la frontière nord-est, plus une de 4 corps pour la frontière des Alpes, il faut 33 brigades. Si l'on en ajoute 2 pour les 2 corps d'armée restant disponibles et constituant une réserve entre Lyon et Belfort, par

exemple, on arrive au chiffre de 35 brigades ou 105 régiments. Il reste à voir quelle doit être l'organisation de cette cavalerie.

Le service d'exploration, permanent et s'étendant à toute l'armée en marche, ne peut se faire avec ensemble et efficacité qu'à la condition de recevoir directement son impulsion du commandant en chef, qui est seul apte à déterminer, d'après le mouvement général de l'armée, l'étendue du front à surveiller et à en faire la répartition entre les diverses unités de la cavalerie; si le service d'exploration était spécial aux corps d'armée et aux divisions, il serait nécessairement morcelé, divisé, sans liaison possible entre ses différentes parties, puisque chaque divisionnaire ou commandant de corps donnerait ses instructions journalières, cela va de soi, d'après le mouvement particulier de sa division ou de son corps; ces appréciations individuelles seraient une cause évidente de divergence dans le service d'exploration, outre qu'un commandant de corps et surtout de division ne saurait être exactement au courant des mouvements de toutes les autres unités de l'armée et des instructions données à leur cavalerie par les chefs de ces unités. D'autre part, on ne saurait admettre que le commandant en chef de l'armée soit en relations directes avec 7 commandants de brigades, car il en résulterait une complication excessive dans la confection et la transmission des ordres généraux. On se trouve donc amené logiquement à organiser la cavalerie en divisions indépendantes, recevant directement les ordres du commandant en chef de l'armée. Étant donné qu'une armée aura 7 brigades de cavalerie, l'organisation en divisions et la constitution du service se présentent naturellement à l'esprit de la manière suivante : Les

7 brigades formeront 3 divisions : 1 division de 3 brigades au centre, explorant la partie la plus importante du front, et 2 de 2 brigades aux ailes, explorant les extrémités du front et les flancs. La division du centre (9 régiments) déploiera 6 régiments et en conservera 3 en réserve sur la ligne de protection; les divisions de droite et de gauche déploieront chacune 2 régiments avec 1 en réserve, sur le front, et 1 brigade sur le flanc. L'organisation sera analogue dans une armée ne comptant que 6 brigades de cavalerie; seulement, les 3 divisions seront de 2 brigades. Il faudrait donc, dans l'hypothèse faite plus haut, 3 divisions à 3 brigades et 13 à 2 brigades.

L'ordre de mouvement journalier de l'armée indiquera d'une manière précise, aux trois divisionnaires de cavalerie, la direction et la limite de leur marche du lendemain : la 1re division explorera le pays en partant de la ligne AB, de façon à arriver sur la ligne A'B'; pour la 2e division, ce sera de BC en B'C', et de CD en C'D' pour la 3e. Les divisionnaires agiront de même à l'égard de leurs brigadiers et ces derniers à l'égard de leurs colonels, en attribuant généralement une voie principale à chaque régiment déployé. C'est la seule méthode qui permette de donner au service d'exploration la précision, l'ensemble et la coordination sans lesquels la sécurité serait illusoire.

L'auteur des *Études de guerre* est diamétralement opposé à la constitution de la cavalerie en divisions indépendantes et recommande celle en cavalerie divisionnaire; j'ai montré plus haut les vices radicaux inhérents à ce dernier système, et il ne me sera pas difficile de réfuter les objections généralement élevées contre les divisions indépendantes. La première et la plus

importante sur laquelle se fonde M. le général Lewal est tirée de la difficulté d'employer la cavalerie en grandes masses soit pour le combat, soit pour l'exploration; rien de plus juste en ce qui concerne le combat en ligne et contre l'infanterie; je suis même allé encore plus loin en démontrant que la cavalerie ne doit plus paraître sur le champ de bataille; mais, en ce qui concerne le service d'exploration, il faut remarquer d'une part que constitution en divisions indépendantes et emploi en grandes masses sont deux propositions nullement solidaires l'une de l'autre, puisque l'organisation que je propose aurait pour effet d'employer la cavalerie par fractions très-divisées, de la force d'un régiment au plus, et d'autre part que, si l'on veut percer le rideau de protection de l'ennemi pour se procurer des renseignements précis, il faudra bien faire agir des forces imposantes de cavalerie.

On invoque aussi contre les divisions indépendantes la difficulté de vivre; c'est évidemment dans l'hypothèse où ces divisions marcheraient concentrées. Cette objection ne peut s'appliquer à un système qui, répartissant la cavalerie sur une vaste étendue de territoire, lui procure, au contraire, de remarquables facilités pour subsister.

Enfin, on oppose encore l'impossibilité de la direction d'une division en service d'exploration; je ne puis voir en quoi cette direction serait impossible à exercer. La division qui, dans mon système, rayonne sur la plus vaste étendue de pays, est celle qui explore la partie centrale du front; or, en admettant que les chefs des diverses unités se tiennent au centre de leur commandement, condition très-facile à réaliser dans la pratique, le commandant de la division ne sera qu'à 20 kilomètres

environ de ses brigadiers des ailes, et les brigadiers ne se trouveront qu'à 5 ou 6 kilomètres de leurs colonels. Ce sont des distances qui n'ont assurément rien d'exagéré et qui permettent au commandant de la division d'exercer une direction très-efficace sur la marche générale.

En résumé, si l'on fait de l'exploration un service général, ce qui implique l'organisation en divisions indépendantes, le cordon de vigilance tracé autour de l'armée sera parfaitement continu; tous les éléments en seront solidaires les uns des autres et en union intime. La cavalerie formera de la sorte comme une immense antenne d'une sensibilité extrême; et, quel que soit le point où la sensibilité de l'organe soit mise en jeu, l'impression reçue sera rapidement transmise dans toutes les directions; l'armée jouira donc d'une sécurité complète. Si, au contraire, il appartient à chaque corps d'armée ou à chaque division d'infanterie de s'éclairer à sa guise, quoi que l'on fasse, il n'y aura pas d'unité, partant, pas de sécurité réelle, car la ligne d'exploration tracée à sa cavalerie par tel commandant de corps ou tel divisionnaire, ne concordera pas avec les dispositions prises dans les divisions ou les corps voisins.

Il va sans dire qu'il ne saurait plus être question dans la cavalerie, chargée désormais d'un seul et même service, de ces différences qui existent encore dans les noms, les costumes et l'armement; l'unification s'impose avec une évidence manifeste. Il n'y a en jeu, pour combattre cette réforme nécessaire, qu'un respect exagéré des traditions; pour perpétuer les souvenirs glorieux qui se rattachent à tel ou tel corps, est-il donc de première nécessité d'en conserver quand même le nom et le costume? Avec un pareil système, on sacrifierait

tout à la forme. La meilleure manière de marquer son respect pour les glorieuses traditions du passé, est de se mettre en mesure de faire aussi bien que nos aînés, ce qui implique forcément l'emploi de procédés nouveaux à tous les points de vue.

L'ordre dispersé ne s'accommoderait guère, par exemple, des lourds bonnets à poil dont on affublait autrefois les grenadiers; est-ce à dire, parce que l'on a sagement renoncé à cette coiffure incommode, que l'on ait oublié les glorieuses traditions qui y sont attachées? Non, bien certainement. Le service actuel de la cavalerie exige des hommes lestes, agiles, de moyenne taille, quoique robustes; le type est le chasseur à cheval. Donc plus de cuirassiers, dragons, hussards, etc., mais simplement des régiments de cavalerie, sans autre nom, numérotés de 1 à 105. Nous n'avons aujourd'hui que 77 régiments; il en faut donc créer 28.

Outre la cavalerie nécessaire au service d'exploration et de protection, il en faut encore une certaine quantité dans l'intérieur des armées pour le service des dépêches et l'escorte des généraux; il faut aussi que de petits groupes de cavaliers soient affectés aux régiments d'infanterie, tant dans les marches que sur le champ de bataille, pour la transmission rapide des renseignements et des ordres; c'est une nécessité majeure si l'on considère que l'arrivée tardive d'un avis ou d'un ordre peut entraîner les conséquences les plus désastreuses.

Ce service intérieur est d'une nature peu guerrière et fort modeste; un colonel éprouverait sans doute une très-légitime répugnance à fractionner son régiment à l'infini, pour remplir un rôle secondaire dans lequel il n'aurait lui-même aucune action militaire à exercer; enfin, des cadres d'officiers supérieurs sont tout à fait

inutiles à une troupe qui, eu égard à sa mission toute particulière, n'a pas à recevoir d'instruction tactique; il suffit qu'elle sache monter à cheval; elle sera donc commandée par des officiers subalternes. Toutes ces considérations conduisent à organiser cette cavalerie en escadrons, un escadron étant affecté à chaque corps d'armée et réparti de la manière suivante:

2 cavaliers par colonel d'infanterie	16
6 cavaliers par général de brigade	24
12 cavaliers par général de division	24
24 cavaliers pour le commandant de corps. .	24
A l'état-major général et pour le renouvellement du service tous les cinq jours.	112
Total. . .	200 hommes.

Ces 200 cavaliers seraient commandés par les cadres habituels d'un escadron.

L'escorte ainsi attribuée aux généraux est très-suffisante pendant les marches, car on doit éviter toute cause d'encombrement inutile; pendant la bataille, les régiments de cavalerie concentrés en arrière de l'armée pourraient fournir sans inconvénient les suppléments jugés nécessaires, soit un escadron au plus par commandant de corps d'armée.

Il faudrait encore un escadron pour le service de chaque grand quartier général d'armée. On arrive ainsi au nombre de 25 escadrons, 5 pour 5 armées et 20 pour 20 corps d'armée. La meilleure appellation à donner à cette cavalerie serait celle d'escadrons d'ordonnance. La constitution des escadrons d'éclaireurs volontaires, absolument insuffisants pour le rôle d'exploration au-

quel on les destine, pourrait être remaniée dans le sens que je viens d'indiquer.

Pour terminer et résumer en quelques mots cette étude sur la cavalerie, je dirai que le rôle de cette arme dans les guerres futures sera d'une immense importance. Selon qu'il sera bien ou mal compris et rempli, il exercera une influence décisive en bien ou en mal sur l'issue des opérations de guerre ; il demandera la réunion des plus sérieuses qualités du cœur et de l'intelligence à l'amour de l'étude et à une santé, une activité physique des plus robustes. Les Lassalle, les Montbrun, les Pajol, etc., etc., tels sont les vrais types de l'officier de cavalerie. Il y a certes beaucoup à faire pour arriver à la hauteur de pareils modèles; ce sera l'heureuse fortune d'un petit nombre d'hommes d'élite. Mais que du moins tous rivalisent d'ardeur pour s'en rapprocher le plus possible, et chacun sera assuré de moissonner sa part de gloire et d'honneurs.

CHAPITRE V

LES TROIS ARMES COMBINÉES

L'étude séparée de chaque arme a montré son rôle général dans la guerre, ainsi que sa place et sa formation sur le champ de bataille ; on a vu que, comme conséquence des différences qui existent dans leur mode d'emploi et dans leur dispositif de combat, l'infanterie, l'artillerie et la cavalerie jouissent sur le champ de bataille de toute la liberté de mouvement nécessaire, sans pouvoir se gêner réciproquement ; il ne reste plus à fixer théoriquement qu'une seule chose : la combinaison des efforts.

Il saute aux yeux que l'élément principal est l'infanterie ; cette arme seule peut se passer, à la rigueur, du concours des autres, car l'artillerie, réduite à ses propres forces, serait promptement anéantie ; il suffirait de quelques tirailleurs très-clairsemés, s'approchant presque impunément à petite distance, pour porter rapidement la désorganisation dans une ligne d'artillerie ; je ne parle pas de la cavalerie, dont la présence sur le champ de bataille proprement dit a été démontrée inutile. L'importance prépondérante de l'infanterie résulte encore de ce fait, que les pertes infligées par elle attei-

gnent la proportion de 8 ou 9 dixièmes du chiffre total; personne ne contestera donc son titre de reine des batailles. Il s'ensuit que l'artillerie ne doit tendre qu'à un but: seconder le mieux possible l'action de l'infanterie. Étant donné ce point de départ, le rôle de l'artillerie découle tout naturellement de la succession des diverses phases de la bataille. C'est ce développement progressif que je me propose d'étudier à grands traits, en indiquant quelle sera, à chaque période, la manière d'agir de l'infanterie et de l'artillerie.

Le service d'exploration a fait connaître par quelles routes arrivent les colonnes ennemies ou sur quelles positions elles se sont arrêtées; le chef de l'armée a déployé ses forces en conséquence.

Il est clair que, dans le premier moment de la rencontre (reconnaissance), l'infanterie ne peut avoir qu'un rôle assez effacé; l'ennemi, profitant de tous les accidents et couverts du terrain, se montre peu ou point. L'infanterie ne peut donc faire usage de son feu, d'autant plus que les hausses à employer seraient les plus élevées; c'est à l'artillerie qu'il appartiendra de fouiller par ses obus les bois, hameaux, villages, fermes, vallées, ravins, replis de terrain, etc., etc., dont la perspective se dessinera, ou dont la carte ou des reconnaissances constateront l'emplacement dans les limites de la portée du canon; elle forcera ainsi l'ennemi à se déployer et à révéler autant que possible les positions exactes qu'il occupe; l'infanterie ne contribuera à ce rôle que par les éclaireurs qui précèdent sa ligne de feu, en petit nombre et choisis parmi les meilleurs tireurs. Pendant ce temps, les officiers de tous grades reconnaîtront leur terrain ou compléteront la connaissance qu'ils en ont déjà, s'aidant de la vue et de la carte; le champ d'action

de chaque unité sera nettement précisé de degré en degré, les lignes de retraite seront choisies et bien indiquées à qui de droit; en un mot, chacun se préparera, par une étude du terrain aussi complète que possible, aux efforts et aux éventualités de la suite du combat. Tel est le *premier moment* ou *reconnaissance.*

La ligne de feu rejoindra ensuite les éclaireurs pour entamer le combat; à partir de ce moment, l'artillerie dirigera son feu surtout sur l'artillerie ennemie, cherchant à l'éteindre et à faciliter ainsi la marche en avant de l'infanterie. Elle devra profiter pour cela de toutes les fautes commises par l'ennemi dans l'emploi de son artillerie; si les batteries opposées se mettent en position et ouvrent leur feu les unes après les autres, rien de plus facile que de les mettre successivement hors de combat par une violente concentration de projectiles, puisqu'il suffit, pour obtenir cette concentration, d'avoir déployé d'emblée le plus d'artillerie possible. Si l'ennemi, mieux avisé, met toute ou presque toute son artillerie en ligne à la fois, il faudra bien se garder de disséminer les efforts; la meilleure tactique sera de concentrer son feu, en prenant pour premier objectif les batteries ennemies qui, par leur position même et leur importance, sembleront devoir nuire le plus aux progrès ultérieurs de l'infanterie; quand le résultat voulu de ce côté aura été atteint, on passera à un autre objectif commun et ainsi de suite, en procédant successivement par groupes de batteries ennemies, suivant leur influence sur la marche générale du combat; on obtiendra de la sorte des résultats certains et immédiats, surtout si l'on a gagné l'ennemi de vitesse dans le déploiement de l'artillerie. Quant à vouloir répondre à la fois à toute l'artillerie opposée, ce serait un enfantillage qui ne condui-

rait à aucun résultat sérieux et rapide et qui aboutirait au contraire, dans le cas où l'ennemi aurait adopté la tactique indiquée ci-dessus, à la destruction progressive des batteries. Il va sans dire que les objectifs communs successifs seront désignés dans chaque corps d'armée par le commandant de corps à l'artillerie légère, et par le commandant de l'armée à l'artillerie lourde; ou, s'il y a une réserve d'artillerie pour l'armée, par les commandants des corps et des divisions.

Il est bon de remarquer que, dans chaque corps, les ordres parviendront aux extrémités en quelques minutes s'ils sont portés par des cavaliers, plus vite encore, c'est-à-dire instantanément, si l'on trouve une application pratique du téléphone. Les ordres du commandant de l'armée exigeront un temps sensiblement plus long, s'ils sont expédiés par des cavaliers (6,480 mètres à franchir, pour parvenir aux commandants des corps des ailes); en attendant leur arrivée, les commandants de corps disposeront à leur gré de l'artillerie lourde; mais il semble avec raison que rien ne s'opposerait à l'établissement, par le service de la télégraphie de campagne, de fils reliant le grand état-major de l'armée avec les états-majors de corps d'armée; c'est une innovation que permet à coup sûr le délai de préparation au combat procuré par le service d'exploration et qui faciliterait singulièrement l'ensemble et l'unité de l'action.

La ligne des tirailleurs avancera en s'arrêtant de distance en distance sur de bonnes positions pour fournir des feux; les soutiens suivront, en dissimulant le mieux possible leur marche et leur présence, et augmenteront la force du premier échelon, peu à peu, aussi bien pour combler les vides provenant des pertes que

pour conserver toujours la supériorité du feu sur l'ennemi. La ligne d'artillerie et la deuxième ligne de combat ne devront pas encore se déplacer, puisque le moment de l'intervention de la deuxième ligne est encore fort éloigné et que l'artillerie ne pourrait, en se portant plus en avant, que perdre du temps sans profit et risquer des pertes inutiles; il en est de même pour les réserves générales qui ne seraient pas employées à de grands mouvements tournants. Cette période est le *deuxième moment* ou *préparation.* Il est à peine besoin de dire que les fronts de bataille étant dessinés des deux côtés dans le cours de ce moment, on s'empressera, si celui de l'ennemi est inférieur en étendue, de rabattre à droite et à gauche, par un mouvement de conversion, les portions des corps des ailes débordant l'ennemi.

L'interligne des infanteries opposées va de la sorte en diminuant et arrive à ne plus être que de 500 à 600 mètres; on augmentera alors l'intensité du feu de l'infanterie, en portant de nouvelles forces en ligne; l'artillerie commencera à tirer sur l'infanterie ennemie partout où elle la verra assez compacte; dans cette période, plus encore que dans les précédentes, elle ne négligera aucune occasion de frapper dans les fractions à rangs serrés et dans les réserves; la ligne d'artillerie se portera en avant par échelons successifs, en commençant par l'artillerie légère, de manière à avoir achevé son mouvement et à se trouver à 800 ou 1,000 mètres en arrière de la ligne de feu d'infanterie, quand cette ligne ne sera plus qu'à 150 ou 200 mètres des positions ennemies. Le feu de l'artillerie redoublera alors d'intensité et sera concentré sur les principaux points d'attaque (plateaux, mamelons, villages, fermes, etc.); la densité

de l'infanterie sera portée à son maximum; la deuxième ligne se rapprochera pour venir occuper la place des soutiens, et les réserves de corps d'armée viendront remplacer la deuxième ligne sur ses anciennes positions. Quand l'interligne sera réduit à une centaine de mètres, le signal de l'assaut sera donné; la deuxième ligne se mettra en mesure de seconder cet effort par des feux de salve, autant que le terrain et la position de la première ligne le permettront; naturellement l'artillerie cessera de tirer, momentanément au moins, si ce n'est sur l'artillerie ennemie ou des réserves éloignées; ses munitions auront dû être recomplétées en vue des éventualités qui seront la conséquence de l'assaut. Cette période est le *troisième moment* ou *exécution*.

Les grands mouvements tournants, soit des réserves des corps d'armée des ailes, soit des réserves d'armée, devront être combinés de telle sorte que leur effet se produise vers le milieu de la période d'exécution; le dénouement final s'en trouvera singulièrement facilité et précipité, au détriment de l'ennemi.

Pendant les trois premiers moments de la bataille, la cavalerie sera placée et employée de la manière suivante: une division en observation sur chaque aile et la troisième avec le corps d'armée de réserve; si de grands mouvements tournants sont entrepris, ils seront éclairés par la cavalerie; les divisions de cavalerie placées sur les flancs exploreront au loin pendant la bataille et pourront aller tenter des entreprises sur les flancs et même sur les derrières de l'ennemi; elles y trouveront l'occasion de combattre contre la cavalerie de l'adversaire; si elles réussissent à la mettre en déroute, elles devront se tenir prêtes, déployées en avant et perpendiculairement au front, à une distance de 2 ou 3 kilomètres

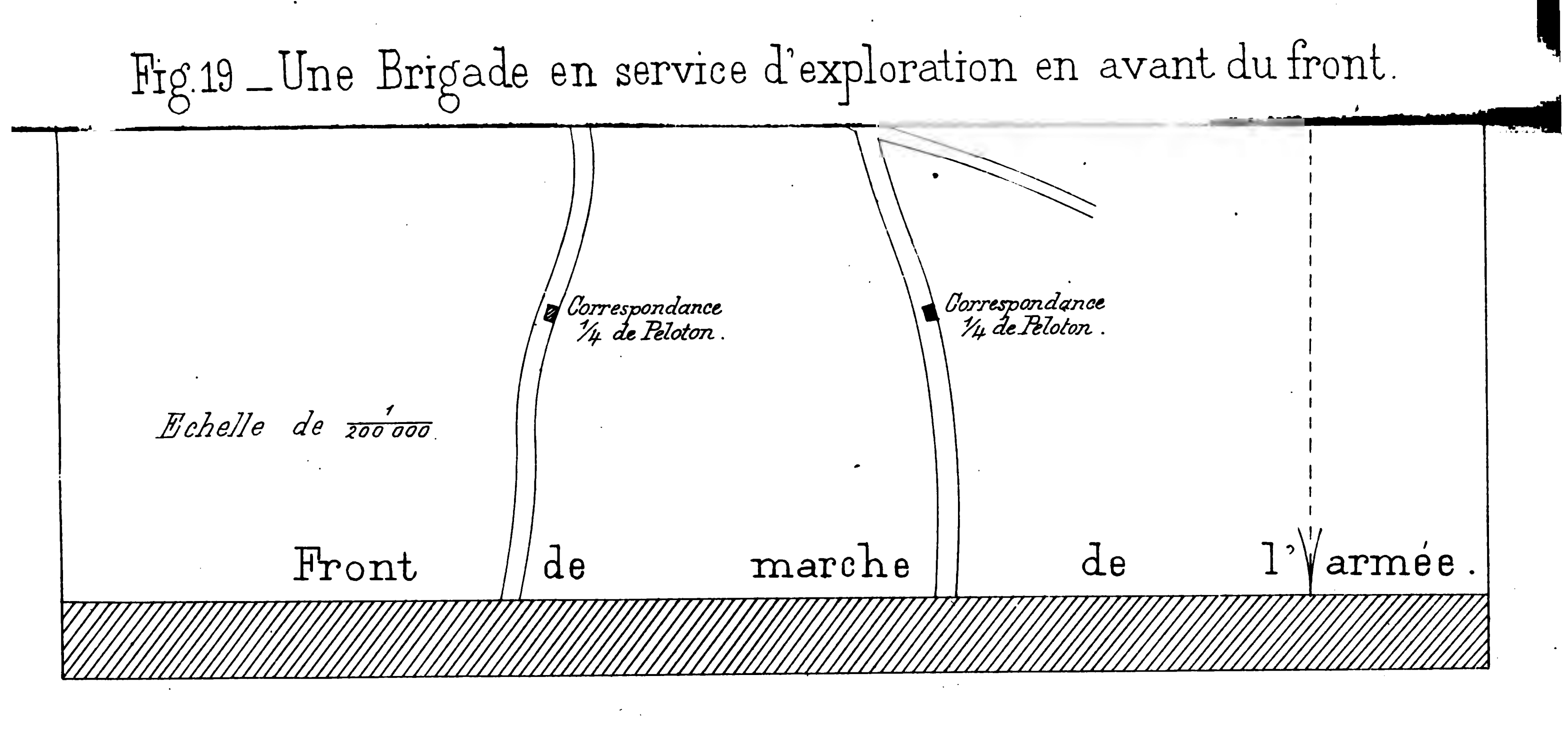


Fig. 19 _ Une Brigade en service d'exploration en avant du front.

LE FLANC

des ailes, à intervenir activement dans la quatrième période de la bataille : *poursuite* ou *retraite;* si elles sont ramenées, elles viendront se rallier en arrière du front de l'armée.

La poursuite ou la retraite sont la suite naturelle de l'assaut, suivant qu'il a réussi ou échoué ; dans la première hypothèse, l'artillerie concentrera son feu sur les routes, vallées, ponts, villages, etc., par où se retirera l'ennemi ; pendant que les réserves de corps et la seconde ligne s'installeront solidement sur les positions conquises, les unités de la première ligne se reformeront rapidement et iront occuper des positions plus avancées en poursuivant l'ennemi de leurs feux ; la cavalerie, rapidement lancée et déployée en escadrons, exécutera par la droite et par la gauche une manœuvre enveloppante qui fera tomber entre ses mains toutes les troupes débandées, et reprendra de la sorte tout naturellement son service d'exploration.

Dans la deuxième hypothèse, l'artillerie se retirera rapidement en arrière des positions occupées alors par les bataillons de deuxième ligne et les réserves de corps, en commençant par l'artillerie lourde. La deuxième ligne et les réserves de corps, déployées, formeront un premier élément de résistance et protégeront par des feux de salve la retraite de la première ligne, qui ira se reconstituer en arrière et dont on formera une nouvelle deuxième ligne et de nouvelles réserves ; cette retraite devra s'effectuer avec calme, par échelons successifs se soutenant mutuellement ; pendant ces mouvements, la cavalerie, se massant vers les ailes et un peu en arrière du front, cachée autant que possible aux vues de l'ennemi, se tiendra prête à s'opposer aux entreprises que la cavalerie ennemie pourrait tenter pour contrarier la

retraite; l'artillerie fournira un feu énergique. Si l'ennemi pousse à fond son attaque sur les nouvelles positions occupées, de deux choses l'une :

Ou son succès sera définitif, et alors les troupes en seconde ligne et l'artillerie tiendront le plus longtemps possible, pendant que le gros de l'armée se rassemblera en arrière et que les colonnes de marche se formeront pour se retirer avec toute la célérité compatible avec un ordre rigoureux. Toute la cavalerie restera à l'arrière-garde et s'interposera entre l'armée et l'ennemi pour arrêter ses éclaireurs, retarder ses avant-gardes, lui faire perdre le contact des colonnes en retraite et le tromper sur les directions prises.

Ou bien l'ennemi viendra se briser contre une résistance énergique et alors un vigoureux retour offensif, conduit avec prudence et élan tout à la fois, pourra ramener la victoire.

Dans une bataille défensive, les rôles sont quelque peu modifiés. D'abord, les positions de l'infanterie et de l'artillerie seront toujours fortifiées par de bons ouvrages de campagne; les meilleurs emplacements pour l'artillerie auront été étudiés et choisis avec tout le calme et toute la réflexion nécessaires; la sécurité relative que lui procureront de solides épaulements et celle dont jouira aussi l'infanterie, grâce à ses retranchements, feront que, dès le début de l'action et pendant tout son cours, l'artillerie aura pour principal et presque unique objectif l'infanterie de l'ennemi, tout en ne négligeant pas les occasions favorables de faire aussi du mal à son artillerie; dans la troisième période (exécution), elle tirera exclusivement sur les troupes assaillantes qu'elle criblera de feux vers le moment de l'assaut. Si une position d'une importance exceptionnelle vient à être

abandonnée prématurément par l'infanterie en fuite, l'artillerie qui la bat de ses feux restera en batterie jusqu'à la dernière extrémité et redoublera d'énergie pour permettre et seconder un retour offensif de l'infanterie et la reprise de la position ; mieux vaut cent fois, dans ce cas, en dépit du préjugé, faire le sacrifice des pièces, que de rendre définitive la perte de la position et peut-être la défaite de l'armée en amenant trop promptement les avant-trains.

Quant à l'infanterie, elle commencera par défendre les abords de la position pendant que les feux de l'artillerie forceront l'ennemi à se déployer et à dessiner ses attaques ; à mesure que le plan de l'ennemi se dévoilera, elle reculera peu à peu derrière ses retranchements où, bien abritée, elle prendra immédiatement une grande densité, pour décourager l'attaque par un feu bien nourri. La deuxième ligne sera moins éloignée ; elle occupera, autant que possible, une position dominante, également retranchée. Quand, dans la troisième période (exécution), l'ennemi préparera l'assaut, des feux de salve exécutés par de petits groupes sur un rang, pour avoir une plus grande justesse, seront dirigés sur les fractions à rang serré et un feu rapide, porté à son maximum d'intensité, arrêtera la marche de la ligne assaillante. Si l'ennemi s'empare de la position, l'infanterie se retirera rapidement sur sa deuxième ligne et là, ses feux, combinés avec ceux de l'artillerie, chercheront à rendre intenable pour l'ennemi la position qu'elle vient d'abandonner.

Telle est, rapidement esquissée, la physionomie générale théorique d'une bataille offensive ou défensive.

Quelle méthode suivra-t-on pour obtenir des feux, tant de l'infanterie que de l'artillerie, leur maximum

d'effet? Emploiera-t-on les feux de salve ou les feux individuels? Tirera-t-on indifféremment aux grandes et aux petites distances? La solution de ces questions découle tout naturellement des principes suivants:

1°. Il faut tirer tout le parti possible de la longue portée et de la précision actuelles des armes à feu, suivant la nature de l'action (offensive ou défensive) et suivant les phases du combat.

2°. L'appréciation des distances ne présente plus de difficultés puisque, toute possibilité d'une bataille de rencontre étant écartée, la plus grande partie du terrain aura été reconnue à l'avance, des points de repère marqués, et que, d'autre part, tous les officiers seront certainement munis de bonnes cartes topographiques.

3°. L'effet moral produit dans un groupe par la mise hors de combat simultanée de 10, 15, 20 hommes est beaucoup plus considérable que si ces mêmes hommes n'étaient atteints que les uns après les autres.

4°. Le tir de guerre du fusil, aux grandes distances, ne peut donner des résultats convenables que si le but est bien visible et d'une certaine étendue, surtout en largeur et en profondeur; même alors, il est beaucoup moins précis qu'aux petites distances.

5°. Le tir de l'artillerie, en raison de la dimension des objectifs visés, est sensiblement aussi précis aux grandes distances qu'aux petites; on peut même, dans certains cas, se passer de voir le but.

En ce qui concerne l'infanterie, quatre vérités ressortent, avec les caractères de l'évidence, de la combinaison de ces principes:

La première (principes 3 et 4) est que, pour les grandes distances, les feux de salve sont supérieurs aux feux individuels.

La deuxième (principes 1, 2, 3 et 4) est que, si l'ennemi commet, à n'importe quel moment du combat, quelle que soit la nature de l'action et quelque grande que soit la distance, dans les limites de la portée du fusil, la faute de montrer des troupes en ordre serré (colonnes de bataillon, colonnes doubles, colonnes de compagnie, lignes de colonnes de compagnie, etc.), l'infanterie devra immédiatement diriger sur ces troupes le plus grand nombre de feux de salve que l'on pourra.

La troisième (principes 1 et 3) est que les feux aux grandes distances conviennent mieux, en général, à la défensive qu'à l'offensive. En effet, dans la défensive, le tireur est abrité derrière des retranchements et ne bouge pas; il peut donc ajuster avec tout le calme et le sang-froid nécessaires; de plus, la connaissance du terrain étant complète, les hausses à employer seront indiquées avec précision par les officiers; ces conditions augmentent beaucoup l'efficacité du tir individuel, à toutes les distances, et celle des feux de salve aux grandes distances, feux qui, commandés à propos, pourront arrêter la marche de l'assaillant en portant le désordre dans ses réserves partielles. Dans l'offensive, outre que le tireur est loin d'avoir le même calme, puisqu'il marche à peu près découvert et qu'il ne s'arrête que derrière des abris le plus souvent très-imparfaits, les feux à grande distance n'ont pas d'utilité tactique immédiate, au même degré que dans la défensive : pour gagner du terrain en avant, ce qui est le principal but poursuivi, il n'est point nécessaire de recourir au feu dès le début de l'action, car la marche de la ligne des tirailleurs n'est pas encore gênée par le feu de l'ennemi; mieux vaut donc (à part les occasions propices précédemment signalées) réserver ses munitions pour le

moment où l'on ne pourra plus progresser sans le secours du feu.

Enfin (principes 1 et 3), aux petites distances (au-dessous de 600 mètres), le tir rapide individuel est préférable aux salves, car sa précision procure, à temps égal, de plus grands résultats que la simultanéité de coups des tirs à commandement, nécessairement beaucoup moins justes.

Quant à l'artillerie, elle tirera indifféremment soit aux grandes, soit aux petites distances, dans l'offensive ou dans la défensive (principes 1 et 4), et le mode de tir (feu de salve, ou feu par pièce) restera uniquement subordonné au résultat cherché.

Je vais entrer dans plus de détails en examinant successivement les quatre grandes phases de la bataille.

1er MOMENT. — Reconnaissance.

L'ennemi ne montre que quelques tirailleurs clairsemés; aussi l'infanterie ne fera-t-elle de feux d'aucune sorte; les éclaireurs seuls tireront quelques coups isolés. L'artillerie a pour rôle de fouiller le terrain aussi promptement que possible; elle doit donc disséminer ses coups et employer le feu par pièce ou par groupes de 2 pièces, tout au plus, d'autant plus que, les parties du terrain à fouiller étant en nombre assez restreint, il arrivera forcément qu'un assez grand nombre de pièces feront converger leur feu vers le même but de différents points de la ligne.

2e MOMENT. — Préparation.

L'ennemi a dessiné sa ligne de bataille; son artillerie commence à diriger ses coups contre la nôtre:

Dans la défensive, l'infanterie emploiera les feux de salve aux grandes distances, toutes les fois qu'une occasion favorable se présentera ; l'artillerie lourde contre-battra l'artillerie ennemie, en débutant par les batteries les plus gênantes, au moyen de feux de salve par batterie et groupes de batteries concentrés sur les objectifs successivement choisis ; l'artillerie légère lui donnera son concours quand elle n'aura pas occasion de diriger ses coups sur des groupes d'infanterie.

Dans l'offensive, l'infanterie gagnera du terrain en avant sans user prématurément ses munitions ; l'artillerie tout entière (lourde et légère) prendra pour objectif l'artillerie ennemie.

3e MOMENT. — Exécution.

L'interligne s'est réduit à 500 ou 600 mètres et les effets de la mousqueterie commencent à devenir meurtriers :

Dans l'offensive, il faut que l'infanterie continue de progresser; la ligne de feu se portera en avant par bonds, de position en position ; ces mouvements se feront par compagnie, par section, par escouade, même homme par homme sur certains points; les fractions ainsi établies en avant, bien embusquées, prépareront le chemin à d'autres fractions par des feux individuels calmes et bien ajustés ; les soutiens viendront en aide par des feux de salve, si l'occasion s'en présente. L'artillerie a pour rôle principal de favoriser la marche de l'infanterie ; donc l'artillerie lourde continuera la lutte contre l'artillerie ennemie tandis que l'artillerie légère commencera à diriger plus spécialement son tir contre l'infanterie ; la ligne d'infanterie étant partout à peu

près uniforme, le tir se fera par pièce et l'on n'emploiera les salves de batterie que contre les portions très-denses de la ligne de feu de l'ennemi.

L'interligne se réduira peu à peu à 200 ou 150 mètres ; tous les efforts devront alors tendre à préparer l'assaut et par suite tous les coups (artillerie et mousqueterie) seront concentrés sur les principaux points d'attaque ; on arrivera au but par un feu rapide, intense, de la ligne de combat, par les feux de salve des portions de cette ligne où les hommes seront coude à coude, par ceux des restes des soutiens qui se porteront aussi en ligne ; l'artillerie légère tirera par pièce pour avoir un tir continu et l'artillerie lourde par batterie ou groupes de batteries ; l'effet moral et matériel ainsi obtenu atteindra sa plus grande puissance.

Dans la défensive, le mode d'emploi du feu sera presque identique ; la seule différence consistera en ce que l'artillerie lourde elle-même réservera son tir à peu près exclusivement pour l'infanterie ennemie, puisque notre infanterie étant garantie par des retranchements, le besoin de détruire l'artillerie ennemie n'est pas, à beaucoup près, aussi urgent que dans l'offensive.

Il va sans dire qu'au moment où l'on donnera l'assaut, l'artillerie interrompra son tir, dans l'offensive, ou le dirigera sur des objectifs éloignés ; au contraire, pour recevoir l'assaut de l'ennemi, l'artillerie emploiera le tir par salve, à mitraille, en le concentrant sur les principales lignes d'attaque.

4e MOMENT. — Poursuite ou retraite.

Poursuite. — La cavalerie joue ici le principal rôle ; en attendant qu'elle soit en mesure de le remplir

par son déploiement, l'infanterie et l'artillerie poursuivront l'ennemi par leurs feux; les feux de salve seront très-usités, car l'ennemi en déroute a une tendance naturelle à s'agglomérer sur les mêmes lignes de retraite: routes, ponts, gués, villages, etc. L'infanterie de la première ligne, réorganisée, ira occuper des positions plus avancées, sans se laisser entraîner trop loin, car les retours offensifs sont à craindre; elle pourra pousser de fortes reconnaissances à de grandes distances, si la déroute de l'ennemi est complète; ces reconnaissances fourniront des feux très-efficaces contre la cavalerie ennemie qui cherchera à couvrir la retraite de l'armée vaincue; elles seront faites, cela va sans dire, de préférence par des fractions tirées des réserves, s'il est possible. Quant à l'artillerie, elle ne quittera ses positions que si la retraite de l'ennemi est bien décidée et définitive; dans ce cas, elle viendra couronner de nouvelles hauteurs sur la nouvelle ligne occupée par l'infanterie ou en arrière et pourra de la sorte utiliser plus longtemps son feu contre les colonnes ennemies en retraite.

Retraite. — Le soin de couvrir la retraite définitive incombe aux troupes des réserves, aux batteries qui ont les meilleures vues sur les points d'accès de l'ennemi et à la cavalerie. L'infanterie arrêtera par des feux rapides et des feux de salve la marche des groupes ennemis les plus avancés; elle sera secondée par les feux de salve de l'artillerie légère; l'artillerie lourde, restée en position, contre-battra l'artillerie ennemie qui chercherait à inquiéter les colonnes en retraite. Dès que ces colonnes seront hors d'atteinte, l'infanterie et l'artillerie se retireront peu à peu en même temps que la cavalerie se portera contre la cavalerie ennemie et cherchera à lui

faire perdre le contact. Si la retraite ne pouvait s'effectuer avec l'ordre et le calme qui doivent régner dans un mouvement tactique prévu, il ne faudrait pas hésiter à sacrifier au besoin une partie de l'artillerie et des réserves d'infanterie; l'artillerie lourde se retirerait la première, aussi rapidement que possible, puis le gros de l'infanterie; l'artillerie légère, plus maniable, resterait en batterie sur les points les plus favorables, sous la protection de la ligne constituée par les réserves d'infanterie; le feu le plus intense serait dirigé exclusivement sur l'infanterie ennemie ou les charges de cavalerie qui pourraient se produire jusqu'à ce que le gros de l'armée se trouve hors d'atteinte; la cavalerie secondera ces efforts en menaçant les flancs de l'adversaire et en se déployant ensuite sur le front, par régiment, de manière à fournir des charges contre la cavalerie ennemie et à permettre aux derniers groupes de l'artillerie et de l'infanterie de se retirer à leur tour pour aller prendre position plus en arrière, par échelons successifs.

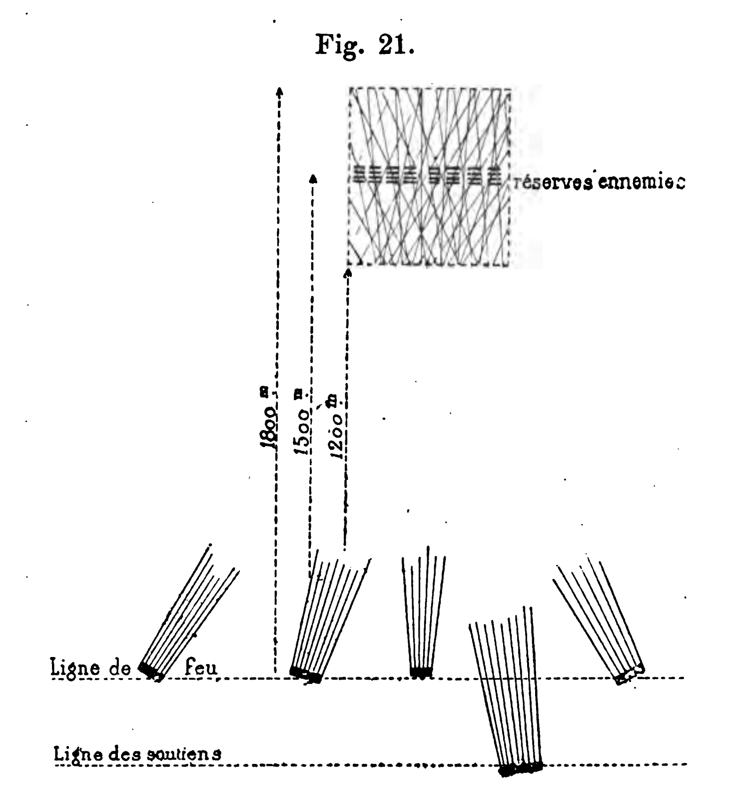
On a toujours eu contre l'emploi des feux d'infanterie aux grandes distances des préventions que rien ne justifie plus théoriquement et que l'expérience des guerres récentes condamne sans retour. Les objections élevées contre ces feux se résument dans ces mots: tireries inutiles, gaspillage de munitions. Oui, sans doute, si le fantassin ne reçoit pas, en temps de paix, une instruction de tir complète; si, alors qu'il est armé d'un fusil gradué jusqu'à 1,800 mètres, on ne lui en recommande et on ne lui en apprend l'usage que jusqu'à 600 mètres, il est clair que, dans ces conditions, faire tirer en guerre à 1,500, 1,200 et même 1,000 mètres n'aboutira qu'à une consommation inutile de cartouches. Mais

si le fantassin a reçu l'instruction pratique nécessaire, les feux à grande distance employés judicieusement donneront des résultats très-sérieux.

Supposons, en effet, que l'ennemi commette la faute de nous montrer à 1,500 mètres une seconde ligne trop massée, une réunion de batteries pas assez espacées et mal couvertes, etc., et que 3, 4, 5 fractions de notre ligne de combat dirigent sur cet objectif des feux de salve; au moyen de la carte et de la jumelle, la distance pourra être appréciée d'emblée avec une bonne approximation, d'autant plus que de grands écarts se produiront parmi les coups tirés; les uns porteront 300, 200, 100 mètres en avant de la distance et de la hausse indiquées, les autres 100, 200, 300 mètres au delà; comme d'ailleurs il est probable que, parmi les fractions qui tirent, une ou deux emploieront du premier coup une hausse à peu près exacte, il est évident qu'une notable quantité de balles ira frapper simultanément dans l'objectif; après un ou deux feux, toutes les hausses auront été convenablement rectifiées, et, pour peu que les feux soient bien commandés, que les tireurs soient bien instruits et de sang-froid, il est évident que les résultats obtenus seront considérables; comme le montre la figure 21, les écarts en direction seront presque nuls, car le but est relativement très-étendu en largeur et on en vise le centre, et les écarts en portée formeront une sorte de rectangle dont la partie centrale recevra la plus grande quantité de projectiles. Des munitions ainsi employées ne seront certes pas gaspillées; on ne pourra du reste en faire de cette manière une bien grande consommation, car les bonnes occasions seront rares si l'ennemi est tant soit peu prudent. L'expérience de la guerre de 1870 et de la récente

guerre russo-turque justifie entièrement ce qui vient d'être dit; personne n'ignore que, dans la bataille du 18 août 1870, la garde prussienne a été pour ainsi dire détruite dans son attaque sur Saint-Privat par des feux exécutés à 1,200 et 1,500 mètres, et cela en moins de

Fig. 21.



15 minutes; il est vrai que les Prussiens commirent deux grosses fautes: 1° l'attaque n'avait pas été suffisamment préparée par leur artillerie, 2° ils se présentèrent en lignes de colonnes de compagnie sur un plateau découvert. Mais cette formation ou des formations analogues ne s'imposent-elles pas à la deuxième ligne

et aux réserves? L'efficacité des feux d'infanterie aux grandes distances ferait donc courir les plus graves dangers à une deuxième ligne ou à des réserves trop massées, car, si l'on veut pouvoir employer ces forces en temps utile, on ne saurait les éloigner assez pour les mettre hors de la portée du fusil; ce n'est donc que par l'espacement en largeur qu'on arrivera à ce résultat; seule, l'extension rationnelle des fronts de bataille permettra d'abriter la deuxième ligne et les réserves derrière de bonnes positions, sans être trop agglomérées, et à la proximité nécessaire de la ligne de combat. Or, d'après l'école de brigade, le front théorique d'une armée de 4 corps étant de 6 kilomètres et la deuxième ligne étant de force égale à la première, les bataillons de cette deuxième ligne, formés en lignes de colonnes de compagnie à intervalles de 6 pas, n'auraient entre eux que des intervalles de 120 à 125 mètres, chacun occupant un front d'une centaine de mètres. Comment trouver assez d'abris pour tous les bataillons de deuxième ligne? Ou un assez grand nombre seront à découvert, et alors, quelle cible formidable pour l'ennemi! ou bien on entassera les troupes dans certaines grandes dépressions qui, suffisamment indiquées à l'ennemi par la carte, deviendront des nids à obus. Quel puissant argument à ajouter à ceux déjà donnés en faveur de l'extension des fronts!

Pour en revenir à mon sujet, on sait encore quels effets les Turcs ont obtenus des feux à grande distance dans la défense de Plewna. Ce serait donc assurément une grande faute que de ne pas compléter notre tactique des feux en y introduisant comme règle l'usage des salves sur les groupes ennemis jusque dans les limites de la portée du fusil.

On trouvera sans doute, avec raison du reste, que, dans ma description théorique d'une bataille, j'ai fait une peinture bien infidèle de la réalité; tout marche automatiquement sans que rien, en dehors des grandes phases naturelles de l'action, vienne troubler la régularité du dispositif et de son fonctionnement. C'est vrai, mais il ne saurait en être autrement; la description *théorique* d'une bataille *théorique* admet forcément que tout, dispositions de combat, conception et exécution des mouvements, emploi des feux, etc., etc., se passe avec une perfection rigoureuse, d'après les enseignements de la théorie pure. Il va sans dire qu'il en est tout autrement dans l'application, puisque des situations imprévues (je dirais imprévoyables, si le mot était français) se produiront toujours; mais il n'en demeure pas moins vrai que le talent des chefs, aux divers degrés de la hiérarchie, consistera à rester au plus près de la perfection théorique, au moyen de la production et de la progression raisonnées des efforts et par l'emploi des réserves successives que la théorie a sagement échelonnées dans ce but. Ainsi, le drame que j'ai décrit en grand pour une armée se reproduira en petit plusieurs fois, pendant le cours d'une bataille, pour les unités prises isolément; considérons, par exemple, un bataillon de première ligne: ce bataillon a reçu pour instructions de conquérir la position *ab* qui fait partie de l'objectif général XY; pour arriver sur cette position *ab*, le bataillon devra s'emparer des positions intermédiaires successives $a'b'$, $a''b''$, etc., et, pour ce faire, il livrera autant de combats partagés chacun en quatre périodes distinctes, comme nous l'avons vu pour l'ensemble de la bataille; l'importance de ces combats ira généralement en croissant et c'est au moyen du renforcement

progressif de la ligne de feu que les assauts successifs seront donnés; il en résulte que la ligne de bataille, théoriquement droite et continue, sera dans la pratique brisée de mille manières, car toutes les unités dont elle se compose ne progresseront pas avec une égale vitesse. C'est là une raison majeure de délimiter avec d'autant plus de soin à chacun, en descendant l'échelle des grades, le champ de son action, et de recommander à tous les plus grands efforts pour le maintien de la cohésion. L'importance de ce devoir augmente avec celle des unités : qu'une compagnie ou un bataillon se trouve, à un moment donné, un peu séparé de l'unité voisine, peu importe en somme à la marche générale du combat; mais que les efforts des corps d'armée soient divergents ou successifs, comme cela s'est produit à la bataille de Rezonville, par exemple, c'est une faute impardonnable dont la responsabilité incombe autant et plus encore au chef de l'armée qu'aux commandants de corps d'armée.

Cette divergence des efforts dans le temps et dans l'espace est un écueil redoutable contre lequel viendront se briser tous les chefs d'armée qui ne comprendront pas la nécessité d'un front de bataille aussi bien précisé dans son étendue que continu et coordonné dans sa forme, d'après les enseignements de la théorie et l'application à en faire à la situation. Certes, en dehors des brisures partielles dont j'ai parlé plus haut, il pourra s'en produire d'autres plus considérables, résultant des causes ci-après :

1. **Causes physiques :** *Topographie du terrain, applications plus ou moins sensées de la formation théorique de combat, différences dans la valeur physique des troupes, résistance plus ou moins grande opposée*

par les différentes parties de la ligne ennemie. — Il est clair, en effet, qu'un corps d'armée, pratiquement mal déployé, ayant en face de lui un terrain coupé par des ruisseaux parallèles au front, par des pentes raides, semé d'obstacles, etc., et bien défendu par l'ennemi, mettra plus de temps à le conquérir que le corps voisin, dans une bonne formation, n'en emploiera à franchir un terrain présentant des couverts suffisants, sans être difficile, et de plus mollement disputé.

2. **Causes morales :** *Différences dans l'état moral des troupes et des chefs, soit du même camp, soit des deux camps opposés.* — De deux corps d'armée ayant les mêmes difficultés à vaincre, il est évident que, toutes choses égales d'ailleurs, celui qui aura le plus d'énergie morale arrivera le premier ; à plus forte raison sera-ce vrai, s'il a moins de résistance à surmonter.

3. **Raisons de tactique générale.** — L'ennemi ne sera jamais également vulnérable sur tous les points de sa ligne de bataille ; certains points seront plus particulièrement désignés pour être attaqués, soit parce que l'ennemi les aura mal occupés, soit parce que, alors même qu'ils seront fortement défendus tant par les formes mêmes du terrain que par les dispositions judicieuses prises par l'ennemi, leur influence sur l'ensemble du théâtre de l'action sera décisive, soit enfin parce que le terrain s'y prêtera ; l'enveloppement de l'ennemi étant un des meilleurs moyens de succès, des attaques plus vigoureuses seront dirigées sur l'une ou l'autre de ses ailes, ou sur les deux à la fois, ou bien de grands mouvements excentriques seront entrepris à temps voulu ; enfin, pour tromper l'ennemi et assurer la réussite d'un plan tactique, on pourra aller jusqu'à ne pas progresser avec intention ou même à simuler la

retraite sur un point donné pendant qu'on affectera d'attacher une grande importance à avancer rapidement d'un autre côté.

Mais, pour empêcher de se produire ou pour faire cesser les divergences des deux premières catégories, le général en chef dispose de plusieurs ressources ; il peut ralentir la marche des corps les plus avancés en les arrêtant sur une bonne position et leur prescrire de mettre un certain excédant de leurs forces au secours de leurs voisins (par des feux d'artillerie, par exemple) ; il peut accélérer la marche des corps en retard par le moyen ci-dessus, par l'intervention de la deuxième ligne et d'une partie des réserves, à la rigueur, par la rectification de dispositions défectueuses ; par ces moyens et en y consacrant son attention et ses efforts, le général en chef obtiendra l'unité générale de l'action. Quant aux divergences de la troisième catégorie, elles sont voulues et, par suite, seulement apparentes ; loin de nuire, elles concourent de la manière la plus efficace à assurer le succès final.

Les divergences d'efforts qui peuvent se produire dans la pratique, loin d'être un argument contre la précision et la continuité du front théorique de combat, ne font donc que confirmer la nécessité d'adopter en principe un tel front et de ne s'en écarter que le moins possible dans l'application, toujours pour des causes majeures. Tous les généraux ont ou doivent avoir une connaissance théorique complète de la guerre, puisque cette connaissance, comme toute science positive, est facile à acquérir par l'étude ; il serait fâcheux qu'à ce point de vue ils n'aient pas tous la même valeur ; c'est l'application seule qui révélera la différence des capacités, car, pour être bonne, elle néces-

site des qualités indépendantes de la science théorique, quoique aidées par elle dans leur développement : le coup d'œil, le jugement, l'énergie du caractère ; il faut y joindre la plus grande activité physique. Quand un général possède ces qualités réunies à la science, il a sur les autres cette rare supériorité qu'on nomme le génie.

CHAPITRE VI

APPLICATION

Pour se faire une idée générale de l'application des principes théoriques, il faut nécessairement supposer une certaine situation militaire d'ensemble dans laquelle une armée prise à part aura à remplir une mission particulière; la cavalerie n'ayant d'autre emploi tactique sérieux que le service d'exploration et de sûreté, il faudra tracer et suivre, d'après le résultat qu'on se proposera d'obtenir, la marche stratégique de cette armée, pour pouvoir déterminer en conséquence les mouvements de la cavalerie; on arrivera de la sorte à livrer bataille à l'ennemi sur une position choisie et étudiée dans la mesure que permettront les conditions où l'on se trouvera placé.

C'est cet essai que je vais tenter dans les limites imposées par de simples hypothèses dénuées de la sanction des faits matériels; je ne toucherai aux questions de stratégie qu'autant que cela sera necessaire au développement du sujet spécial dont il s'agit ici. Quant à la situation générale dans laquelle je me suis placé, non-seulement elle est de pure fantaisie au point de vue politique international, mais encore je me suis

attaché à la rendre aussi invraisemblable que possible. Un écrivain belge, le major Déjardin, admettait dans un livre récent que, seule, l'armée française, dans une guerre franco-allemande, aurait intérêt à violer la neutralité de la Belgique; j'ai adopté la contre-partie de cette éventualité, et, pour exagérer encore, j'ai supposé que la Belgique n'opposait à l'envahissement de son territoire par une armée allemande qu'une protestation à peu près platonique; enfin, pour achever de donner à ce travail le caractère d'une étude purement hypothétique, j'ai traité la question en considérant notre territoire comme s'il se trouvait dans le même état, au point de vue des fortifications, qu'aussitôt après la guerre de 1870-1871. La situation est la suivante:

La France et l'Allemagne se sont déclaré la guerre; l'Espagne, l'Italie, la Suisse et la Belgique sont neutres; cette dernière puissance est résignée à laisser violer sa neutralité par l'un ou l'autre des belligérants. Notre mobilisation a été plus rapide que celle des Allemands; nous avons donc pris l'offensive et envahi l'Alsace-Lorraine, en passant à l'ouest des Vosges entre Metz et Strasbourg; Metz étant ainsi tourné et masqué, nous avons occupé le pays avec quatre armées, de la Moselle, face au nord, aux Vosges (versant oriental), face à l'est; une cinquième armée, partie de Belfort, a pénétré dans la Haute-Alsace pour observer le Rhin entre Bâle et Strasbourg. Enfin une armée de réserve, forte de quatre corps, couvre Paris. Cette armée est cantonnée entre l'Oise, l'Aisne et la Marne, de la manière suivante:

Le 1er corps à Château-Thierry.
Le 2e — à Soissons.
Le 3e — à Compiègne.
Le 4e — à Villers-Cotterets.

Les trois divisions de cavalerie sont :

La 1re à Reims.
La 2e à Laon.
La 3e à Ham.

Cette disposition de l'armée de réserve offre l'avantage de présenter trois corps pouvant marcher de front indifféremment soit dans la direction de Maubeuge, en remontant l'Oise, soit dans celle de Verdun ou de Nancy, en remontant la Marne. De plus, l'armée de réserve pouvant rester longtemps dans l'expectative, il y a un avantage évident à cantonner les corps à de grandes distances les uns des autres, et surtout à éloigner la cavalerie ; en cas de marche, le front occupé par l'armée sera facilement ramené à ses dimensions normales.

Tout à coup les Allemands qui, jusque-là, étaient restés sur la défensive, se montrent en forces considérables au nord de Thionville et sur la Sarre ; ils paraissent combiner leurs efforts pour nous rejeter au sud en tournant notre gauche, dans le but probable de nous acculer aux Vosges, pendant que d'autres armées, franchissant le Rhin entre Strasbourg et Bâle, viendront nous prendre à revers. On apprend en même temps qu'une armée prussienne commence sa concentration sur la frontière belge, à hauteur de Verviers.

Dans ces conditions, le plan de cette dernière armée ne peut être que le suivant :

Remonter la Meuse, la franchir à Namur — Dinant et de là marcher sur Paris par le plus court en remontant la Sambre jusqu'à la frontière, et suivant ensuite la rive droite de l'Oise, ou la route de Hirson — Vervins — Laon, etc.

Mais il est évident que ce plan est subordonné à la tournure que prendront les événements vers Thionville ; si les Allemands y sont battus et refoulés au delà de la Sarre, Metz se trouvera définitivement masqué et leur plan général ne sera plus exécutable ; ils ne pourront plus alors que nous attaquer de front, de Trèves à Strasbourg. — Dans ce cas, il est plus que probable que l'armée prussienne du Nord renoncerait à sa marche sur Paris et qu'elle descendrait au sud, en masquant son mouvement par une nombreuse cavalerie, pour venir faire sur notre gauche une diversion favorable à une vive reprise de l'offensive allemande sur le front Trèves — Strasbourg.

Quelle que soit l'éventualité appelée à se réaliser, le rôle stratégique de notre armée de réserve est d'ores et déjà tout tracé : elle devra arrêter dans tous les cas la marche de l'armée prussienne du Nord. — Il s'agit par conséquent de lui donner une direction telle que l'on soit en mesure, à un moment quelconque, de parer à l'une ou l'autre des éventualités prévues ; rien de plus facile, pour peu que l'on étudie les conditions dans lesquelles va se trouver placée l'armée prussienne du Nord.

C'est le 17 mai que cette armée a commencé sa concentration et c'est dans la journée du 20 que cette nouvelle est connue en France d'une manière positive par les journaux belges ; il est évident que les Prussiens n'entreront pas en Belgique avant que leur concentration ne soit terminée, ce qui, étant donnée la distance de la frontière prusso-belge au Rhin, nous reporte au 20 mai, tout au moins. De la frontière prusso-belge à notre frontière Maubeuge — Hirson, il y a environ 140 à 150 kilomètres, soit 7 jours de

marche, car les Prussiens, incertains sur le parti que prendra l'armée belge, devront marcher avec la plus grande circonspection. C'est donc dans la soirée du 26 mai, au plus tôt, que l'armée prussienne pourra paraître sur notre frontière.

Le commandant en chef de l'armée de réserve apprend en effet par des dépêches d'origine belge, dans la journée du 20 mai, que les Prussiens ont envahi la Belgique ce même jour avec une armée de 4 corps, que le Gouvernement belge, sans se décider à recourir aux armes pour repousser cette agression, fait néanmoins évacuer vers le nord-ouest tout le matériel roulant des voies ferrées qui conduisent de Liége dans les directions Bruxelles, Maubeuge, Givet, Luxembourg belge, et fait mettre ces voies hors de service dans un rayon considérable autour de Liége. Ces renseignements confirment les prévisions établies plus haut et donnent la certitude que l'armée prussienne devra marcher par étapes et avec prudence.

Pour marcher sur Paris par le plus court chemin, il est clair que l'armée prussienne va se diriger droit sur notre frontière entre la Sambre et les sources de l'Oise, de Maubeuge à Hirson, et que, d'autre part, pour que cette armée puisse renoncer à temps à suivre ce plan, en cas d'échec des Allemands en Lorraine, les armées allemandes d'Alsace-Lorraine manœuvreront de manière à frapper un coup décisif vers le moment où l'armée du Nord arrivera dans les parages de la ligne que je viens d'indiquer, c'est-à-dire le 26 mai, très-probablement. C'est donc, sans doute, le 27, que l'armée ennemie entrera sur notre territoire ou rétrogradera au sud-est pour se porter en Lorraine à travers le Luxembourg belge et le grand-duché de Luxembourg.

Il faut donc que notre armée de réserve soit sur la frontière Maubeuge — Hirson — Rocroy, en un point déterminé d'après les renseignements recueillis, au moins le 26 au soir. Or, le corps le plus éloigné, le quatrième, se trouve à environ 150 kilomètres, soit de Maubeuge, soit de Rocroy; le mouvement pouvant commencer le 21 mai, on dispose par conséquent de 6 jours pleins pour concentrer l'armée sur une partie quelconque de la ligne ci-dessus, ce qui donne une marche moyenne de 25 kilomètres par 24 heures. Quant à la cavalerie, elle n'a que 80 kilomètres à franchir; comme on a un intérêt majeur à être renseigné au plus tôt sur la direction réellement prise par l'ennemi, et que d'ailleurs l'armée de réserve n'a rien à craindre de plusieurs jours ni sur son front, ni sur ses flancs, il est clair qu'on devra se départir ici de la règle théorique concernant l'éloignement, en avant du front de marche de l'armée, du service d'exploration et de sûreté; la cavalerie sera donc portée à la frontière en deux jours de marche et ses détachements de contact devront même y parvenir dès le premier jour, tout au moins dans la matinée du 22 mai.

Dans ces conditions, nos trois divisions de cavalerie surveilleront bien, dès le 23, les abords de notre frontière entre Sambre et Meuse, en s'éclairant dans les directions Charleroi, Namur, Dinant. En même temps, l'armée de réserve, que j'appellerai désormais « armée de Sambre-et-Meuse », se mettra en marche dans la direction de Vervins qui se trouve à peu près à égale distance de Maubeuge et de Rocroy. En trois marches, le front de l'armée pourrait être porté de la ligne Château-Thierry — Soissons — Compiègne (60 kilomètres de front) sur la ligne Montcornet — Marle — Origny-

Sainte-Benoîte (40 kilomètres de front). L'armée arriverait donc sur cette ligne le 23. Les étapes seraient les suivantes :

21 mai.

1er corps (réserve). — Oulchy-le-Château (18 kil.).
2e corps (droite). — Bourg et Comin (sur l'Aisne, 25 kil.).
3e corps (gauche). — Noyon (22 kil.).
4e corps (centre). — Soissons (23 kil.).

22 mai.

1er corps. — Soissons (21 kil.).
2e corps. — Neufchâtel-sur-Aisne (30 kil.).
3e corps. — La Fère (sur Oise) (27 kil.).
4e corps. — Urcel (20 kil.).

23 mai.

1er corps. — Laon (30 kil.).
2e corps. — Montcornet (30 kil.).
3e corps. — Origny-Sainte-Benoîte (22 kil.).
4e corps. — Marle (32 kil.).

Ces étapes donnent une moyenne de 25 kilomètres ; certaines sont très-fortes, il est vrai, sans atteindre toutefois les proportions de marches forcées; elles sont d'ailleurs nécessitées par la condition d'arriver à la frontière en temps utile. Il faut aussi considérer que tous les corps auront à leur disposition plusieurs routes, ce qui leur permettra de se fractionner en autant de colonnes et facilitera beaucoup la marche. Prenons pour exemple l'étape de Neufchâtel-sur-Aisne à Montcornet (30 kilomètres), fournie le 23 mai par le 2e corps. Le pays à parcourir constitue un plateau à molles ondulations, compris entre l'Aisne et la Serre et sillonné de nombreux chemins ; le terrain étant crayeux, la viabilité des routes, à l'époque où l'on se trouve, est dans les meilleures conditions ; on n'aura ni boue, les

grosses pluies d'hiver ayant cessé depuis longtemps, ni poussière, le sol n'ayant pas encore été desséché par les fortes chaleurs estivales. Il s'ensuit que l'on pourra mettre à profit les chemins parallèles à la voie principale qui est la route de Reims à Vervins, par Montcornet.

Aussi le 2e corps sera fractionné en trois colonnes, de la manière suivante :

1° L'artillerie, à gauche, par Proviseux, la Malmaison, la Selve, Dizy-le-Gros, la Ville-aux-Bois, Chaourse et Thiérache (cantonnement).
2° La 1re division et les convois, au centre, par la grande route (cantonnement à Montcornet et Lislet).
3° La 2e division, à droite, par le Bois-d'Avaux, Villers-devant-le-Thour, le Thour, Saint-Quentin, Sévigny, Montloué, Noircourt (cantonnement dans ces deux derniers bourgs).

Le corps entier se trouvera ainsi cantonné sur la Serre et le Hurtaut, à Chaourse, Montcornet, Lislet, Montloué, Noircourt, occupant un front de 8 kilomètres.

Dès le 23, les détachements de contact de la cavalerie pourront recueillir de précieux indices. Mais même en admettant que les renseignements obtenus ce jour-là ne soient pas assez concluants pour décider de la marche de l'armée dans une direction ou dans l'autre, on pourrait néanmoins continuer la marche en avant en se maintenant toujours à égale distance des objectifs extrêmes, de la manière suivante :

24 mai.

1er corps (réserve). — Lugny (route de Vervins) (28 kil.).
2e corps (droite). — Aubenton (23 kil.).
3e corps (gauche). — Buironfosse (29 kil.).
4e corps (centre). — Origny-en-Thiérache (27 kil.).

Le front occupé par l'armée serait alors de 30 kilomètres et elle se trouverait dans une position centrale

entre la Sambre et la Meuse; or, les renseignements de toute nature obtenus le 24 par le général en chef le mettront sans doute en mesure de se prononcer sur la direction à prendre le 25.

Le plan qui vient d'être esquissé offre en outre les avantages suivants :

1° L'armée se porte au-devant de l'ennemi, ce qui la place dans de bonnes conditions morales et l'entraîne par une marche de quelques jours ;

2° Le sol national peut être préservé de l'invasion, et une victoire décisive, rejetant l'ennemi dans le nord-est, nous permettra d'aller opérer en Lorraine, sur le flanc droit de l'ennemi qui se trouvera placé dès lors dans une situation très-critique.

En cas de défaite, nous avons une excellente ligne de retraite constituée par les nombreuses routes qui conduisent à Paris, et nous couvrons toujours la capitale.

Aussi ce plan est adopté et le général en chef expédie le 20 au soir les ordres de mouvement que j'ai indiqués pour le 21.

Je ne m'occuperai donc plus maintenant que de la cavalerie, jusqu'à ce que l'on ait des renseignements certains sur la direction prise définitivement par l'ennemi.

Le général en chef expédie le 20, aux trois divisions de cavalerie, les ordres de mouvement et les instructions générales qui suivent, pour la journée du 21 :

Le 21, le front de l'armée sera porté sur la ligne Bourg (sur l'Aisne) — Soissons — Noyon. — En conséquence, la cavalerie opérera les mouvements ci-après :

La 1re division se portera à Launoy (route de Mézières).
La 2e — à Aubenton.
La 3e — à Guise.

Une armée prussienne est entrée en Belgique le 20 mai, à hauteur de Verviers. — Son objectif probable est Paris, par la route la plus courte, celle de l'Oise, rive droite ou rive gauche. — Mais, l'exécution de ce plan étant évidemment subordonnée aux événements en Lorraine, il est possible que l'ennemi, avant d'avoir pénétré sur notre territoire, soit obligé de renoncer à son idée première pour descendre au sud-est, vers la Moselle, à travers la Belgique et le grand-duché de Luxembourg. — L'armée de réserve doit arrêter l'ennemi dans l'un ou l'autre cas, et il importe, à cet effet, que la cavalerie soit en mesure de fournir le plus tôt possible des renseignements précis. — Étant donnée la distance qui sépare la frontière prusso-belge de notre frontière Maubeuge — Rocroy, la cavalerie ennemie ne paraîtra pas sur cette ligne avant le 22 ou le 23. — Aussi la marche du 21 se fera-t-elle sans disperser la cavalerie, afin de ne pas perdre de temps et de ménager les chevaux; les brigades marcheront concentrées, chacune sur une route; les détachements de contact s'avanceront le plus loin possible dans la direction du pays compris entre Sambre et Meuse, sans néanmoins dépasser la frontière; les groupes d'extrême droite et d'extrême gauche descendront la rive droite de la Meuse, et la rive gauche de la Sambre. — La région à surveiller par les détachements de contact sera répartie comme il suit :

1re division. — De la rive droite de la Meuse à Brognon (au sud de la forêt de Signy-le-Petit).
2 division. — De Brognon à Solre-le-Château.
3 division. — De Solre-le-Château à la rive gauche de la Sambre, dans la direction de Binche.

D'après ces ordres, la cavalerie n'aura pas à faire, le 21, d'exploration proprement dite. — Aussi, sans insister sur les dispositions prises, je me bornerai à dire que les 1re et 3e divisions ont été fractionnées chacune

en deux colonnes et la 2e division en trois, d'après le nombre des brigades, une route étant attribuée à chaque brigade.

Les rapports envoyés le 21 au soir par les commandants des 1re et 2e divisions n'apprennent rien d'important. — Celui du commandant de la 3e division fait connaître que les détachements de contact ont signalé, d'après les nouvelles d'origine belge recueillies à Maubeuge, de fortes colonnes de cavalerie au delà de Namur, venant de la direction principale, Liége.

Les instructions données à la cavalerie pour le 22 sont les suivantes :

Le 22, le front de l'armée sera porté de la ligne Bourg (sur Aisne) — Soissons — Noyon, sur la ligne Neufchâtel (sur Aisne) — Urcel (route de Vervins) — La Fère (sur Oise); sauf l'éventualité d'un échec grave des armées allemandes en Lorraine, le plan de l'ennemi est presque à coup sûr le suivant : franchir la frontière entre Avesnes et Hirson et marcher ensuite sur Paris, soit en suivant la grande route de la capitale par Vervins, Laon, Soissons, etc., soit plutôt en descendant la rive droite de l'Oise. — Il se pourrait toutefois que l'ennemi ait l'intention de passer au nord de Maubeuge. — Il cherchera peut-être à donner le change sur la route qu'il aura adoptée, en déployant une nombreuse cavalerie dans la direction opposée; c'est donc sur la force réelle du rideau qu'elles auront devant elles que les trois divisions porteront toute leur attention. Les mouvements suivants seront exécutés dans la journée du 22 :

1re division. — Centre à Rocroy, droite à la Meuse, gauche à Brognon, au sud de la forêt de Signy-le-Petit.

2e division. — Centre à Trélon (route d'Avesnes à Chimay), droite à Brognon, gauche à Solre-le-Château.

3e division. — Centre à Boussols (sur la Sambre), droite à Solre-le-Château, gauche à Gognies-Chaussée, au nord de Maubeuge, tout près du croisement des routes de Binche et de Mons.

Dans la marche du 22, le service d'exploration sera exécuté complétement et avec le plus grand soin. — Les pointes extrêmes devront entrer en contact avec l'ennemi, sur tout le front, en suivant les routes qui mènent à Charleroi, Namur, Dinant.

Il est probable que les 1re et 2e divisions, surtout la 1re, n'auront en face d'elles qu'un simple rideau de cavalerie ennemie; ces divisions éviteront de montrer leur force; leurs détachements de contact se contenteront de surveiller l'ennemi sans chercher à le refouler ni le percer, ce qui serait absolument inutile, car les corps de l'armée prussienne ne peuvent paraître sur la Meuse, de Dinant à Namur, avant le 23 au soir.

Dans la 3e division, au contraire, on s'attendra à rencontrer une nombreuse cavalerie; dans ce cas, les détachements de contact se replieraient et la division empêcherait, le cas échéant, l'ennemi de franchir la frontière.

Il serait assurément inutile d'entrer dans le détail des mesures prises par les trois divisions en exécution des ordres précédents. Je prendrai seulement pour exemple la 3e division. On se rappelle que, dans la journée du 21, les brigades ont marché concentrées; les deux brigades de la 3e division ont été cantonnées le 21 :

La 1re à Guise.
La 2e à Bohain (sur le chemin de fer de Saint-Quentin à Erquelines).

L'ordre de marche donné pour le 22 par le commandant de la 3e division, en exécution de l'ordre général du commandant en chef de l'armée, sera dès lors le suivant :

1re brigade. — De Guise à Boussols (sur la Sambre), par Landrecies et Maubeuge.

2e brigade. — De Bohain à Gognies-Chaussée, par Le Cateau et Bavai.

La 2e brigade est à l'extrême flanc gauche du réseau d'exploration ; en conséquence, le chef de cette brigade fera marcher deux régiments sur la même route, celle de Bohain à Gognies-Chaussée. — Ces deux régiments auront leurs gros (3 escadrons) à une vingtaine de kilomètres l'un de l'autre et s'éclaireront à gauche de la route, chacun par un escadron qui détachera lui-même des groupes de flanqueurs. — Quant au 3e régiment, il marchera concentré à hauteur du milieu de l'intervalle qui sépare les deux régiments d'exploration ; sa route, parallèle à la précédente, sera :

Vaux-Andigny, Saint-Martin, Bazuel, Fontaine-aux-Bois, Locquignol, Hargnies, La Longueville, Feignies, Bersillies.

Les 3 régiments de la 2e brigade seront cantonnés dans la soirée du 22 :

Un à Bersillies.
Un à Gognies-Chaussée.
Un au nord du Bois-de-la-Lanière.

Le commandant de la brigade aura son quartier à Gognies-Chaussée.

Dans la 1re brigade, les deux régiments d'exploration marcheront comme il suit :

Celui de gauche, par Tupigny, Hannapes, Wassigny, Catillon-sur-Sambre, la forêt de Mormal, Berlaimont, Bachant, Louvroil, Maubeuge, Boussols.

Celui de droite, par Lavaqueresse, Dorengt, Boué, Barzy, Prisches, Le Grand-Fayt, Marbay, Dourlers, Beaufort, Damousies, Berelles.

Le régiment de soutien suivra la route directe de Maubeuge par Landrecies.

Le soir, les trois régiments seront cantonnés :

Un à Berelles.
Un à Colleret.
Un à Boussols.

Dans les deux brigades, l'artillerie marchera concentrée avec le régiment de soutien (1 batterie par brigade), car il serait inutile de la fractionner par section, puisque l'on est certain de n'arriver en vue de l'ennemi que dans la soirée. — Les convois régimentaires marcheront aussi sur la même route que les régiments de soutien.

Le régiment cantonné à Berelles se reliera avec la gauche de la 2e division dans la direction de Solre-le-Château.

Le commandant de la 1re brigade aura son quartier à Colleret, et celui de la division à Maubeuge.

Il va sans dire que chaque régiment détachera un escadron à 5 ou 6 kilomètres en avant de lui, et que ces escadrons feront eux-mêmes surveiller leurs abords par de petits postes.

La 3e division se trouve donc concentrée le 22 sur un front très-réduit (24 kilomètres seulement), ce qui est rationnel, en prévision des grosses forces de cavalerie ennemie signalées sur son front par les instructions du général en chef de l'armée.

Les 2e et 1re divisions occupent un front plus étendu (40 kilomètres environ pour chacune) ; mais il est à noter que la division du centre, étant à trois brigades, est plus concentrée que la 1re ; son chef, conformément à l'esprit des instructions du commandant en chef de l'armée, a resserré ses forces sur sa gauche et a fait occuper Solre-le-Château par une brigade entière.

Les rapports envoyés le 22 au soir par la cavalerie relatent les faits suivants :

PREMIÈRE DIVISION.

Les détachements de contact ont poussé jusqu'à la Blanche et au Véronin, où ils ont constaté la présence de quelques petits groupes ennemis qui n'ont point cherché à franchir ces rivières. — La 1re division s'est éclairée sur la rive droite de la Meuse en la faisant descendre au delà de Givet par un détachement qui s'est avancé jusqu'aux environs de Dinant, sans rencontrer aucun indice de l'ennemi.

DEUXIÈME DIVISION.

Vis-à-vis la droite et le centre, les détachements de contact ont rencontré dans l'après-midi des patrouilles ennemies à l'est de la route de Chimay à Beaumont. — Vis-à-vis la gauche, on a trouvé Beaumont fortement occupé et les éclaireurs ennemis se sont avancés jusqu'à la frontière qu'on les a empêchés de franchir.

TROISIÈME DIVISION.

Les abords du front sont fortement occupés par la cavalerie ennemie, notamment les bourgs suivants : Hantes, Merbes-le-Château, Peissant, Givry, dans lesquels l'ennemi s'est installé vers 3 heures du soir. — Ses éclaireurs se sont montrés sur la frontière et on les a repoussés ; mais le gros de l'ennemi n'a pas dépassé la ligne tracée ci-dessus.

Ces renseignements, quoique donnant des indices, ne sont évidemment pas de nature à permettre au commandant en chef de l'armée de prendre une décision.

— Aussi donne-t-il aux différents corps les ordres de mouvement qui ont été indiqués plus haut pour la journée du 23.

La cavalerie reçoit les instructions suivantes :

Le 23 mai, l'armée se portera de la ligne Neufchâtel (sur Aisne) — Urcel — La Fère (sur Oise), sur la ligne Montcornet — Marle — Origny-Sainte-Benoîte. — La réserve sera à Laon. — La cavalerie exécutera les mouvements suivants :

La 1re division n'aurait aucun intérêt à se porter beaucoup plus en avant; elle ne retirerait d'une pareille opération aucun avantage, car l'armée ennemie en marche est encore trop éloignée pour que l'on puisse pousser une reconnaissance jusque dans ses parages. — Aussi la 1re division se bornera-t-elle à porter ses postes avancés sur la voie ferrée qui conduit de Chimay à Givet, par Marienbourg, et se raccorde à l'ouest de Givet avec le chemin de fer de Charleroi à Givet; le développement total du front d'exploration de la 1re division sera d'environ 40 kilomètres. — On s'assurera la possession de la voie ferrée ci-dessus par des forces en rapport avec celles de l'ennemi. — Si l'on était obligé de se replier, on s'arrêterait sur la rive droite de la Blanche et du Véronin, où l'on tiendrait avec l'aide de deux régiments d'infanterie territoriale, des garnisons de Givet et de Rocroy, régiments qui, en vue de cette éventualité, ont reçu l'ordre d'occuper, l'un, Olloy, l'autre, Couvin, — La 1re division, n'ayant aucune préoccupation sur son flanc droit, appuyé à Givet et à la Meuse, n'aura pas à pourvoir, sur ce côté extrême du réseau de protection de l'armée, au service de sûreté prévu par la théorie ; il suffira de faire surveiller la rive droite de la Meuse par un petit détachement, au nord de Givet. En conséquence, les forces seront réparties entièrement sur le front, de Chimay à Givet.

La 2e division restera sur ses positions du 22, une brigade concentrée à Solre-le-Château, prête à s'opposer aux

tentatives de reconnaissance offensive qui pourraient être faites par les forces ennemies réunies à Beaumont; les postes avancés borderont la frontière sur la rive gauche de la Thure et de l'Helpe majeure; ils se relieront à Chimay avec la 1re division et à Cousolre avec la 3e.

Jusqu'à nouvel ordre, les opérations de la 3e division seront dirigées de manière à faire croire à l'ennemi que l'armée de Sambre-et-Meuse l'attend au nord de la Sambre. — Le but de cette manœuvre est d'obtenir que l'ennemi s'engage avec confiance assez profondément dans le rentrant formé par la frontière entre Maubeuge et Givet, pour qu'il lui devienne impossible, au cas où les événements de Lorraine l'y obligeraient ultérieurement, de changer de direction et de descendre vers la Moselle par le Luxembourg, sans avoir au préalable livré une bataille décisive à l'armée de Sambre-et-Meuse. — En conséquence, la 3e division prendra l'offensive sur tout son front et délogera la cavalerie ennemie des villages qu'elle occupe, sans néanmoins se laisser entraîner au delà. — Elle s'arrêtera donc sur la ligne tracée par la Hantes, depuis le coude qu'elle fait entre Cousolre et Beaumont, jusqu'à son confluent avec la Sambre, et par les bourgs de Merbes-le-Château, Peissant, Givry; pour seconder cette manœuvre, deux régiments d'infanterie territoriale de la garnison de Maubeuge sont mis à la disposition du commandant de la 3e division; ces régiments, fractionnés de façon à donner à la cavalerie des points d'appui sur tout le front, devront être employés d'une manière bien ostensible.

RÉSUMÉ DES RAPPORTS ADRESSÉS PAR LA CAVALERIE DANS LA SOIRÉE DU 23.

1re *division.* — Les instructions de la veille ont été exécutées sans peine, car l'on n'a en face de soi qu'un simple rideau. — On n'a rien découvert sur la rive

droite de la Meuse ; mais les renseignements d'origine belge réunis à Givet permettent d'affirmer qu'un corps ennemi, probablement celui de l'aile gauche, était à Durbuy, sur l'Ourthe, le 22, et qu'il s'est mis en marche, le lendemain, dans la direction de Dinant.

2e division. — L'ennemi, sur tout le front, s'est contenté de nous observer ; il est cependant hors de doute que Leugnies, Beaumont et, au sud de cette ville, les bourgs situés sur la Hantes, Solre-Saint-Géry, Renlies, Froidechapelle, sont fortement occupés.

3e division. — On a eu à vaincre une certaine résistance qui s'est surtout produite sérieusement à Hantes, Montignies-Saint-Christophe, Bousignies, d'où l'on n'a délogé l'ennemi que grâce à l'appui de l'infanterie ; mais le programme tracé a pu être exécuté de point en point ; on a rencontré des patrouilles ennemies beaucoup plus au nord qu'on ne le supposait, jusqu'au bourg de Havré, à l'est de Mons ; ces patrouilles se sont repliées dans la direction de Binche.

L'étude attentive de ces rapports éclaire notablement la situation ; en effet, à notre droite, l'ennemi se borne à s'éclairer ; au centre il est très-fort et pourtant se dissimule autant que possible ; à notre gauche il nous oppose une grande résistance qui, aisément vaincue et probablement plus simulée que réelle sur la rive gauche de la Sambre, est au contraire des plus sérieuses sur la rive droite, dans le voisinage de cette partie de son réseau d'exploration la plus fortement constituée quoique la plus inactive jusqu'à présent. Que conclure de là, sinon que l'ennemi cherche à nous tromper et à nous faire croire à une attaque par la rive gauche de la Sambre ? Que la manière solide dont il occupe le centre au nord-ouest et au sud-est de Beau-

mont indique au contraire le véritable débouché ultérieur de son armée sur notre frontière?

Ainsi les deux armées cherchent réciproquement à s'induire dans la même erreur; mais le but tout différent qu'elles poursuivent explique très-bien cette apparente anomalie : l'ennemi désire que nous l'attendions au nord de la Sambre, parce qu'il pense qu'il aurait dans ce cas la faculté, tout en marchant dans la direction de Paris, de pouvoir renoncer à ce plan, suivant les événements en Lorraine, sans être empêché ou tout au moins retardé par l'obligation de livrer au préalable une bataille à notre armée, suffisamment éloignée, dans sa pensée, du côté du nord-ouest; nous, au contraire, nous voudrions que l'ennemi prononcât sans inquiétude son mouvement vers la trouée La Capelle — Hirson, pendant que nous nous dirigerons de telle sorte que l'armée prussienne ne puisse changer de plan, pour marcher vers le sud-est, qu'après une bataille, et que nous soyons en mesure aussi de l'arrêter dans le cas où elle marcherait effectivement par le nord de Maubeuge.

Beaumont et Philippeville sont deux nœuds de routes très-importants; ces deux villes, distantes de 24 kilomètres, sont reliées par la grande route de Givet à Mons. C'est à Beaumont et Philippeville qu'aboutissent les nombreuses voies venant de la Sambre entre Thuin et Namur, et de la Meuse entre Namur et Dinant; c'est donc sans aucun doute sur la ligne Beaumont — Philippeville que viendra se concentrer l'armée prussienne avant de franchir notre frontière et de se diriger sur La Capelle — Hirson par Etrœungt et Chimay. — Il est évident d'ailleurs que l'ennemi ne s'engagera pas entre Maubeuge à l'ouest et Givet à l'est, sans s'assurer au

préalable d'une manière sérieuse qu'il n'est pas menacé sur l'un ou l'autre de ses flancs. — Or un corps ennemi était le 22 à Durbuy, sur l'Ourthe, d'après les renseignements recueillis le 23 à Givet; comme la distance de Durbuy à Dinant est d'environ 40 kilomètres, il faut en conclure que l'aile gauche de l'armée prussienne sera le 24 à Dinant et que cette armée sera sans doute tout entière ce même jour sur la Meuse, de Dinant à Namur; l'ennemi ne se trouvera plus alors qu'à une marche de notre cavalerie et sûrement il ne continuera pas son mouvement général sans bien reconnaître auparavant ses deux flancs.

Le général en chef s'attend donc pour le 24 à de fortes reconnaissances offensives de l'ennemi sur les fronts des 1re et 3e divisions.

Ces considérations conduisent le général en chef à faire exécuter par les corps d'armée les mouvements indiqués pour le 24 dans la discussion générale, et que je rappelle ici :

1er corps. — Lugny (route de Laon à Vervins) (28 kil.)
2e corps. — Aubenton (23 kil.).
3e corps. — Buironfosse (29 kil.).
4e corps. — Origny-en-Thiérache (27 kil.).

Ces indications sont données à la cavalerie dont les instructions se résument dans les quelques lignes suivantes :

Les 1re et 3e divisions s'attendront à être vigoureusement attaquées par la cavalerie ennemie qui opérera sans doute sur leur front des reconnaissances sérieuses; on se tiendra donc préparé à cette éventualité en concentrant les forces et en ne laissant en avant de soi que des éclaireurs qui se replieront au premier indice. — Il rentre dans le plan général que j'ai définitivement arrêté aujourd'hui de ne point

faire supposer à l'ennemi qu'il soit menacé sur son flanc gauche, du côté de la Meuse, autant que possible de dissimuler encore notre force au centre, enfin de chercher à lui donner la conviction que l'armée de Sambre-et-Meuse opère sur la rive gauche de la Sambre. — En conséquence, les commandants des divisions régleront leur conduite sur les instructions générales ci-après :

PREMIÈRE DIVISION.

La résistance ne sera pas poussée à fond ; les régiments d'infanterie territoriale détachés de Givet et de Rocroy, rentreront dès le matin dans leurs garnisons. — La retraite devant l'ennemi s'opérera sur la ligne Chimay — Rocroy, où viendra se concentrer la majeure partie des forces, surtout vers Chimay. — On n'échelonnera de Rocroy à Givet que les postes indispensables pour surveiller la marche de l'ennemi. — Ces postes se retireront au besoin sur la rive droite de la Meuse.

DEUXIÈME DIVISION.

Il n'est pas probable que l'ennemi tente rien aujourd'hui sur le front de la 2e division qui restera sur ses positions des jours précédents ; mais son devoir, en cas d'attaque, serait de replier immédiatement ses postes avancés sur sa ligne principale où l'on opposerait à l'ennemi la résistance la plus énergique en ne montrant du reste que les forces indispensables.

TROISIÈME DIVISION.

La 3e division, avec l'aide des deux régiments d'infanterie territoriale de Maubeuge, devra repousser la tentative de l'ennemi. — Un des régiments d'infanterie ira occuper Binche dès le matin et détachera un bataillon au nord à Haine-Saint-Paul et Haine-Saint-Pierre. — L'autre sera

échelonné entre Binche et Merbes-le-Château, occupant les villages de Montifaut, Merbes-Sainte-Marie et Merbes-le-Château. — Une compagnie sera détachée à Solre-sur-Sambre sur la rive droite de la Sambre et enverra elle-même une section à Hantes. — La cavalerie prendra position entre les différents postes d'infanterie, en faisant éclairer les abords, surtout dans les directions de Charleroi et Thuin; comme l'effort de l'ennemi se produira évidemment sur la rive gauche (sans doute vers Binche), on ne laissera sur la rive droite qu'un seul régiment, concentré à Montignies-Saint-Christophe.

Il résulte des rapports envoyés dans la soirée du 24 par la cavalerie qu'à notre droite l'ennemi, débouchant en une grosse colonne à l'est de Marienbourg, a poussé jusqu'à la Meuse en suivant le cours du Véronin, a exploré les deux rives de la Meuse entre Rocroy et Givet et s'est facilement assuré que rien ne le menace de ce côté ; il s'est retiré dans la soirée sur la ligne tracée par la Brouffe et le chemin de fer de Marienbourg à Givet par Romerée, qu'il a détruit sur un grand nombre de points, ainsi que celui qui longe la Meuse. — Sur le front de la 2e division, on n'a signalé qu'un mouvement de l'ennemi dont une assez forte colonne est partie de Beaumont par la route de Mons, sans doute pour franchir la Sambre à Solre-sur-Sambre, mais, repoussée à hauteur de Hantes et Montignies-Saint-Christophe, a pris ensuite la route de Thuin; enfin, à notre gauche, l'ennemi, malgré les plus grands efforts faits d'abord par la route de Charleroi à Binche et ensuite plus au nord, n'a pu vaincre notre résistance ni percer notre ligne, ce qui, combiné avec la présence d'une infanterie relativement nombreuse dont le mode d'emploi a dû certainement exagérer encore la force à

ses yeux, est bien de nature à le tromper sur la direction prise par l'armée de Sambre-et-Meuse.

Il est donc très-probable, en admettant que l'armée prussienne se soit établie le 24 sur la ligne Namur — Dinant, que son mouvement général se continuera le 25 sur Beaumont — Philippeville.

La route de Namur à Charleroi (24 kil.) suit la rive gauche de la Sambre ; comme cette route a, sur son parcours, de nombreuses communications avec la rive droite, il est vraisemblable qu'elle sera suivie par le corps de l'aile droite, puisque l'ennemi y trouvera l'avantage de se garantir de toute surprise venant de la rive gauche, tout en facilitant son mouvement général et en marchant à son objectif par le plus court chemin.

Quant à l'aile gauche, elle sera portée sans doute à Florenne (22 kilom. de Dinant), peut-être jusqu'à Philippeville (30 kilom. de Dinant); le front occupé ainsi le 25 par l'armée prussienne serait compris entre 20 et 30 kilomètres (il y a 22 kilomètres de Charleroi à Florenne et 30 de Charleroi à Philippeville); ses deux ailes seraient à peu près à la même distance de Beaumont et Chimay, et, suivant les événements du 25, elle pourrait soit se concentrer le 26 sur un point de la ligne Beaumont — Chimay, soit continuer sa marche vers La Capelle—Hirson, soit prendre position sur la rive droite de la Sambre, entre Beaumont et Charleroi, soit enfin, d'après les nouvelles de Lorraine, se replier vers l'est.

Le général en chef, d'après ces considérations, prend le parti de continuer le mouvement en avant de l'armée de Sambre-et-Meuse, mais en la rapprochant de l'aile gauche de l'ennemi pour être en mesure de l'atteindre, au cas où il rétrograderait vers l'est dans la

journée du 26, et de le forcer à accepter la bataille. Il prescrit les mouvements suivants :

Le 1er corps (réserve) se portera à Saint-Michel (sur le Gland, à l'est d'Hirson) par Vervins, Origny-en-Thiérache, Hirson, 29 kilomètres.

Le 2e corps (droite) se portera à Chimay par Fligny, Signy-le-Petit, Four-Gérard, Forges, 27 kilomètres.

Le 3e corps (gauche) se portera à Liessies (sur la Grande-Helpe) par La Capelle, Rainsars, Sains, Ramousies, 28 kilomètres.

Le 4e corps (centre) se portera à Baives (au-dessus de Macon, sur la route d'Avesnes à Chimay) par Hirson, Anor, Ohain, 26 kilomètres.

Les corps d'armée n'auront avec eux que le train de combat. — Les convois seront tenus à 20 kilomètres au moins en arrière sur les routes suivantes :

Convoi du 1er corps, à l'ouest de Vervins, sur la route de Guise. — Convoi du 2e corps, au sud de Signy-le-Petit, sur la route d'Aubenton. — Convoi du 3e corps, à l'ouest de La Capelle, sur la route de Saint-Quentin. — Convoi du 4e corps, au sud d'Hirson, sur la route de Vervins et Paris.

Les instructions données à la cavalerie sont basées sur l'appréciation suivante de la situation générale :

L'ennemi a tâté ses deux flancs le 24; il en est résulté pour lui la conviction qu'il n'est point menacé sur son flanc gauche et la probabilité que notre armée est sur la rive gauche de la Sambre, pouvant passer cette rivière d'un moment à l'autre pour tomber sur son flanc droit. — Il est donc à présumer que, pour se tenir préparée à tout événement de ce côté, l'armée prussienne, dans sa marche du 25, se concentrera davantage sur sa droite et viendra s'établir sur la ligne

Charleroi — Florenne, prête à faire face à la Sambre en pivotant sur sa droite ; cette hypothèse est d'autant plus plausible que cette marche est en même temps la plus naturelle et la plus courte dans la direction La Capelle — Hirson.

Il est évident d'ailleurs que ce mouvement du 25, qui place tout à fait l'ennemi dans le rayon d'action de notre cavalerie, ne se fera pas sans que la cavalerie ennemie, jusqu'à présent à peu près immobile aux environs de Beaumont, se porte en avant et reconnaisse son front avec soin, d'où une très-forte présomption que la ligne occupée le 24 par la 2e division sera sérieusement attaquée le 25. — Enfin, notre mouvement du 25 nous oblige, pour la sécurité de l'armée, à concentrer la plus grande partie de notre cavalerie entre la Sambre et Marienbourg. — Le général en chef expédie en conséquence à la cavalerie les ordres suivants :

L'armée de Sambre-et-Meuse sera le 25 sur la ligne Chimay—Baives—Liessies. —Il est à présumer que le front occupé le 24 par la 2e division sera sérieusement attaqué le 25; comme il sera indispensable d'opposer une résistance énergique pour assurer la sécurité de l'armée en arrière et que d'ailleurs l'ennemi ne saurait plus désormais nous échapper par sa gauche sans une bataille préalable, il n'y a plus lieu de se préoccuper avant tout de dissimuler la véritable direction suivie par l'armée de Sambre-et-Meuse.

La 1re division concentrera ses deux brigades à la station de Boussu-en-Fagne (chemin de fer de Chimay à Marienbourg) et à Couvin (route de Chimay à Marienbourg). — La brigade de Couvin s'éclairera dans la direction de Marienbourg et de la Meuse et se reliera avec Rocroy par de petits postes. — La brigade de Boussu-en-Fagne surveillera la voie ferrée, la route de Philippeville et se reliera avec la

2e division dans la direction de Rance, en établissant de petits postes sur la Brouffe jusqu'à Géronsart. Le rôle de la 1re division est de protéger le flanc droit de l'armée, en interdisant à la cavalerie ennemie les routes qui conduisent à Chimay.

Les trois brigades de la 2e division seront concentrées à Rance, Sivry et Hestrud. — Le rôle de la 2e division est des plus importants, car c'est elle surtout qui couvre les cantonnements occupés par l'armée; elle se reliera avec la 1re division par de petits postes, dans la direction de Géronsart, sur la Brouffe, et avec la 3e division du côté de Cousolre.

La 3e division passera sur la rive droite de la Sambre; ses deux brigades occuperont Cousolre et Solre-sur-Sambre. — La brigade de Cousolre défendra la route de Beaumont; celle de Solre-sur-Sambre se gardera bien sur la rive gauche. — Les deux régiments d'infanterie territoriale dont dispose la 3e division occuperont, l'un Cousolre, l'autre Solre-sur-Sambre et Jeumont ; la cavalerie ennemie sera ainsi dans l'impossibilité de tourner notre flanc gauche. — On fera sauter tous les ponts jusqu'au delà de Fontaine-Valmont à l'est de Merbes-le-Château.

Les rapports du 25 font connaître au général en chef que l'ennemi, après avoir échoué dans deux attaques simultanées sur Hestrud et Sivry, où une partie de notre cavalerie a pu combattre avantageusement à pied, sur la rive gauche de la Thure, que l'ennemi, dis-je, secondé par les renforts venus de son aile gauche, nous a chassés de Rance et n'a été arrêté sur la route de Chimay que par les avant-postes du 2e corps; à notre droite, la cavalerie ennemie, débouchant de Marienbourg, a tenté de forcer la route de Chimay; mais, très-inférieure en nombre, elle s'est repliée vers le nord-ouest, dans la direction de Rance et Beaumont,

en remontant la Brouffe. — A notre gauche, la cavalerie ennemie, ayant constaté facilement notre disparition de la rive gauche de la Sambre, s'est présentée, vers 2 heures du soir, avec de grandes forces aux ponts de Solre-sur-Sambre et de Merbes-le-Château, d'où notre infanterie l'a facilement repoussée ; elle s'est ensuite décidée, après avoir vainement tenté le passage sur divers points, à descendre vers Thuin où elle a dû franchir la rivière.

Ces événements mettent en évidence pour l'ennemi que notre armée se trouve sur la rive droite de la Sambre, sans doute au sud de la forêt de Trélon, la droite à Chimay, la gauche vers Avesnes.

Dans cette situation, les deux armées n'ayant plus qu'une marche à faire pour se trouver en présence, il est certain que l'ennemi se concentrera le plus rapidement possible dans la journée du 26, en continuant son mouvement général vers son principal objectif et du même coup vers son but immédiat et obligé, notre propre armée.

Beaumont étant le point auquel aboutissent toutes les routes qui partent du front Charleroi — Philippeville et, de plus, se trouvant à égale distance, environ 24 kilomètres, des deux ailes de l'armée prussienne, il est à présumer que cette ville sera le centre de la concentration allemande qui se fera sans doute sur la rive droite de la Hantes.

Or, les routes qui, laissant Avesnes à l'ouest, conduisent de la région de Beaumont sur la ligne Le Nouvion — La Capelle — Hirson, entre la Sambre et l'Oise, traversent toutes un assez vaste plateau limité au sud par les bois de la rive droite de la grande Helpe, à l'est par les sources de la grande Helpe et le cours supérieur

de la Hantes, au nord par les cours supérieurs de la Thure et de la Solre, à l'ouest par les bois de Beugnies. — Si l'on jette les yeux sur la carte, on voit que ce plateau est garni de nombreux bourgs et villages, dont les plus importants sont Solre-le-Château, en France, et Sivry, en Belgique ; cette contrée, découverte sur un espace de plus de 20 kilomètres de l'est à l'ouest, entre la route de Chimay à Beaumont et le bois de Beugnies, et sur une profondeur de 4 à 5 kilomètres du nord au sud, constitue dans cette partie de notre frontière, bordée de bois et de forêts depuis les sources de l'Artoise (à l'ouest de Rocroy), la seule position où une grande armée puisse se déployer à l'aise face au nord ou au nord-est ; les bois de Sivry, de Willies, de Belleux, dont la lisière nord forme précisément une crête qui domine tout le terrain en avant, sont traversés par d'excellentes routes donnant accès sur toute la largeur du plateau Solre — Sivry, et constituent donc à la fois un débouché facile, un point d'appui solide et une ligne de retraite assurée sur la grande Helpe, la gauche appuyée à Avesnes. — Outre que ce plateau est sur la ligne de marche naturelle de l'aile droite tout au moins de l'ennemi, il est évident que si nous l'occupons à temps, c'est là que se livrera une bataille décisive, car nos positions se trouvant alors à quelques kilomètres à peine du front de concentration de l'armée allemande, celle-ci ne saurait ni se dérober par sa gauche, en exécutant devant une nombreuse armée une marche de flanc des plus dangereuses, ni encore moins marcher par sa droite, ce qui la conduirait directement sur Avesnes et Maubeuge où notre armée, solidement appuyée, l'arrêterait à coup sûr ; au reste, l'armée prussienne, pour se ménager la possibilité de descendre

rapidement au sud-est, vers la Lorraine, dans le cas où les événements l'y appelleraient, ne manœuvrera certainement pas de manière à nous laisser interposés entre elle et cet objectif stratégique éventuel. Or, nous sommes de moitié plus rapprochés que l'ennemi du plateau Solre — Sivry; on aurait donc tout le temps nécessaire pour étudier la position avec soin, combiner le plan de la bataille, fortifier les points faibles ou importants et faire occuper le terrain avec toute la réflexion désirable.

Ces considérations déterminent le commandant en chef à concentrer l'armée sur le plateau Solre — Sivry dans la matinée du 26 pour y livrer probablement bataille le lendemain; les points de direction à donner aux différents corps, sans avoir encore fait *de visu* une étude complète du terrain, lui sont dictés par les raisons suivantes :

L'aile droite de l'ennemi marchera, le 26, par les routes de Marchienne — Thuin — Beaumont et Charleroi — Gozée — Beaumont qui remontent à peu de distance la rive droite de la Sambre ; pour se garantir de toute surprise venant de Maubeuge par la rive gauche, l'ennemi devra, tant pendant sa marche du 26 que pendant la bataille du 27, éclairer soigneusement et bien protéger sa droite ; il est donc probable qu'une très-forte partie de la cavalerie ennemie, sinon la plus forte, appuyée peut-être en arrière par un corps d'infanterie, remontera la Sambre le 26, avec mission d'occuper Merbes-le-Château, Solre-sur-Sambre, Erquelines, Jeumont, Marpent, et de surveiller la direction de Maubeuge; dans la journée du 27, la plus simple prudence obligera l'ennemi à conserver et immobiliser presque complétement, au moins pendant longtemps,

une réserve assez importante à son aile droite, parce qu'il s'y sentira sous la menace constante d'être tourné de ce côté par des troupes tirées des garnisons de Maubeuge et d'Avesnes, places éloignées de 9 à 10 kilomètres au plus.

Les trois routes principales de l'ennemi sont celles de Beaumont — Solre-le-Château — Liessies, qui traverse la partie centrale du plateau du nord au sud, de Beaumont — Sivry — Eppe-Sauvage, et de Beaumont — Rance—Chimay, à l'est; l'intérêt tactique se joint donc à l'intérêt stratégique pour engager l'ennemi à faire son principal effort sur notre droite en cherchant à la tourner. — C'est aussi sur la gauche de l'ennemi que nous devrons agir le plus vigoureusement, d'abord parce que notre droite, plus faible que notre gauche et en même temps objectif nécessaire de l'ennemi pour les raisons ci-dessus données, sera plus sérieusement attaquée, ensuite parce que le meilleur plan que nous ayons à suivre est évidemment, tout en battant l'ennemi, de chercher à le rejeter vers le nord pour le couper du théâtre des opérations en Lorraine.

Le général en chef donne, en conséquence, pour le 26 les instructions suivantes :

L'armée s'établira le 26 sur le plateau de Solre-le-Château—Sivry, la droite vers la route de Chimay à Beaumont, la gauche vers Dimechaux; les corps d'armée se porteront, savoir :

Le 2e à Monbliard (11 à 12 kil.);
Le 4e à Clairfayts (13 kil.);
Le 3e à Sars-Poteries (11 kil.), par Ramousies, Felleries et Beugnies;
Le 1er à Eppe-Sauvage (29 kil.).

Les mouvements des 2e, 3e et 4e corps devront être terminés à 9 heures du matin; à leur arrivée aux points indiqués, ces corps feront une grande halte, en formation de rassemblement, et détacheront aussitôt, en raison du voisinage de l'ennemi et bien que la cavalerie soit encore en avant, un système complet d'avant-postes dont la ligne principale sera tracée par les bourgs et villages suivants, de la droite à la gauche :

2e corps . .	Rance. Blagnies. Sivry (est).	Est et nord-est.
4e corps . .	Sivry (ouest). Beaurieux. Solre-le-Château.	Nord.
3e corps . .	Les Fontaines. Dimechaux. Wattignies.	Nord et nord-ouest.

Les ordres pour les positions de combat à occuper définitivement et les travaux de fortification à exécuter seront remis aux corps d'armée au fur et à mesure de leur arrivée; les commandants de corps d'armée, accompagnés de leurs états-majors, devront précéder les troupes de grand matin, de manière à pouvoir reconnaître le terrain avec soin avant l'arrivée de celles-ci. — Après un repos d'une heure, les troupes seront disloquées, conduites sur leurs positions respectives et les travaux de campagne ordonnés seront commencés immédiatement. —La cavalerie, appuyée par les avant-postes d'infanterie, couvrira et protégera le débouché de l'armée sur le plateau de Solre-Sivry et son déploiement tactique ultérieur. — A cet effet, elle se conformera aux instructions suivantes :

La 1re division couvrira l'aile droite (2e corps) pendant sa marche sur Monbliard et occupera ensuite la rive gauche de la Hantes, de Froide-Chapelle à Renlies.

La 2e division concentrera une brigade entre Renlies et

Grandrieu, sur la route de Beaumont, une à Grandrieu et Hestrud, sur la route de Solre-le-Château à Beaumont, et la 3e à Eccles et Berelles, sur la route de Solre-le-Château à Jeumont.

Dans la 3e division, une brigade occupera la Solre, de Solrinnes à Damousies et couvrira l'aile gauche de l'armée. — Comme il est important d'éviter de donner de l'inquiétude à l'ennemi pour son aile droite sur la Sambre et que d'ailleurs on est certain maintenant que tous les corps prussiens sont sur la rive droite, les régiments d'infanterie territoriale qui occupaient, le 25, Cousolre, Merbes-le-Château, Erquelines, Jeumont, etc., se retireront dès le matin sur Maubeuge, après avoir fait sauter tous les ponts de la Sambre depuis Fontaine-Val-Mont; ces régiments seront couverts dans leur retraite par la 2e brigade de la 3e division de cavalerie dont toute l'artillerie suivra cette colonne et lui demeurera provisoirement attachée. Ces troupes constitueront sous le commandement en chef du général commandant la 3e division de cavalerie une colonne mobile qui sera concentrée dans la soirée du 26 aux environs de Boussols, sans donner l'éveil à la cavalerie ennemie, au cas où elle se serait avancée jusque-là. — Cette colonne se tiendra prête à marcher le 27, au premier avis télégraphique que je lui ferai parvenir par Maubeuge.

Les convois seront tenus à 20 kilomètres au moins en arrière de l'armée, savoir :

1er corps, au sud d'Anor, sur la route d'Hirson.
2e corps, à la lisière nord de la forêt de Signy-le-Petit, sur la route du bourg du même nom.
3e corps, à Etrœungt, sur la route du Nouvion.
4e corps, à Rocquigny, sur la route de La Capelle.

Seuls, les convois régimentaires, les ambulances, les colonnes de munitions, les voitures d'outils du génie et celles du service télégraphique suivront les corps et seront parqués sur la lisière nord des bois de la rive droite de la Grande-Helpe.

— Toutes ces voitures marcheront, s'il le faut, pendant la nuit du 25 au 26, pour rejoindre leurs corps respectifs.

Le 26, à la pointe du jour, le général en chef installe son quartier général à Clairfayts ; les renseignements déjà fournis sur le champ de bataille du lendemain par la carte et par les rapports spéciaux de la cavalerie sont complétés par la reconnaissance personnelle qu'en fait le général en chef et par les études de son état-major.

Les principales routes venant de la direction de l'ennemi et débouchant sur le plateau sont les suivantes, en partant de notre droite :

1° Route Beaumont — Chimay, avec bifurcation, à Tron-le-Loup, sur Blagnies d'une part et sur Sivry d'autre part.
2° Route Beaumont — Solre-le-Château.
3° Route Berelles et Eccles — Solre-le-Château.

La première traverse entre la Thure et la Hantes un pays découvert dominé par les hauteurs de Blagnies, les Hayes, le Mont-Jumont, le Grimont, hauteurs qui entourent de l'est à l'ouest, par le sud, le gros bourg de Sivry ainsi que les nombreux hameaux qui en dépendent et font de ce centre un véritable nid à obus.

Les deux autres routes, à leur sortie des bois de Beaurieux, de Madame, de Reumont, franchissent le Beaurieux, petit affluent de la Solre, coulant de l'est à l'ouest, parallèlement au centre de notre ligne de bataille. — Ces routes se trouvent au sud du Beaurieux en pays découvert ; elles traversent un plateau étroit et allongé qui sépare la Solre de son affluent le Beaurieux ; c'est sur les divers mamelons de ce plateau que, dans cette partie du champ de bataille, prendra forcé-

ment position l'artillerie ennemie, puisque, plus en arrière, elle n'aurait aucune vue à cause des bois de la rive droite du Beaurieux; plus à l'est, à droite de la route de Solre-le-Château à Beaumont, la lisière des bois se trouve assez éloignée de la rivière pour que l'artillerie ennemie puisse prendre position sur les croupes qui dominent le Beaurieux, particulièrement au point coté (239); plus à l'est encore, les positions naturellement indiquées pour l'artillerie ennemie se trouvent aux environs des hameaux de Genestriaux, Grand-Rieaux, Cou-Retournant, Tron-le-Loup.

Les distances des mamelons (213), (220), entre le Beaurieux et la Solre, (239) et voisins sur la rive droite du Beaurieux, et des hameaux dont les noms précèdent, à la route qui passe par Sivry, Solre-le-Château, Les Fontaines, Dimechaux, aux principaux points du plateau en arrière et enfin à la lisière nord des bois de Sivry, Clairfayts, Fétru, Willies, Belleux, Queue-de-Sars, sont relevées avec soin.

Au nord-ouest du bois de Reumont, la rive droite de la Solre est complétement découverte; il est évident que l'ennemi n'étendra pas sa ligne de bataille de ce côté pour ne pas la couper en deux par l'épais massif des bois de Reumont, de Madame, de Beaurieux, de Berelles, du Prince-de-Ligne, etc.; mais comme l'ennemi aura sans doute de ce côté une nombreuse cavalerie et très-probablement un corps assez important d'infânterie pour se garantir de toute surprise venant de Maubeuge ou de la Sambre, cette partie du terrain est aussi étudiée avec soin; les distances des principales positions, mamelon (217) près de Berelles, mamelon (219) près de la ferme Le Mesnil, aux bourgs de Dimechaux et de Wattignies sont calculées.

Tout le front du champ de bataille est traversé de l'est à l'ouest par une excellente route qui, partant de la route Beaumont — Chimay au point nommé Tron-le-Loup, passe à Sivry, Solre-le-Château, Les Fontaines, Dimechaux, Wattignies, Damousies, et se dirige ensuite sur Maubeuge. Cette route parcourt la pente nord du plateau, à mi-côte ; elle est dominée par l'arête nord du plateau, dominée elle-même par les hauteurs qui se trouvent au débouché des bois de la rive droite de la Grande-Helpe. Les points culminants, ayant vue sur tout le pays au nord, se trouvent précisément à la lisière même des bois, condition des plus avantageuses sous tous les rapports. On étudie particulièrement les positions cotées (240) sur la route de Clairfayts à Sivry, (247) à Rue-d'Orbay, (241) à Auniaux, (240) et (241) à L'Épine-Harnaut, (224) au bois de Queue-de-Sars, et, à l'est du bois de Clairfayts, celles de : Le Grimont, Le Mont-Jumont, Les Hayes, Le Rez, Blagnies.

D'excellentes routes, entre autres celles d'Avesnes à Solre-le-Château par Sars-Poteries, de Liessies à Solre-le-Château, de Willies à Sivry, d'Eppe-Sauvage à Sivry et à Blagnies, de Chimay à Beaumont, de nombreux chemins transversaux donnent accès vers les différents points importants du champ de bataille qui viennent d'être signalés, et en cas d'échec assurent, conjointement avec les bois de la rive droite de la Grande-Helpe, une retraite facile sur la rive gauche de cette rivière en s'appuyant sur Avesnes.

De Blagnies à Damousies, par Sivry, Solre-le-Château, Les Fontaines, Dimechaux et Wattignies, il y a environ 20 kilomètres ; c'est donc le développement de front qui convient à trois corps d'armée ; mais comme le voisinage d'Avesnes procure à l'aile gauche un solide

point d'appui et que, d'ailleurs, le principal effort de l'ennemi se produira sans aucun doute sur notre droite, il est clair que notre aile droite devra être la plus fortement constituée. — D'autre part, notre ligne de bataille se trouve coupée à peu près en son milieu par le petit bois de Clairfayts qui forme une pointe allongée, large d'un kilomètre environ, entre Solre-le-Château et Sivry; cette disposition des lieux, qui pourrait être nuisible dans bien des circonstances, vient au contraire seconder à merveille les plans du général en chef; de ce bois de Clairfayts, situé sur la partie culminante du plateau, il fera une position imprenable en l'entourant d'ouvrages de campagne, et ce point d'appui placé au milieu de sa ligne lui permet dès lors d'adopter le plan tactique qui suit :

Occuper fortement la partie du champ de bataille qui s'étend de Clairfayts à la route Beaumont — Chimay; n'employer sur l'autre partie, de Clairfayts à Dimechaux, que les forces strictement nécessaires pour se maintenir en position; tromper l'ennemi en paraissant lui céder sur notre aile droite et en reculant peu à peu sur la ligne bois de Clairfayts — le Grimont — le Mont-Jumont — Les Hayes — Rance; prendre alors vigoureusement l'offensive en démasquant de puissantes batteries d'artillerie lourde jusque-là silencieuses et en déployant rapidement face au nord-ouest le corps de réserve, sous la protection des 1re et 2e divisions de cavalerie; écraser l'ennemi de feux dans le bourg et les hameaux de Sivry, le couper de la route de Beaumont et le rejeter sur la Sambre entre Jeumont et Thuin où, poursuivi par l'armée de Sambre-et-Meuse l'épée dans les reins, il se heurtera à la colonne mobile de Maubeuge qui achèvera son désastre.

A huit heures et demie, un rapport du commandant de la 2[e] division de cavalerie fait connaître que la cavalerie ennemie s'est présentée vers 7 heures, avec des forces supérieures, à Berelles, Eccles, Hestrud, Grandrieu, et que la 2[e] division, après de vifs engagements, a dû se replier sur la rive gauche de la Solre et du Beaurieux, de Solrinnes à Frasies, et à Tron-le-Loup, sur la route de Beaumont — Chimay. Un autre rapport du commandant de la 1[re] division apprend aussi au général en chef que la gauche de la division a été attaquée à Renlies, mais que, grâce à l'appui prêté à temps par la brigade de droite, l'ennemi a été repoussé et s'est retiré, ne laissant que quelques postes d'observation entre Renlies, Vergnies et Malensart.

Le général en chef, rentré à Clairfayts vers 9 heures du matin, fait parvenir aux commandants de corps d'armée les instructions suivantes pour la journée du 26 mai :

INSTRUCTIONS POUR LA JOURNÉE DU 26.

Il est désormais hors de doute que l'armée de Sambre-et-Meuse livrera bataille à l'ennemi demain, 27 mai, sur le plateau qu'elle occupe; le plan général que j'ai adopté consiste à attirer l'ennemi vis-à-vis notre aile droite, à le couper ensuite de la route de Beaumont par une attaque vigoureuse et rapide du corps de réserve, secondé par la cavalerie et une puissante artillerie, et à le rejeter dans la direction de la Sambre en le poursuivant énergiquement.

Pour atteindre ce but, les différents corps prendront, dès la réception des présentes instructions, les dispositions suivantes :

2[e] *corps*. — Le 2[e] corps formera l'aile droite; son champ d'action s'étendra du côté est du bourg de Sivry à Tron-le-

Loup par Voye-de-Renlière (environ 5 kilomètres). — Ce front sera occupé par une division détachant de forts avant-postes à Frasies, Grand-Rieaux, Cou-Retournant, l'Escaille, Lauroy; l'autre division construira une ligne de retranchements rapides à 400 mètres en avant de la lisière nord du bois de Sivry et de la direction Les Hayes — Rance, depuis le Mont-Jumont jusqu'à la route Chimay — Beaumont; elle construira aussi, sous la direction du génie, un ouvrage de campagne dans le voisinage de Rance; cet ouvrage devra commander la route de Beaumont et flanquer efficacement l'aile droite de l'armée. Cinq batteries lourdes occuperont la position Les Hayes de manière à pouvoir battre les hameaux situés entre Sivry et la route de Beaumont, ainsi que cette route elle-même au nord de Cou-Retournant; les cinq autres batteries lourdes seront établies au sud-est et au sud-ouest du hameau le Mont-Jumont, ayant leurs vues sur Sivry et sur la rive droite de la Thure. — Le quartier général du 2ᵉ corps sera au hameau Les Hayes.

4ᵉ corps. — Le 4ᵉ corps, centre, s'étendra de Sivry, où il se reliera avec la gauche du 2ᵉ, à la ferme l'Épinoy, sur la route de Solre-le-Château (environ 4 kilomètres). — Ce front sera occupé par deux brigades détachant de forts avant-postes à Genestriaux, Beaurieux, l'Ecrevisse. — Ces deux brigades travailleront, sous la direction du génie, à la construction d'ouvrages de campagne autour de la lisière ouest, nord et est du bois qui s'étend entre Clairfayts et le Grimont, bois dont on doit faire une position inexpugnable; les deux autres brigades élèveront des retranchements rapides reliant ces ouvrages d'une part aux retranchements du 2ᵉ corps, vers le Mont-Jumont, d'autre part à ceux du 3ᵉ corps, vers la ferme l'Épinoy. — Cinq batteries lourdes occuperont la position le Grimont, de manière à battre le terrain compris entre Sivry et la lisière orientale des bois de Clairfayts et de Beaurieux. — Les cinq autres batteries lourdes seront installées à Rue-d'Orbay; leurs vues seront dirigées sur les débouchés des bois de Beaurieux, de Ma-

dame, de Reumont; la distance du bourg de Solre sera déterminée exactement et sa direction repérée avec soin. — Une partie de l'artillerie légère devra être employée à l'armement des ouvrages construits autour du bois de Clairfayts. Le quartier général du 4e corps sera au hameau Le Grimont.

3e *corps.* — L'aile gauche, formée par le 3e corps, s'étendra de la ferme l'Épinoy à Dimechaux (6 kilomètres); cette ligne sera occupée de la manière suivante :

Une brigade à Solre-le-Château, une à Les Fontaines et une à Dimechaux. — Cette dernière détachera un bataillon à Damousies avec la 1re brigade de la 3e division de cavalerie; les avant-postes de ces trois brigades seront établis sur la rive gauche du Beaurieux jusqu'à son confluent avec la Solre et sur la rive gauche de la Solre. — La 4e brigade sera en réserve à l'ouest du bois de Queue-de-Sars. — Les trois brigades déployées construiront une ligne de retranchements rapides partant de la ferme l'Épinoy, passant à l'ouest de Solre-le-Château au point coté (206) et suivant ensuite à peu près la route de Solre à Dimechaux. — Quatre batteries lourdes occuperont la position cotée (241) sur la lisière septentrionale du bois de Willies, à quelques centaines de mètres de la route Liessies—Solre-le-Château; leurs vues seront dirigées sur les mamelons (213) et (220) de la rive gauche du Beaurieux et sur le bourg de Solre-le-Château dont la direction, s'il est besoin, sera exactement repérée; quatre autres batteries lourdes seront établies à l'angle nord-est du bois de Queue-de-Sars, de façon à battre Solre-le-Château dont la direction sera repérée, Les Fontaines (même observation), les mamelons (213) et (220) de la rive gauche de Beaurieux et enfin la rive gauche de la Solre au nord du bourg Les Fontaines; les deux dernières batteries lourdes occuperont la position (223) à l'ouest de Wattignies; leurs vues seront dirigées partie vers le nord, partie sur les positions de la rive droite de la Solre, entre Berelles et Ferrière-la-Petite; ces deux batteries seront re-

liées à Dimechaux par deux ouvrages de campagne, à la construction desquels travailleront le génie du 3e corps et la brigade de Dimechaux qui les fera occuper par un bataillon; ces deux ouvrages, ouverts à la gorge, recevront une partie de l'artillerie légère. — Le quartier général du 3e corps sera à Sars-Poteries.

1er *corps*. — Le 1er corps constituera la réserve de l'armée pendant une partie de la bataille et sera tenu prêt à entrer rapidement en ligne, face à l'ouest, de Rance à Renlies, sur l'ordre qui lui en sera transmis; il sera concentré en entier au sud du hameau de Loripette, des deux côtés de la route de Beaumont; cinq batteries lourdes seront installées au nord-ouest de Monbliard, de manière à battre tout le terrain compris entre la route de Beaumont et la rive gauche de la Hantes, ainsi que le bourg de Renlies dont la distance et la direction seront relevées avec le plus grand soin. — Les cinq autres batteries lourdes seront placées aux abords de Rance de manière à enfiler la route de Beaumont et à en battre les abords, à droite et à gauche. — L'artillerie légère restera concentrée et prête à marcher; on reconnaîtra avec soin dans la journée les chemins qui conduisent à Renlies et les positions favorables à l'artillerie dans cette région. On travaillera sans retard aux épaulements des batteries lourdes, mais la concentration du 1er corps à Loripette ne se fera qu'après le repas du soir. — Le quartier général du 1er corps sera à Monbliard.

Cavalerie. — Aussitôt que l'infanterie sera installée sur sa ligne d'avant-postes, les 1re et 2e divisions de cavalerie seront ralliées et occuperont la rive gauche de la Hantes, la 1re division de Gratière à Fourbechies, la 2e division de Fourbechies à Renlies.—Les deux divisions ne s'éclaireront sur la rive droite de la Hantes que par les forces rigoureusement nécessaires, et tiendront le gros de leurs forces, la 1re division à Froide-Chapelle, la 2e, une brigade à la forge de Haut-Marteau, les deux autres à Renlies. — La 1re brigade de la 3e division sera concentrée aux environs de Damousies; elle s'éclairera

soigneusement dans la direction de Cousolre et surveillera particulièrement la région comprise dans l'angle sud-ouest formé par le croisement des deux routes Beaumont — Maubeuge et Jeumont — Solre-le-Château. — La 2ᵉ brigade et toute l'artillerie resteront attachées à la colonne mobile placée sous le commandement du chef de la 3ᵉ division de cavalerie.

Colonne mobile. — Le commandant de la colonne mobile tirera de Maubeuge tous les outils nécessaires à la construction de retranchements rapides pour son infanterie et d'épaulements pour son artillerie ; il y doublera son approvisionnement réglementaire en munitions d'infanterie et d'artillerie.

Observations générales. — Dans le 2ᵉ corps et la partie du front du 4ᵉ qui s'étend de Sivry à la lisière orientale du bois de Clairfayts, les troupes déployées n'occupent pas la véritable ligne de combat qui se trouve bien en arrière, à la ligne des retranchements dont la construction a été prescrite; le mouvement de retraite que ces troupes doivent opérer sera très-facilité par les nombreux hameaux qui couvrent cette partie du champ de bataille. — Comme une fois ce mouvement exécuté, le 2ᵉ corps en entier et la droite du 4ᵉ prendront vigoureusement l'offensive et que l'ennemi, attiré dans Sivry et les hameaux voisins, dont les distances à nos batteries sont exactement connues, n'y pourra tenir sous le feu écrasant de notre artillerie, il en résulte que je n'ai prescrit la construction de retranchements rapides dans cette partie du champ de bataille, que par mesure de précaution, en cas d'un échec improbable; aussi se bornera-t-on à n'en pourvoir que les parties faibles du terrain.

La gauche du 4ᵉ corps et tout le 3ᵉ sont au contraire déployés sur leur emplacement réel de combat, qu'ils ne devront abandonner à aucun prix; aussi ne ménagera-t-on dans la ligne des retranchements que les ouvertures nécessaires pour la circulation des troupes et du matériel, et on organisera défensivement avec le plus grand soin les

bourgs de Solre-le-Château, les Fontaines, Dimechaux; c'est beaucoup moins dans l'enceinte même de ces bourgs ou à leur abord immédiat qu'il en faut rechercher la défense éloignée, car ils constituent en général d'énormes cibles pour l'artillerie ennemie, qu'à une certaine distance sur leurs flancs, en y employant de l'artillerie légère derrière de solides épaulements et au besoin quelques ouvrages de campagne croisant leurs feux sur le front du village à défendre. — Quant à la défense rapprochée, les détails en dépendent de la position dominante ou dominée du bourg par rapport aux abords immédiats.

Partout, les retranchements rapides seront établis de manière que leur abord immédiat soit placé sous leur feu sur une étendue de 300 mètres au moins; si cette condition ne peut être remplie sur certaines parties du front, on y suppléera en fortifiant la défense de ces points par des redans latéraux donnant des feux croisés.

Les épaulements de l'artillerie devront être dissimulés le mieux possible au moyen de branchages.

Dans le 2e corps et la droite du 4e, il ne sera pas construit d'épaulements pour l'artillerie légère, qui n'aura pas à s'engager sérieusement pendant la première phase de la bataille et devra prendre des positions successives en se conformant au mouvement de retraite général sous la protection des batteries lourdes. — A la gauche du 4e corps et dans le 3e, les commandants de corps feront choix au contraire d'une ligne de bataille fixe pour l'artillerie légère, à moitié chemin environ de la ligne de combat de l'infanterie à la ligne de l'artillerie lourde et on protégera les batteries par des épaulements.

L'artillerie des 1re et 2e divisions de cavalerie sera concentrée à La Rance et on prendra à Fourbechies toutes les dispositions nécessaires pour passer facilement et rapidement sur la rive droite de la Hantes.

Génie. — Le génie dirigera la construction de tous les travaux de campagne de l'infanterie, spécialement l'organi-

sation défensive de Solre-le-Château, Les Fontaines, Dimechaux, et les ouvrages de campagne prescrits sur différents points du champ de bataille. — Les travaux seront poursuivis, s'il est nécessaire, pendant la nuit du 26 au 27.

Service télégraphique. — Le directeur du service télégraphique fera relier par un fil les villages et hameaux dont les noms suivent : Rance, Monbliard, Les Hayes, le Mont-Jumont, le Grimont, Clairfayts, Sars-Poteries.

Le grand quartier général de l'armée est à Clairfayts.

Les rapports que le commandant en chef reçoit dans la journée mettent en évidence le voisinage immédiat de l'armée ennemie et sa concentration aux environs de Beaumont, probablement sur la rive droite de la Hantes. — Un rapport du commandant de la 1re brigade de la 3e division de cavalerie fait connaître que Cousolre a été occupé vers 2 heures du soir par un corps important d'infanterie et que ses éclaireurs ont dû se replier sur Damousies devant les forces très-supérieures de la cavalerie ennemie, qui s'est solidement installée sur la route Jeumont — Solre-le-Château, poussant ses éclaireurs dans la direction de Maubeuge et du cours inférieur de la Solre. Le commandant de la colonne mobile informe aussi qu'une assez nombreuse cavalerie ennemie a paru sur la Sambre vers 3 heures du soir et s'est retirée ensuite par la route de Beaumont. Sur notre front, les avant-postes d'infanterie n'ont cessé d'escarmoucher avec la cavalerie ennemie qui, vers 5 heures du soir, s'est retirée, faisant place à des grand'gardes d'infanterie. A notre droite, la cavalerie n'a pas été sérieusement inquiétée ; un rapport de la 2e division fait connaître que des avant-postes d'infanterie se sont établies aux environs de Solre-Saint-Géry, vers 4 heures et demie du soir, et qu'un gros corps

de cavalerie s'est concentré à Barbançon, laissant ses éclaireurs en contact avec les nôtres dans les parages de Vergnies.

Le général en chef donne, à 7 heures du soir, les instructions définitives qui suivent pour la journée du 27 :

INSTRUCTIONS POUR LA BATAILLE DE SIVRY.

La présence des avant-postes d'infanterie de l'armée ennemie a été constatée presque sur tout notre front à peu de distance en avant des nôtres ; nos grand'gardes doivent donc s'attendre à être attaquées au point du jour.

Les commandants des petits postes, des grand'gardes, des bataillons d'avant-postes, les officiers supérieurs et les officiers généraux régleront la marche et la conduite de l'action ainsi qu'il suit :

1er Moment. — Les petits postes, après une courte résistance, se replieront sur la ligne des grand'gardes qui se déploieront et arrêteront les pointes de l'ennemi, sans s'engager à fond, jusqu'au moment où elles seront menacées d'être débordées ; elles céderont alors le terrain petit à petit et se retireront sur la ligne des bataillons d'avant-postes. Ceux-ci fourniront une résistance plus prolongée, toujours sans s'engager à fond, puis battront en retraite par échelons de compagnie en s'aidant de leurs réserves ; pendant ce temps, la 1re division du 2e corps déploiera ses deux brigades de Sivry à Tron-le-Loup ; la 1re brigade de la 1re division du 4e corps se déploiera de Sivry (est) à la pointe du bois de Clairfayts ; la 2e brigade de cette division et la 2e division du 2e corps attendront en arrière, sur la ligne des retranchements, vers le Grimont et Monbliard, le moment d'entrer en action.

La 1re brigade de la 2e division du 4e corps se déploiera de la pointe du bois de Clairfayts à la ferme l'Épinoy ;

la 2e brigade restera en réserve générale du 4e corps à Clairfayts.

Le 3e corps se déploiera dans l'ordre habituel, la 1re division de la ferme l'Épinoy au hameau le Quartier, le point de jonction des deux brigades se trouvant à la sortie ouest de Solre-le-Château, et la 1re brigade de la 2e division du hameau le Quartier à Dimechaux; la 2e brigade de cette division constituera la réserve du corps d'armée à l'ouest du bois de Queue-de-Sars.

2e Moment. — A partir de l'instant où les bataillons d'avant-postes se seront repliés, les rôles des deux parties de la ligne de bataille, séparées par la pointe du bois de Clairfayts, deviendront absolument différents l'un de l'autre : à droite, la résistance ne doit pas être sérieuse, bien qu'il faille tout combiner et tirer tout le parti possible du terrain (qui, du reste, s'y prête fort bien) pour la faire paraître telle; les troupes exécuteront avec lenteur sur la véritable ligne de combat une retraite voulue, préméditée, en pivotant sur le bois de Clairfayts; il s'agit de tromper l'ennemi, de l'amener à s'engager à fond vis-à-vis notre droite; ce résultat obtenu, l'armée ennemie est perdue moyennant deux conditions qui sont, premièrement, que la gauche de la ligne de bataille se maintienne fermement sur ses positions à l'ouest du bois de Clairfayts, secondement, que l'ennemi, arrêté dans son succès apparent à sa gauche par notre position centrale du bois de Clairfayts, soit conduit à employer ses réserves à l'attaque de ce bois et des ouvrages qui le garnissent; par conséquent, on livrera dans la gauche du 4 corps et dans le 3e un combat défensif opiniâtre; la ligne de feu, abritée par des retranchements dont l'emplacement a été mûrement étudié, sera bien garnie dès le début et pourra combattre longtemps sans faire appel aux échelons en arrière; toute l'artillerie lourde concentrera successivement son feu sur les batteries ennemies qui tenteront de prendre position au débouché des bois de la rive droite

du Beaurieux; l'artillerie légère dirigera ses coups sur l'infanterie ennemie à la sortie des mêmes bois.

A droite du bois de Clairfayts, le tir de l'artillerie légère sera modéré; l'artillerie ennemie sera contre-battue par les batteries lourdes de Grimont, de Jumont et des Hayes (en tout 90 pièces). Les batteries lourdes du 1er corps garderont le silence le plus absolu.

Le 2e échelon de la formation de combat et la moitié seulement du 3e se fondront peu à peu sur la ligne de feu.

3e Moment. — C'est alors que le mouvement de retraite commencera par l'aile droite et par échelons de bataillon; ce mouvement s'arrêtera à la gauche du 2e corps, à Sivry; la nature du terrain, couvert de maisons, de haies et de jardins, permet en effet à la brigade du 4e corps, déployée de Sivry à la pointe du bois de Clairfayts, de faire, par ses seules ressources, une résistance plus prolongée; le mouvement de retraite sera conduit jusqu'à la ligne Sivry — Bievau-Blagnies; on renforcera alors la ligne de feu par le reste du 3e échelon et la moitié du 4e; toutefois, la 1re brigade de la 1re division du 4e corps ne fera appel à l'un de ses deux bataillons de 2e ligne (celui de droite), qu'au moment où la gauche du 2e corps aura recommencé son mouvement de retraite, mouvement qui se fera toujours par la droite et par échelons de bataillon. La 2e phase de la retraite de la 1re division du 2e corps sera dirigée de manière que cette division vienne occuper la ligne des retranchements, la gauche à Mont-Jumont, la droite à hauteur de Monbliard, par les Hayes; pendant ce mouvement, la 2e division du 2e corps déploiera une brigade au nord-est de Monbliard, le long des retranchements, et conservera l'autre en réserve générale du 2e corps au sud du même village.

La 1re brigade de la 1re division du 4e corps ne se mettra en retraite à son tour en pivotant sur la pointe du bois de Clairfayts qu'après avoir obligé l'ennemi à engager sa 2e ligne. Cette brigade viendra appuyer sa droite au Grimont; la

2ᵉ brigade de la même division se déploiera alors entre le Grimont et le Mont-Jumont ; au début du 3ᵉ moment et sur l'ordre qu'en recevra le commandant de corps, la 2ᵉ brigade de la 2ᵉ division du 4ᵉ corps fera occuper par un régiment les ouvrages de défense du bois de Clairfayts et rapprochera son second régiment de la ligne de feu ; la brigade de réserve du 3ᵉ corps se rapprochera aussi, en se portant, défilée par le terrain, au nord de la route d'Avesnes à Solre-le-Château, entre Sars-Poteries et les Fontaines. Pendant cette période de la bataille, les 1ʳᵉ et 2ᵉ divisions de cavalerie, concentrées à l'aile droite, se conformeront au mouvement de retraite, en saisissant l'occasion de disperser la cavalerie ennemie si elle se présente, et viendront prendre position au nord-ouest de la Rance ; la brigade de Damousies éclairera les deux rives de la Solre au nord et au nord-est de ce bourg et signalera au commandant du bataillon qui y est détaché, au commandant de la brigade de Dimechaux et au commandant du 3ᵉ corps, à Sars-Poteries, l'approche de tout corps ennemi qui viendrait de ce côté.

4ᵉ Moment. — Dès que le mouvement de retraite sera achevé, et sur l'ordre que j'en donnerai, un retour offensif, destiné à décider l'ennemi à s'engager de plus en plus à fond contre notre position du bois de Clairfayts, sera exécuté au nord-est de ce bois par le 2ᵉ régiment de la brigade de réserve du 4ᵉ corps. Ce retour offensif sera préparé et appuyé par un feu intense de l'artillerie qui arme les ouvrages de la face orientale du bois et par celui des batteries de Grimont, de Jumont et des Hayes. Ce régiment ne dépassera pas les premières maisons de Sivry et se retirera ensuite sous la protection des mêmes batteries ; la force de notre position centrale amènera sûrement l'ennemi à faire appel, sur ce point, à ses réserves ; c'est alors que sera donné l'ordre de prendre vigoureusement l'offensive sur le front du 2ᵉ corps et sur le demi-front de droite du 4ᵉ ; à cet effet, toute l'artillerie, y compris les batteries lourdes du 1ᵉʳ corps,

ouvrira un feu violent sur Sivry et sur les hameaux situés entre ce bourg et la route Chimay — Beaumont. Les 1re et 2e divisions de cavalerie, après avoir chargé et dispersé la cavalerie ennemie, menaceront le flanc gauche ; l'artillerie de ces deux divisions, concentrée à la Rance, se déploiera face à l'ouest et croisera ses feux avec ceux de notre front sur Blagnies, Sivry et la route de Beaumont. Couvert par la cavalerie, le 1er corps déploiera rapidement trois brigades et son artillerie légère dans la direction de Renlies, face à l'ouest ; au fur et à mesure que la droite du 1er corps avancera, les deux divisions de cavalerie se porteront de plus en plus au nord par les deux rives de la Hantes et gagneront rapidement Renlies (6 kilomètres de Rance) ; quant à l'artillerie à cheval, elle passera la Hantes à Fourbechies et suivra le mouvement de la cavalerie. Dès que la droite du 1er corps aura atteint Renlies, la 2e division de cavalerie ira occuper Solre-Saint-Jéry et Beaumont et l'artillerie à cheval prendra position à hauteur de Solre-Saint-Jéry sous la protection de la 1re division de cavalerie qui mettra pied à terre.

5e **Moment.** — Quand l'ennemi, écrasé dans Sivry-Blagnies par le tir précis de plus de 200 pièces de canon, menacé sur son flanc gauche par la cavalerie et le déploiement du 1er corps, commencera à battre en retraite, le 2e corps et la 1re division du 4e se porteront en avant en ordre de combat régulier, la droite à la route de Beaumont, la gauche au bois de Clairfayts ; le 1er corps continuera son mouvement, la droite sur la Hantes, la gauche sur la route de Beaumont, de manière à venir occuper cette route de Cou-Retournant à Leugnies. L'artillerie lourde, au début de ce mouvement en avant des 1er et 2e corps, criblera de feux la route de Rance et Sivry à Beaumont pour la rendre inaccessible à l'ennemi ainsi que ses abords ; cette artillerie ne se déplacera pas. L'artillerie légère suivra le mouvement en s'arrêtant sur les meilleures positions pour poursuivre l'ennemi de ses feux. Dans la 2e division du 4e corps et le

3e corps, on ne se portera pas en avant ; mais des retours offensifs énergiques achèveront de décider l'aile droite de l'armée ennemie à se conformer au mouvement de retraite de son aile gauche ; l'artillerie lourde et légère dirigera alors un feu intense sur la vallée du Beaurieux et sur les bois de la rive droite.

En cas d'échec entraînant la nécessité de la retraite, l'armée de Sambre-et-Meuse se retirerait sur la rive gauche de la grande Helpe, entre Avesnes et Eppe-Sauvage ; la retraite serait couverte par la cavalerie et par le 4e corps concentré autour des positions du bois de Clairfayts ; ce corps ne commencerait son mouvement en arrière que lorsque les 1er, 2e et 3e seraient couverts par les bois de Sivry, de Willies et de Belleux, les lignes de retraite et les objectifs des divers corps seraient les suivants :

Le 1er corps, couvert par la 1re division de cavalerie, viendrait prendre position de Rance à Monbliard, puis passerait la grande Helpe à la forge de Rance, à celle de Monbliard et à la ferme de Fagnette et se concentrerait, la gauche au moulin du Marteau, le centre à Eppe-Sauvage, la droite à la ferme de Fagnette, sur la frontière.

Le 2e corps se retirerait, la droite par la route des Hayes à Eppe-Sauvage, la gauche par celle de Sivry à Willies, sous la protection de la 2e division de cavalerie et prendrait position, la gauche à Willies, la droite au moulin du Marteau.

Dans le 3e corps, la 2e division, couverte par la 1re brigade de la 3e division de cavalerie, marcherait par Sars-Poteries, Beugnies, Felleries, passerait la grande Helpe à Flaumont et Semeries et s'établirait entre ces deux bourgs. La 1re division suivrait la route de Solre-le-Château à Liessies et irait prendre position, la droite à Ramousies, la gauche à Semeries.

Le 4e corps battrait en retraite par Clairfayts et le Grimont, suivrait le chemin qui de Clairfayts rejoint la route Liessies — Solre-le-Château à la lisière sud du bois

de Belleux près de Beausart, ainsi que le chemin du Grimont à Willies par le moulin Clairfayts et prendrait position, la droite à Willies, la gauche à Ramousies.

Cavalerie. — Le front à couvrir par la 1re division s'étendrait de la forge de Monbliard au Grimont par Monbliard, les Hayes, le Mont-Jumont.

Le front de la 2e division s'étendrait du Grimont à Felleries en suivant la lisière nord des bois de Fétru, de Willies, de Belleux et de la Villette.

La 1re brigade de la 3e division occuperait la moitié sud du bois de Beugnies, la droite à Felleries, la gauche à Cense-à-Longe, bifurcation de la route d'Avesnes à Maubeuge et Solre-le-Château.

De nouveaux ordres seraient donnés pour la journée du 28, suivant l'attitude de l'ennemi, soit pour concentrer davantage l'armée du côté d'Avesnes, soit pour continuer le mouvement de retraite et aller prendre position entre les sources de la Sambre et l'Oise, de La Capelle à Hirson. Il va sans dire qu'en aucun cas l'armée ne saurait commencer son mouvement de retraite, si les événements le rendaient nécessaire, que sur l'ordre formel du général en chef.

Ici s'arrêtent forcément les instructions que peut donner d'emblée le général en chef, la suite étant subordonnée à la tournure des événements; malgré des apparences contraires dans certains cas, les dispositions prescrites pour le déploiement de l'armée sont parfaitement d'accord avec les principes qu'a fait ressortir l'étude de la tactique théorique.

A droite, trois brigades occupent, de la pointe nord du bois de Clairfayts à Tron-le-Loup, un front de 7,000 mètres, un peu plus étendu que le front-type (2,160 mètres par brigade); mais aussi le rôle de ces trois brigades ne consiste pas à combattre à fond; elles doivent simplement attirer l'ennemi par une retraite

volontaire que les nombreux hameaux et maisons qui couvrent le terrain rendront facile et sûre malgré la légère extension donnée à la ligne.

Quand l'aile droite aura achevé son mouvement de retraite, le front nouveau, occupé par cinq brigades, depuis la pointe nord du bois de Clairfayts jusqu'à mi-chemin de Monbliard à Rance, aura une étendue de 9,000 mètres, sensiblement inférieure à l'étendue théorique (10,800 mètres). Mais il faut remarquer que les troupes sont couvertes par des retranchements dans les parties faibles du terrain et qu'elles doivent fournir là un effort décisif; la ligne de feu peut sans inconvénient, en raison des retranchements, et doit dès lors, en raison du but à atteindre, être plus dense que dans le front-type théorique.

Par une conséquence et une application inverses des propriétés de la fortification de campagne, le front de l'aile gauche peut très-bien être défendu par quatre brigades seulement sur une étendue de 12,000 mètres, de la pointe nord du bois de Clairfayts à Wattignies, en observant toutefois qu'il n'y a que deux bataillons d'employés au delà de Dimechaux, l'un détaché à Damousies, l'autre occupant les deux ouvrages qui relient Dimechaux à la batterie lourde de Wattignies; par le fait, le front compris entre Dimechaux et la pointe du bois de Clairfayts a 9,000 mètres d'étendue et est défendu par 15 bataillons déployés, dont le front normal est théoriquement égal à $540 \times 15 = 8{,}100$ mètres. L'extension est donc bien minime, et ce front, couvert partout par des retranchements, hérissé de batteries avec épaulements sur les flancs des divers bourgs et villages dont la défense a été organisée avec soin, ce front, dis-je, n'en demeure pas moins très-fort.

Quant à développer la manière dont les instructions sont appliquées dans les corps d'armée, il faudrait pour cela, dans presque tous les cas, une connaissance du terrain beaucoup plus complète que celle que peut en fournir la carte de l'état-major, à $\frac{1}{80,000}$, la seule que j'aie à ma disposition. Je me bornerai à entrer dans quelques détails en ce qui concerne l'organisation défensive de l'extrême gauche de l'armée, de Dimechaux à Wattignies.

Dimechaux, situé au fond d'une petite vallée, est complétement caché aux vues de l'ennemi, soit vers le nord, soit vers l'est, soit vers le sud-est; ce bourg est séparé de la Solre, à l'est, par un plateau étroit, allongé du sud au nord, et au nord, par un ressaut du même plateau, en contre-bas; les altitudes du plateau et de son ressaut sont 200 et 186; l'arête intérieure du plateau se trouve à 600 mètres environ de la face est du bourg auquel elle est reliée par une pente douce; l'arête intérieure du ressaut n'est qu'à 300 ou 400 mètres de la face nord vers laquelle on descend par une pente modérée. Il ressort tout d'abord de cette disposition topographique que les mouvements de terrain dont il vient d'être parlé sont intenables pour l'artillerie ennemie qui serait destinée à battre le village; en effet, pour voir Dimechaux, il faudrait que l'artillerie s'avançât jusqu'à la crête intérieure, où elle serait évidemment anéantie en peu d'instants par l'infanterie postée dans les maisons et jardins et tirant à des distances connues, comprises entre 300 et 600 mètres. La suite de l'étude du terrain va nous montrer que l'infanterie ennemie qui s'aventurerait sur le plateau de Dimechaux, au cas où on l'y laisserait parvenir, ne s'exposerait pas moins que l'artillerie à une destruction pres-

que complète. Wattignies se trouve à 2 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Dimechaux, sur une croupe d'une altitude de 197 mètres, allongée de l'ouest à l'est; cette croupe vient mourir en pente douce sur un petit affluent de la Solre; c'est sur la rive droite de ce petit affluent que se termine la pente ouest du ressaut du plateau de Dimechaux, précisément en face de la croupe de Wattignies; celle-ci, du côté du nord, se relie par une légère pente avec un plateau en contrebas, borné au nord-est par la Solre, au nord-ouest par un petit affluent, et affectant entre ces deux rivières la forme d'un triangle dont le sommet est à Damousies, juste au nord de Wattignies; tout ce terrain est vu de Wattignies dont la distance à la Solre, vers le nord et le nord-est, varie entre 2,000 et 2,500 mètres. Le ressaut du plateau de Dimechaux est aussi complétement sous les vues de Wattignies; la distance entre l'angle nord-ouest de ce ressaut et l'arête intérieure du plateau de Dimechaux varie depuis 1,200 jusqu'à 1,600 mètres. Enfin Wattignies est dominé, à environ 1,200 mètres à l'ouest, par le mamelon (223) d'où l'on découvre tout le pays au nord, au nord-est et à l'est, et où le général en chef a prescrit l'établissement de 12 pièces de gros calibre. Dans ces conditions, il ne peut subsister le moindre doute sur l'emplacement à affecter aux deux ouvrages qui doivent être construits entre la batterie de Wattignies et Dimechaux: l'un devra se trouver dans la partie nord-est de la croupe de Wattignies, pour avoir vue à la fois sur le terrain qui s'étend au nord vers Damousies et sur les abords de Dimechaux, et on lui donnera la forme d'un redan dont la gorge sera tournée du côté de la batterie de Wattignies; le seul emplacement convenable pour

l'autre est à l'extrémité nord-ouest du ressaut de terrain qui se trouve au nord de Dimechaux, entre le versant ouest du ressaut et la route Dimechaux — Choisies; les vues de cet ouvrage devront être dirigées vers le nord-ouest, pour croiser ses feux avec ceux de la face nord du redan précédent; vers le nord-est, pour balayer les pentes qui descendent à la Solre, ainsi que la route de Choisies; vers l'est et vers le sud-est, pour battre les mouvements de terrain qui entourent Dimechaux; ce sera donc une lunette dont on placera la gorge sous les feux de l'autre ouvrage. Chacun de ces ouvrages sera construit pour être occupé par une compagnie d'infanterie et 6 pièces d'artillerie légère; les deux autres compagnies du bataillon seront détachées près de l'artillerie lourde du mamelon (223), dont 6 pièces occuperont la partie nord-ouest du mamelon entre le bois Leroy et le bois de Wattignies, face au nord, et les 6 autres garniront la crête orientale, face à l'est.

Voyons maintenant ce qui se passerait si l'ennemi, ayant franchi la Solre sous le feu de notre ligne avancée et gravi les pentes extérieures du plateau de Dimechaux et de son ressaut, poursuivait son attaque. A son apparition sur la crête extérieure, l'ennemi sera accueilli par le feu de notre ligne avancée qui se sera repliée sur la crête intérieure; si on laisse l'ennemi franchir la largeur du plateau ou de son ressaut sous le feu de notre première ligne, et sous celui de l'artillerie de la lunette et du redan, à son arrivée sur l'arête intérieure du plateau, il sera écrasé par les feux nourris de notre véritable ligne de défense établie dans Dimechaux même, feux exécutés dans les meilleures conditions de sécurité et de justesse, puisque les tireurs sont abrités et que les distances de tir, comprises entre 300 et 600

mètres, ont été étudiées et repérées tout à loisir. Il faut remarquer en outre que l'attaque par le nord serait constamment prise en flanc par la lunette, le redan et la batterie lourde, et que l'attaque par l'est le serait aussi par l'artillerie légère dont sera évidemment garni le mamelon d'Offies.

En résumé, Dimechaux, grâce à sa position, n'est abordable que par l'ouest; mais une pareille attaque, qui nécessiterait évidemment la prise préalable du mamelon (223) où se trouve l'artillerie lourde, entraînerait pour l'ennemi un mouvement tellement excentrique qu'elle n'est même pas supposable; à la rigueur, la cavalerie ennemie, à la suite d'engagements victorieux avec notre brigade de Damousies, pourrait, en passant très à l'ouest de ce village pour ne pas être arrêtée par le bataillon d'infanterie qui en occupe les abords, pourrait, dis-je, se trouver entraînée du côté de notre extrême gauche; mais cette éventualité ne saurait être l'ojet d'une préoccupation sérieuse.

Le général en chef complétera ses instructions par la recommandation d'en faire connaître la substance à tous les officiers, rassemblés à cet effet par régiment ou par brigade, en insistant particulièrement sur le caractère préconçu du mouvement de retraite que doit opérer l'aile droite. Les officiers, à leur tour, feront connaître les points essentiels à leurs hommes dans la matinée du 27. C'est la meilleure manière de prévenir les désordres qui pourraient résulter de l'interprétation erronée de certains mouvements et d'inspirer à tous une entière confiance dans le commandement, à tous les degrés de la hiérarchie; la première condition du succès est, pour le chef, de savoir ce qu'il veut faire et de le bien expliquer, et, pour le soldat, d'être bien

éclairé sur ce qu'il doit faire et ce que l'on attend de lui.

Je supposerai que le plan tactique ait réussi entièrement et que la bataille, engagée à 6 heures du matin, se soit terminée vers 1 heure du soir par la retraite définitive de l'ennemi et sa disparition derrière les bois de la rive droite du Beaurieux. Pour recueillir les fruits de cette victoire, le général en chef envoie par le télégraphe à la colonne mobile de Boussols l'ordre de descendre rapidement la rive gauche de la Sambre et d'occuper, de Marpent à l'embouchure de la Hantes, tous les points favorables au passage de la rivière par l'ennemi; la cavalerie mettra pied à terre et combattra comme l'infanterie derrière les retranchements dont on accélérera la construction en requérant à cet effet les habitants des divers bourgs et villages situés sur la rivière; la cavalerie fournira des éclaireurs sur la rive droite pour signaler l'approche des colonnes ennemies; ces éclaireurs observeront toutes les routes, tous les chemins aboutissant sur la Sambre entre Recquignies et Fontaine-Val-Mont, principalement les routes Jeumont — Solre-le-Château, Mons — Beaumont, et Binche — Beaumont. Enfin le général en chef donne avis au commandant de la colonne mobile qu'étant données l'heure à laquelle l'ennemi a commencé son mouvement de retraite (1 heure du soir) et la distance qui le sépare de la Sambre, l'armée prussienne ne paraîtra pas sur la rivière avant 5 heures du soir; que le gros n'y arrivera selon toute probabilité que beaucoup plus tard, à cause du temps perdu à rétablir l'ordre dans les troupes, à former les colonnes de marche, etc. Le commandant de la colonne mobile est aussi prévenu que l'ennemi est suivi de près par l'armée de Sambre-et-Meuse, dont

les 1er et 3e corps arriveront avant lui sur la Sambre, le 1er corps à la Buissière, le 3e à Recquignies.

Le général en chef profite en effet de ce que l'armée ennemie est débordée par nos deux ailes pour resserrer le front de marche de l'ennemi le plus possible ; il rendra ainsi sa marche beaucoup plus lente et difficile et mettra les masses ennemies, concentrées dans un étroit espace sur la rive droite de la Sambre, dans l'impossibilité de se déployer sous notre feu.

Tous les corps d'armée, précédés ou flanqués suivant le cas par une brigade et par toute l'artillerie légère du corps, prennent sans retard les directions suivantes :

1er Corps. — Route Beaumont — Mons jusqu'à Sartiau, la brigade de flanquement suivant la rive droite de la Hantes jusqu'à Montignies-Saint-Christophe. A Sartiau, la colonne principale sera disloquée de manière à déployer le corps, la gauche à Montignies, la droite à la Buissière, face à l'ouest ; toute l'artillerie sera mise en position.

2e Corps. — Routes et chemins qui, partant de Sivry, longent la rive droite de la Thure ; la division de droite suivra le chemin Grandrieu — Marcigny — Bois-de-Beumont. La division de gauche fournira la brigade d'avant-garde et passera à Cousolre, Bersillies, où elle franchira la Thure ; le corps d'armée sera déployé, la droite à Montignies-Saint-Christophe, la gauche à la Chapelle-Delbroufe, sur la route Solre-le-Château — Jeumont, face au nord.

4e Corps. — Route principale, Solre-le-Château — Jeumont, et chemins parallèles ; le 4e corps poursuivra l'ennemi jusqu'au nord du bois de Jeumont ; au fur et

à mesure que la gauche du 2e corps et la droite du 3e se déploieront, le 4e corps se retirera et viendra se concentrer, une division à Bousignies et une à Bersillies, pour constituer la réserve générale de l'armée; toutefois l'artillerie lourde ira renforcer celle du 1er corps sur la ligne Montignies-Saint-Christophe — la Buissière.

3e Corps. — Route Choisies — Ferrière-la-Petite — Cerfontaine — Recquignies. — A Recquignies, la 2e division passera la Sambre avec l'artillerie légère, pour aller renforcer la défense de la rive gauche. La 1re division et l'artillerie lourde se déploieront face à l'est en se portant en avant; la gauche viendra s'appuyer à Rocq, la droite à la Chapelle-Delbroufe.

Cavalerie. — Les 1re et 2e divisions, précédant le 1er corps, franchiront la Sambre à la Buissière et Fontaine-Val-Mont, avec leur artillerie, et iront renforcer la colonne mobile. — La 1re brigade de la 3e division passera aussi sur la rive gauche.

Dans ces conditions, quand l'armée ennemie, épuisée par une marche difficile et démoralisée par sa défaite, arrivera vers 5 heures et demie ou 6 heures du soir en vue de la Sambre, la rive gauche se trouvera défendue par six régiments d'infanterie et sept brigades de cavalerie pourvues de leur artillerie; il est peu probable que l'ennemi, pris en flanc par les feux du 1er corps et de la 1re division du 3e, cherche à passer la Sambre; mais il est bien clair que les tentatives qu'il ferait dans ce but n'auraient aucune chance de succès, eu égard à son agglomération et à l'impossibilité manifeste où il se trouverait de se déployer sous les feux formidables qui l'entourent et l'écrasent de toutes parts.

L'armée prussienne, en admettant que la nuit arrive

assez à temps pour sauver momentanément sa situation, n'aura d'autre ressource à son réveil, le lendemain 28 mai, que de mettre bas les armes après avoir tenté un suprême et inutile effort.

Les instructions du général en chef pour le 28 se résumeraient évidemment à prescrire à toute l'artillerie déployée d'ouvrir, dès le lever du jour, un feu violent sur les bourgs de Hantes, Solre-sur-Sambre, Jeumont, Marpent, et à l'infanterie d'être prête à repousser toute tentative désespérée de l'ennemi pour franchir le cercle de feu qui l'enserre et l'étreint.

En terminant cette étude générale du rôle et de l'emploi des diverses armes, soit pour arriver sur le champ de bataille, soit pour s'y déployer et combattre, je rappelle encore une fois que l'essai d'application pratique a été fait sans tenir compte des fortifications nouvellement construites sur notre frontière, entre la Sambre et les sources de l'Oise.

Cependant, en cas de guerre avec l'Allemagne, il serait fort possible que le flot de l'invasion prussienne cherchât à s'écouler sur la France par la Sambre et l'Oise, malgré le camp retranché de Maubeuge, car, d'une part, notre frontière d'Alsace-Lorraine est hérissée de forteresses qui arrêteraient et immobiliseraient longtemps des forces ennemies considérables, et d'autre part, la voie de Sambre et Oise, tout en ne présentant que Maubeuge pour obstacle immédiat, conduit en droite ligne du cœur de la Prusse sur Paris.

Une carte générale quelconque du nord-est de la France permettra au lecteur de suivre l'ensemble de la marche de l'armée de Sambre-et-Meuse ; pour le détail, il devra consulter la carte de l'état-major, feuilles 49, 33, 34, 22, 23, 13, 14, 15 et 9.

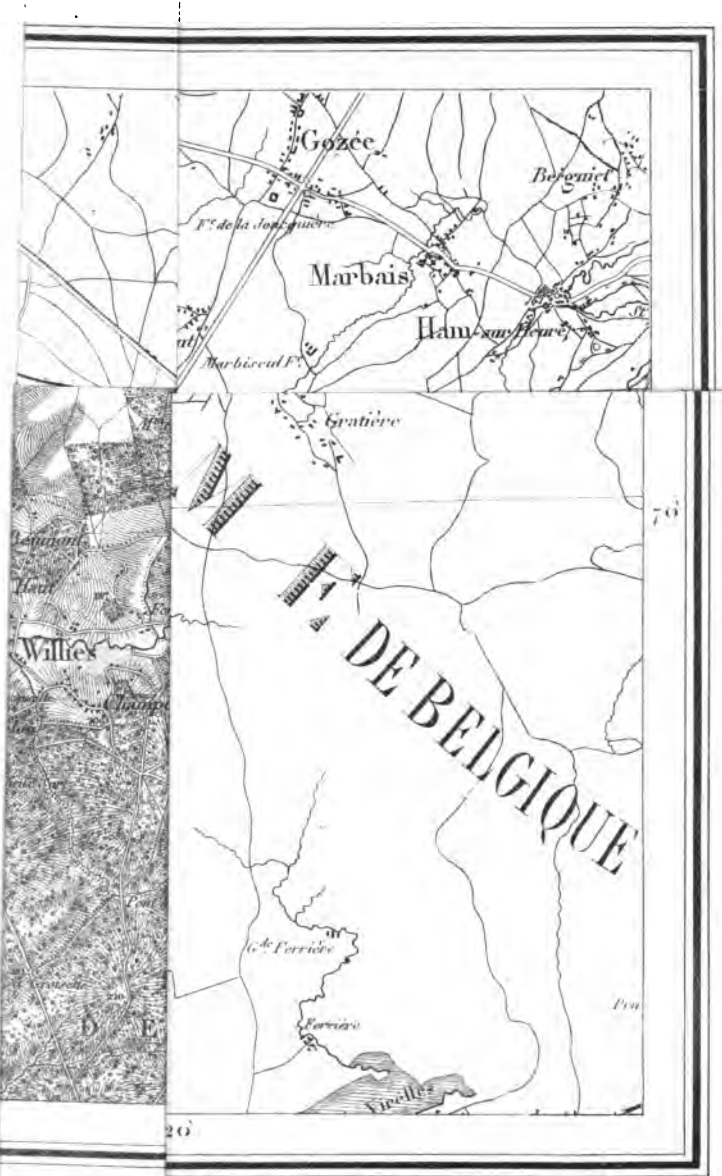
Quant au champ de bataille de Sivry, j'en donne un croquis d'après la carte de l'état-major, sans marquer, suivant l'habitude générale, l'emplacement des troupes par des carrés et des rectangles coloriés qui ne sauraient avoir rien d'exact; il faudrait, pour figurer sérieusement les divers échelons et lignes de combat, des plans détaillés, au moins à l'échelle de $\frac{1}{10{,}000}$.

Pour la marche de l'armée poursuivant l'ennemi, après la bataille de Sivry, la feuille de la carte de l'état-major à consulter est celle de Maubeuge, n° 9.

TABLE DES MATIÈRES

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

CHAM



NANCY, LITH. BERGER-LEVRAULT & Cⁱᵉ